



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

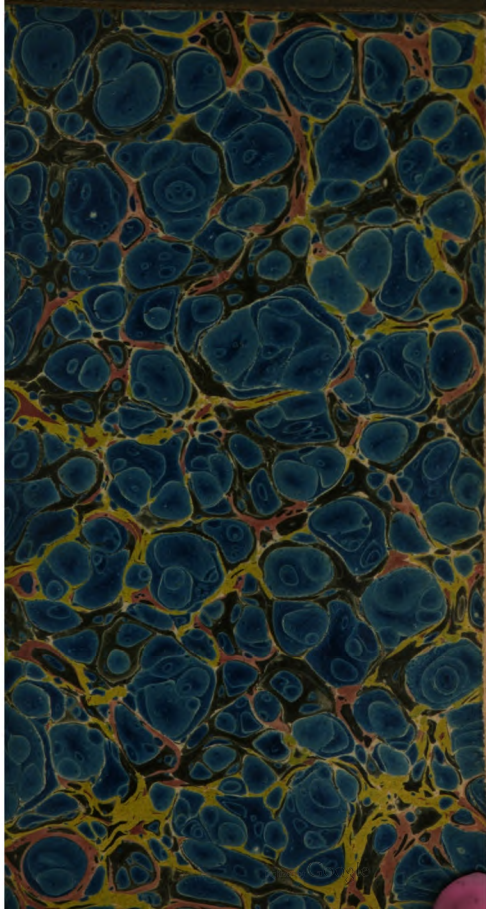
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Bernier, Pierre Jean de, 1780-1857.

4 F 1

CHANSONS
DE
DE BÉRANGER.



THE END OF THE WORLD.

CHANSONS

DE

DE BÉRANGER, *Poète*
1782, 1783

ÉDITION COMPLÈTE JUSQU'À CE JOUR.



Paris,

ADOR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1833

Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père ;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer , quatre fois l'an ,
Au blanc.

Oh ! oh ! etc.

Il n'agrandit point ses états ,
Fut un voisin commode ,
Et , modèle des potentats ,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

Oh ! oh ! etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.
C'est l'enseigne d'un cabaret ,
Fameux dans la province.
Les jours de fête , bien souvent ,
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! etc.

LA BACCHANTE.

Ain : Fournissez un canal au ruissseau.

Cher amant , je cède à tes désirs :
De Champagne enivre Julie.
Inventons , s'il se peut , des plaisirs ;
Des amours épuisons la folie.
Verse-moi ce joyeux poison ;
Mais surtout bois à ta maîtresse ;
Je rougirais de mon ivresse ,
Si tu conservais ta raison.



LA BACCHANTE.

三

Vois déjà briller dans mes regards
 Tout le feu dont mon sang bouillonne.
 Sur ton lit, de mes cheveux épars,
 Fleur à fleur, vois tomber ma couronne.
 Le cristal vient de se briser :
 Dieux ! baise ma gorge brûlante,
 Et taris l'écume enivrante
 Dont tu te plais à l'arroser.
 Verse encor ; mais pourquoi ces atours
 Entre tes baisers et mes charmes ?
 Romps ces nœuds, oui, romps-les pour toujours,
 Ma pudeur ne connaît plus d'alarmes.
 Presse en tes bras mes charmes nus.
 Ah ! je sens redoubler mon être !
 A l'ardeur qu'en moi tu fais naître
 Ton ardeur ne suffira plus.
 Dans mes bras tombe enfin à ton tour ;
 Mais, hélas ! tes baisers languissent.
 Ne bois plus, et garde à mon amour
 Ce nectar où tes feux s'amortissent.
 De mes désirs mal apaisés,
 Ingrat, si tu pouvais te plaindre,
 J'aurai du moins, pour les éteindre,
 Le vin où je les ai puisés.

LE SENATEUR.

(1813.)

Air : J'ons un curé patriote.

Mon épouse fait ma gloire :
 Rose a de si jolis yeux !
 Je lui dois, l'on peut m'en croire,
 Un ami bien précieux.

Le jour où j'obtins sa foi ,
Un sénateur vint chez moi !

Quel honneur !

Quel bonheur !

Ah ! monsieur le sénateur ,
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :

C'est un homme sans égal.

L'autre hiver , chez un ministre ,

Il mena ma femme au bal

S'il me trouve en son chemin ,

Il me frappe dans la main.

Quel honneur ! etc.

Près de Rose il n'est point fade ,

Et n'a rien d'un freluquet.

Lorsque ma femme est malade ,

Il fait mon cent de piquet.

Il m'embrasse au jour de l'an ;

Il me fête à la Saint-Jean.

Quel honneur ! etc.

Chez moi qu'un temps effroyable

Me retienne après dîner ,

Il me dit d'un air aimable :

« Allez donc vous promener ;

» Mon cher , ne vous gênez pas ,

» Mon équipage est là-bas. »

Quel honneur ! etc.

Certain soir , à sa campagne ,

Il nous mena par hasard.

Il m'enivra de Champagne ,

Et Rose fit lit à part.

Mais de la maison , ma foi ,

Le plus beau lit fut pour moi.

Quel honneur ! etc. »

A l'enfant que Dieu m'envoie
 Pour parrain je l'ai donné.
 C'est presque en pleurant de joie
 Qu'il baise le nouveau-né ;
 Et mon fils , dès ce moment ,
 Est mis sur son testament.
 Quel honneur ! etc.

A table il aime qu'on rie ;
 Mais parfois j'y suis trop vert.
 J'ai poussé la raillerie
 Jusqu'à lui dire au dessert :
 On croit , j'en suis convaincu ,
 Que vous me faites c....
 Quel honneur ! etc.

L'ACADEMIE ET LE CAVEAU.

CHANSON DE RÉCEPTION AU CAVEAU MODERNE.

Am : Tout le long de la rivière.

Au Caveau je n'osais frapper ;
 Des méchants m'avaient su tromper.
 C'est presque un cercle académique ,
 Me disait maint esprit caustique.
 Mais que vois-je ? de bons amis
 Que rassemble un couvert bien mis !
 Asseyez-vous , me dit la compagnie.
 Non , non , ce n'est point comme à l'Académie.
 Ce n'est point comme à l'Académie.
 Je me voyais , pendant un mois ,
 Courant pour disputer les voix
 A des gens qu'appuierait le zèle
 D'un grand seigneur ou d'une belle ;

Mais, faisant moitié du chemin ,
 Vous m'accueillez le verre en main.
 D'ici l'intrigue est à jamais bannie.
 Non, non , etc.

Toussant , crachant , faudra-t-il donc ,
 Dans un discours superbe et long ,
 Dire : Quel honneur vous me faites !
 Messieurs , vous êtes trop honnêtes ;
 Ou quelque chose d'aussi fort ?
 Mais que je m'effrayais à tort !
 On peut ici montrer moins de génie.
 Non , non , etc.

Je croyais voir le président
 Faire bâiller , en répondant
 Que l'on vient de perdre un grand homme ;
 Que moi je le vaur , Dieu sait comme.
 Mais ce président sans façon *
 Ne péroré ici qu'en chanson :
 Toujours trop tôt sa harangue est finie.
 Non , non , etc.

Admis enfin , aurai-je alors ,
 Pour tout esprit , l'esprit de corps ?
 Il rend le bon sens , quoi qu'on dise ,
 Solidaire de la sottise ;
 Mais , dans votre société ,
 L'esprit de corps c'est la gaité.
 Cet esprit-là règne sans tyrannie.
 Non , non , etc.

Ainsi , j'en juge à votre accueil ,
 Ma chaise n'est point un fauteuil.
 Que je vais chérir cet asile ,
 Où tant de fois le Vaudeville

* M. Désaugiers.

A renouvelé ses grelots,
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie !
Non , non , etc.

ROGER BONTEMPS.

Ain : Ronde du camp de Grandpré.

Aux gens atrabillaires
Pour exemple donné ,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise ,
Narguer les mécontents ;
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.
Du chapeau de son père ,
Coiffé dans les grands jours ,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours :
Mettre un manteau de bure ,
Vieil ami de vingt ans ;
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.
Posséder dans sa hutte
Une table , un vieux lit ,
Des cartes , une flûte ,
Un broc que Dieu remplit ,
Un portrait de maîtresse ,
Un coffre, et rien dedans ;
Eh gai ! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.
Aux enfans de la ville
Montrer de petits jeux ,

Être un faiseur habile
 De contes graveleux ;
 Ne parler que de danse
 Et d'almanachs chantans ;
 Eh gai ! c'est la science
 Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite ,
 Sabler ceux du canton ;
 Préférer Marguerite
 Aux dames du grand ton ;
 De joie et de tendresse
 Remplir tous ses instans ;
 Eh gai ! c'est la sagesse
 Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel : Je me fie,
 Mon père, à ta bonté ;
 De ma philosophie
 Pardonne la gaîté ;
 Que ma saison dernière
 Soit encore un printemps ;
 Eh gai ! c'est la prière
 Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie,
 Vous, riches désireux ;
 Vous, dont le char dévie
 Après un cours heureux ;
 Vous, qui perdrez peut-être
 Des titres éclatans,
 Eh gai ! prenez pour maître
 Le gros Roger Bontemps.

LA GAUDRIOLE.

Air : La bonne aventure.

Momus a pris pour adjoints

Des rimeurs d'école :

Des chansons en quatre points

Le froid nous désole.

Mirliton s'en est allé.

Ah ! la muse de Collé ,

C'est la gaudriole ,

O gué ,

C'est la gaudriole.

Moi , des sujets polissés

Le ton m'affrète.

Minerve, dans mes chansons ,

Fait la cabriole.

De ma grand'mère, après tout ,

Tartufes, j'étais le goût

De la gaudriole ,

O gué ,

De la gaudriole

Elle amusait, à dix ans ,

Son maître d'école.

Des cordeliers gros plaisans

Elle fût l'idole.

Au prêtre qui l'exhortait ,

En mourant elle contait

Une gaudriole,

O gué ,

Une gaudriole.

C'était la régente alors ,

Et, sans hyperbole ,

Grace aux plus drôles de corps ,

La France était folle.
Tous les hommes plaisaient ,
Et les femmes se prêtaient
A la gaudriole ,
O gué,
A la gaudriole.

On ne rit guère aujourd'hui :
Est-on moins frivole ?
Trop de gloire nous a nui ;
Le plaisir s'envole.
Mais au Français attristé
Qui peut rendre la gaité ?
C'est la gaudriole ,
O gué,
C'est la gaudriole.

Prudes, qui ne criez plus
Lorsqu'on vous viole ,
Pourquoi prendre un air confus
A chaque parole ?
Passez les mots aux rieurs :
Les plus gros sont les meilleurs
Pour la gaudriole,
O gué,
Pour la gaudriole.

PARNY.

ROMANCE.

Musique de M. B. Wilhem.

Je disais aux fils d'Épicure :
« Réveillez par vos joyeux chants
» Parny, qui sait de la nature
» Célébrer les plus doux penchans. »

Mais les chants que la joie inspire
Font place aux regrets superflus :

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer sur sa lyre :

Parny n'est plus !

Je disais aux Graces émuës :

« Il vous doit sa célébrité ;

» Montrez-vous à lui demi-nues ;

» Qu'il peigne encor la volupté. »

Mais chacune d'elles soupire

Auprès des Plaisirs éperdus.

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer , etc.

Je disais aux dieux du bel âge :

« Amours , rendez à ses vieux ans

» Les fleurs qu'auprès d'une volage

» Il prodigua dans son printemps. »

Mais en pleurant je les vois lire

Des vers qu'ils ont cent fois relus.

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer , etc.

Je disais aux Muses plaintives :

« Oubliez vos malheurs récents * ;

» Pour charmer l'écho de nos rives ,

» Il vous suffit de ses accens. »

Mais du poétique délire

Elles brisent les attributs.

Parny n'est plus !

Il vient d'expirer , etc.

Il n'est plus ! ah ! puisse l'Envie

* Allusion à la mort de Lebrun, de Delille, de Bernardin de Saint-Pierre , de Grétry, etc.

S'interdire un dernier effort * !
 Immortel il quitte la vie ;
 Pour lui tous les dieux sont d'accord.
 Que la Haine, prête à maudire,
 Pardonne aux aimables vertus.
 Parny n'est plus !
 Il vient d'expirer , etc.

MA GRAND' MÈRE.

Air : En revenant de Bâle en Suisse.

Ma grand' mère , un soir à sa fête ,
 De vin pur ayant bu deux doigts ,
 Nous disait en braulant la tête :
 Que d'amoureux j'eus autrefois !

Combien je regrette Mon bras si dodu , Ma jambe bien faite , Et le temps perdu !	}	(bis).
---	---	--------

Quoi ! maman , vous n'étiez pas sage !
 — Non , vraiment ; et de mes appas
 Seule à quinze ans j'appris l'usage ,
 Car la nuit je ne dormais pas.
 Combien je regrette , etc.

Maman , vous aviez le cœur tendre ?
 — Oui , si tendre , qu'à dix-sept ans
 Lindor ne se fit pas attendre ,
 Et qu'il n'attendit pas long-temps.
 Combien je regrette , etc.

Maman , Lindor savait donc plaire ?
 — Oui , seul il me plut quatre mois :

* Autre allusion aux insultes faites à la mémoire
 de l'auteur de la GUERRE DES DIEUX.

Mais bientôt j'estimai Valère,
Et fis deux heureux à la fois.

Combien je regrette, etc.

Quoi ! maman, deux amans ensemble !
— Oui, mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.

Combien je regrette, etc.

Maman, que lui dit la famille ?
— Rien ; mais un mari plus sensé
Eût pu connaître à la coquille
Que l'œuf était déjà cassé.

Combien je regrette, etc.

Maman, lui fûtes-vous fidèle ?
— Oh ! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.

Combien je regrette, etc.

Bien tard, maman, vous fûtes veuve ?
— Oui ; mais, grâce à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.

Combien je regrette, etc.

Comme vous, maman, faut-il faire ?
— Hé, mes petits-enfans, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand'mère,
Ne feriez-vous pas comme moi ?

Combien je regrette, etc.

LE PRINTEMPS ET L'AUTOMNE.

Am :

Deux saisons règlent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant :

Au printemps nous devons les roses,
A l'automne un jus bienfaisant.
Les jours croissent, le cœur s'éveille;
On fait le vin quand ils sont courts.
Au printemps, adieu la bouteille !
En automne, adieu les amours !

Mieux il vaudrait unir sans doute
Ces deux penchans faits pour charmer ;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or, la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printemps, etc.

Au mois de mai, j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois !
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printemps, etc.

Je prends, quitte et reprends Adèle,
Sans façons comme sans regrets :
Au revoir, un jour me dit-elle ;
Elle revint long-temps après.
J'étais à chanter sous la treille :
Ah ! dis-je, l'année a son cours.
Au printemps, etc.

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours,
Au printemps, avec la bouteille,
En automne, avec les amours.

LE PETIT HOMME GRIS.

Am : Toto , carabo.

Il est un petit homme,
 Tout habillé de gris ,
 Dans Paris ;
 Joufflu comme une pomme,
 Qui, sans un sou comptant ,
 Vit content ,
 Et dit : Moi , je m'en...
 Et dit : Moi , je m'en...
 Ma foi , moi , je m'en ris !
 Oh ! qu'il est gai (*bis*) , le petit homme gris !
 A courir les fillettes ,
 A boire sans compter ,
 A chanter ,
 Il s'est couvert de dettes ;
 Mais quant aux créanciers ,
 Aux huissiers ,
 Il dit : Moi , je m'en...
 Il dit : Moi , je m'en...
 Ma foi , etc.
 Qu'il pleuve dans sa chambre ,
 Qu'il s'y couche le soir
 Sans y voir ;
 Qu'il lui faille en décembre
 Souffler , faute de bois ,
 Dans ses doigts ;
 Il dit : Moi , je m'en...
 Il dit : Moi , je m'en...
 Ma foi , etc.
 Sa femme , assez gentille ,
 Fait payer ses atours

Aux amours :
 Aussi plus elle brille ,
 Plus on le montre au doigt.
 Il le voit ,
 Et dit : Moi , je m'en...
 Et dit : Moi , je m'en...
 Ma foi , etc.
 Quand la goutte l'accable
 Sur un lit délabré ,
 Le curé ,
 De la mort et du diable
 Parle à ce moribond ,
 Qui répond :
 Ma foi , moi , je m'en...
 Ma foi , moi , je m'en...
 Ma foi , etc.

LE MORT VIVANT.

RONDE DE TABLE.

Air : des Bossus.

Lorsque l'ennui pénètre dans mon fort ,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Quand le plaisir à grands coups m'abreuvant
 Gaiement m'assiège et derrière et devant ,
 Je suis vivant , bien vivant , très-vivant !
 Un sot fait-il sonner un coffre-fort ,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Volnais , Pomard , Beaune et Moulin-à-Vent* ,
 Fait-on sonner votre âge en vous servant ;
 Je suis vivant , bien vivant , très-vivant !

* Noms de différens vins.

Des pauvres rois veut-on régler le sort,
 Priez pour moi : je suis mort ! je suis mort !
 En fait de vin qu'on se montre savant,
 Dût-on pousser le sujet trop avant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Que, près du feu, l'un l'autre se bravant,
 On trinque assis derrière un paravent,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

De beaux-esprits s'annoncent-ils d'abord,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Mais, sans esprit, faut-il mettre en avant
 De gais couplets qu'on répète en buvant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Suis-je au sermon d'un bigot qui m'endort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Que l'amitié réclame un cœur fervent,
 Que dans la cave elle fonde un couvent,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Monseigneur entre, et la liberté sort,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Mais que Thémire, à table nous trouvant ;
 Avec l'AI s'égaie en arrivant,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

Faut-il sans boire abandonner ce bord,
 Priez pour moi : je suis mort, je suis mort !
 Mais pour m'y voir jeter l'ancre souvent,
 Le verre en main ; quand j'implore un bon vent,
 Je suis vivant, bien vivant, très-vivant !

AINSI SOIT-IL !

(1812.)

Ain : Alleluia.

Je suis devin , mes chers amis ;
L'avenir qui nous est promis
Se découvre à mon art subtil.

Ainsi soit-il !

Plus de poète adulateur ;
Le puissant craindra le flatteur ;
Nul courtisan ne sera vil.

Ainsi soit-il !

Plus d'usuriers , plus de joueurs ,
De petits banquiers grands seigneurs ,
Et pas un commis incivil.

Ainsi soit-il !

L'amitié , charme de nos jours ,
Ne sera plus un froid discours
Dont l'infortune rompt le fil.

Ainsi soit-il !

La fille , novice à quinze ans ,
A dix-huit , avec ses amans
N'exercera que son babil.

Ainsi soit-il !

Femme fuira les vains atours ;
Et son mari , pendant huit jours ,
Pourra s'absenter sans péril.

Ainsi soit-il !

L'on montrera dans chaque écrit
Plus de génie et moins d'esprit ,
Laissant tout jargon puéril.

Ainsi soit-il !

L'auteur aura plus de fierté ,
L'acteur moins de fatuité ;
Le critique sera civil.

Ainsi soit-il !

On rira des erreurs des grands ,
On chansonnera leurs agens ,
Sans voir arriver l'alguazil.

Ainsi soit-il !

En France enfin renaît le goût ;
La justice règne partout ,
Et la vérité sort d'exil.

Ainsi soit-il !

Or , mes amis , bénissons Dieu ,
Qui met chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil.

Ainsi soit-il !

L'ÉDUCATION

DES DEMOISELLES.

Ain : Tra la la la , l'Amour est là.

Le bel instituteur de filles
Que ce monsieur de Fénélon !
Il parle de messe et d'aiguilles ;
Maman , c'est un sot tout du long.
Concerts , bals et pièces nouvelles
Nous instruisent mieux que cela.
Tra la la la , les demoiselles ,
Tra la la la , se forment là .

Qu'à broder une autre s'applique ;
Maman , je veux au piano ,
Avec mon maître de musique ,
D'Armide chanter le duo.

Je crois sentir les étincelles
De l'amour dont Renaud brûla.
Tra la la la , etc.

Qu'une autre écrive la dépense ;
Maman , pendant une heure ou deux ,
Je veux que mon maître de danse
M'enseigne un pas voluptueux.
Ma robe rend mes pieds rebelles :
Un peu plus haut relevons-la.
Tra la la la , etc.

Que sur mes sœurs une autre veille ;
Maman , je veux mettre au salon.
Déjà je dessine à merveille
Les contours de cet Apollon.
Grand Dieu , que ces formes sont belles !
Surtout les beaux *nus* que voilà !
Tra la la la , etc.

Maman , il faut qu'on me marie ,
La contume ainsi l'exigeant.
Je t'avoûrai , ma chère amie ,
Que même le cas est urgent.
Le monde sait de mes nouvelles ,
Mais on y rit de tout cela.
Tra la la la , etc.

DEO GRATIAS

D'UN ÉPICURIEN.

Air : Tout le long de la rivière.

Dans ce siècle d'impiété ,
L'on rit du *Benedicite*.
Faut-il qu'à peine il m'en souviennne !

Mais, pour que l'appétit revienne ,
 Je dis mes *Graces* lorsqu'enfin
 Je n'ai plus soif , je n'ai plus faim.
 Toujours l'espoir suit le plaisir qui passe :
 Que vous êtes bon, mon Dieu, je vous rends *grace* !
 O mon Dieu, mon Dieu, je vous rends *grace* !

Mon voisin, faible de cerveau ,
 Ne boit jamais son vin sans eau.
 Rien qu'à voir mousser le Champagne ,
 Déjà la migraine le gagne ;
 Tandis que, pur et coup sur coup ,
 Pour ma santé je bois beaucoup.
 Vous savez seul comment tout cela passe ;
 Que vous êtes bon, etc.

De soupçons jaloux assiégé ,
 Dorval n'a ni bu ni mangé.
 Cet époux sans philosophie
 Par bonheur de nous se défie ,
 Et tient sa femme, aux yeux si doux ,
 Sous triple porte à deux verroux.
 Par la fenêtre il fait tout pour qu'on passe.
 Que vous êtes bon, etc.

Certain soir, monsieur célébra
 Une déesse d'Opéra :
 Pour prix d'un grain d'encens profane ,
 Vite au régime on le condamne.
 Sans accident, moi j'ai fêté
 Huit danseuses de la Gaité.
 Pour un miracle on veut que cela passe.
 Que vous êtes bon, etc.

Mais quel convive assis là-bas
 N'ose rire et ne chante pas ?
 Chut ! me dit-on, c'est un vrai sage ,
 Qui dans les cours a fait naufrage.

Quoi ! chez nous , cet homme rêveur
Des rois regrette la faveur !
Plus sage , moi , je sais comme on s'en passe.
Que vous êtes bon , etc.

A table trouvant tout au mieux ,
Je crois qu'un ordre exprès des cieux
Tient en haleine la sagesse ,
Des fous ménage la faiblesse ,
Et fait de la vie un repas
Dont le dessert ne finit pas.
Oui , c'est ainsi que jeunesse se passe.
Que vous êtes bon , etc.

LA MÈRE AVEUGLE.

Am : Une fille est un oiseau.

Tout en filant votre lin
Écoutez-moi bien , ma fille.
Déjà votre cœur sautille
Au nom du jeune Colin.
Craignez ce qu'il vous conseille ;
Quoique aveugle , je surveille ;
A tout je prête l'oreille ,
Et vous soupirez tout bas.
Votre Colin n'est qu'un traître....
Mais vous ouvrez la fenêtre ;
Lise , vous ne filez pas. (ter.)
Il fait trop chaud , dites-vous ;
Mais par la fenêtre ouverte ,
A Colin , toujours alerte ,
Ne faites pas les yeux doux.
Vous vous plaignez que je gronde !
Hélas ! je fus jeune et blonde :

Je sais combien dans ce monde
 On peut faire de faux pas.
 L'amour trop souvent l'emporte...
 Mais quelqu'un est à la porte ;
 Lise, vous ne filez pas. (ter.)

C'est le vent, me dites-vous,
 Qui fait crier la serrure ;
 Et mon vieux chien qui murmure
 Gagne à cela de bons coups.
 Oui, fiez-vous à mon âge :
 Colin deviendra volage ;
 Craignez, si vous n'êtes sage,
 De pleurer sur vos appas...
 Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ?
 C'est le bruit d'un baiser tendre ;
 Lise, vous ne filez pas. (ter.)

C'est votre oiseau, dites-vous,
 C'est votre oiseau qui vous baise ;
 Dites-lui donc qu'il se taise,
 Et redoute mon courroux.
 Oh ! d'une folle conduite
 Le déshonneur est la suite ;
 L'amant qui vous a séduite
 En rit même entre vos bras.
 Que la prudence vous sauve...
 Mais vous allez vers l'alcôve ;
 Lise, vous ne filez pas. (ter.)

C'est pour dormir, dites-vous ?
 Quoi ! me jouer de la sorte !
 Colin est ici ; qu'il sorte,
 Ou devienne votre époux.
 En attendant qu'à l'église
 Le séducteur vous conduise,
 Filez, filez, filez, Lise,

Près de moi , sans faire un pas.
En vain votre lin s'embrouille ;
Avec une autre quenouille ,
Non , vous ne filerez pas.

CHARLES VII.

Musique de M. B. Wilhem.

Je vais combattre , Agnès l'ordonne ;
Adieu , repos ; plaisirs , adieu !
J'aurai , pour venger ma couronne ,
Des héros , l'amour et mon Dieu.
Anglais , que le nom de ma belle
Dans vos rangs porte la terreur.
J'oubliais l'honneur auprès d'elle ,
Agnès me rend tout à l'honneur.
Dans les jeux d'une cour oisive ,
Français et roi , loin des dangers ,
Je laissai la France captive ,
En proie au fer des étrangers.
Un mot , un seul mot de ma belle
A couvert mon front de rougeur.
J'oubliais , etc.
S'il faut mon sang pour la victoire ,
Agnès , tout mon sang coulera.
Mais non ; pour l'amour et la gloire ,
Victorieux , Charles vivra.
Je dois vaincre ; j'ai de ma belle
Et les chiffres et la couleur.
J'oubliais , etc.
Dunois , La Trémouille , Saintrailles ,
O Français , quel jour enchanté !
Quand des lauriers de vingt batailles

Je couronnerai la beauté !
 Français , nous devons à ma belle ,
 Moi la gloire , et vous le bonheur.
 J'oubliais , etc.

LA BONNE FILLE,

OU

LES MŒURS DU TEMPS.

(1812.)

Ara : Il est toujours le même.
 Je sais fort bien que sur moi l'on babille,
 Que soi-disant
 J'ai le ton trop plaisant ;
 Mais cet air amusant
 Sied si bien à Camille !
 Philosophe par goût ,
 Et toujours et de tout
 Je ris, je ris , tant je suis bonne fille !
 Pour le théâtre ayant quitté l'aiguille ,
 A mon début ,
 Craignant quelque rebut ,
 Je me livre en tribut
 Au censeur Mascarille ;
 Et ce cuistre insolent
 Dénigre mon talent ;
 Mais moi , j'en ris , tant je suis bonne fille !
 Un sénateur , qui toujours apostille ,
 Dit : Je voudrais
 Servir tes intérêts.
 Lors j'essaie à grands frais
 D'échauffer le vieux drille.

Quoi qu'il fût espérer ,
Je n'en pus rien tirer ;
Mais j'en ai ri ; tant je suis bonne fille !

Un chambellan , qui de clinquant pétille ,
Après qu'un jour
Il m'eut fait voir la cour ,
Enrichit mon amour
De ce jonc qui scintille.
J'en fais voir le chaton :
C'est du faux , me dit-on.
Et moi , j'en ris , tant je suis bonne fille !

Un bel-esprit , beau de l'esprit qu'il pille ,
Grace à moi , fut
Nommé de l'Institut.
Quand des voix qu'il me dut
Vient l'éclat dont il brille ,
Avec moi que de fois
Il a manqué de voix !
Mais j'en ai ri , tant je suis bonne fille !

Un lycéen , qui sort de sa coquille ,
Tout triomphant ,
Dans ses bràs m'étouffant ,
De me faire un enfant
Me proteste qu'il grille ;
Et le petit morveux ,
Au lieu d'un , m'en fait deux ;
Mais moi , j'en ris , tant je suis bonne fille !

Trois auditeurs me disent : Viens , Camille ;
Soupe avec nous ;
Que nous fassions les fous.
J'étais seule pour tous :
L'un d'eux me déshabille.
Puis le vin met dedans

Nos petits intendans;
 Et moi, j'en ris, tant je suis bonne fille!
 Telle est ma vie; et sur mainte vétille
 J'aurais ici
 Pu glisser, Dieu merci!
 Dans ses jupons aussi
 Je sais qu'on s'entortille;
 Mais les restrictions,
 Mais les précautions,
 Moi, je m'en ris, tant je suis bonne fille!

MES CHEVEUX.

Am : du Vaudeville de Décence.

Mes bons amis, que je vous prêche à table,
 Moi, l'apôtre de la gaîté.
 Opposez tous au destin peu traitable
 Le repos et la liberté;
 A la grandeur, à la richesse,
 Préférez des loisirs heureux.
 C'est mon avis, moi de qui la sagesse
 A fait tomber tous les cheveux.
 Mes bons amis, voulez-vous dans la joie
 Passer quelques instans sereins?
 Buvez un peu: c'est dans le vin qu'on noie
 L'ennui, l'humeur et les chagrins.
 A longs flots puisez l'allégresse
 Dans ces flacons d'un vin mousseux.
 C'est mon avis, etc.
 Mes bons amis, et bien boire et bien rire
 N'est rien encor dans les amours.
 Que la beauté vous charme et vous attire;
 Dans ses bras coulez tous vos jours.

Gloire, trésors, santé, jeunesse,
Sacrifiez tout à ses vœux.

C'est mon avis, etc.

Mes bons amis, du sort et de l'envie
On brave ainsi les traits cuisans.
En peu de jours usant toute la vie,
On en retranche les vieux ans.
Achetez la plus douce ivresse
Au prix d'un âge malheureux.
C'est mon avis, etc.

MADAME GRÉGOIRE.

Air : C'est le gros Thomas.

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire.
J'allais, à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire;
Elle attirait les gens
Par des airs engageans.
Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur sa mine.
Ah ! comme on entraît
Boire à son cabaret !

D'un certain époux,
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire;
Mais à le remplacer,
Qui n'eût voulu penser !
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! comme on entraît, etc.

Je crois voir encor
 Son gros rire aller jusqu'aux larmes ,
 Et sous sa croix d'or
 L'ampleur de ses pudiques charmes ,
 Sur tous ses agrémens
 Consultez ses amans :
 Au comptoir la sensible brune
 Leur rendait deux pièces pour une.
 Ah ! comme on entraît , etc.

Des buveurs grivois
 Les femmes lui cherchaient querelle.
 Que j'ai vu de fois
 Des galans se battre pour elle !
 La garde et les amours
 Se chamaillant toujours ,
 Elle, en femme des plus capables ,
 Dans son lit cachait les coupables.
 Ah ! comme on entraît , etc.

Quand ce fut mon tour
 D'être en tout le maître chez elle ,
 C'était chaque jour
 Pour mes amis fête nouvelle.
 Je ne suis point jaloux :
 Nous nous arrangions tous.
 L'hôtesse , poussant à la vente ,
 Nous livrait jusqu'à la servante.
 Ah ! comme on entraît , etc.

Tout est bien changé :
 N'ayant plus rien à mettre en perce ,
 Elle a pris congé
 Et des plaisirs et du commerce.
 Que je regrette , hélas !
 Sa cave et ses appas !

Long-temps encor chaque pratique
S'écrira devant sa boutique :
Ah ! comme on entrait, etc.

LE COIN DE L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS PAR UNE DEMOISELLE
A UNE JEUNE MARIÉE, SON AMIE.

Air : du Vaudeville de la Partie carrée.

L'Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L'Amitié vient compléter la partie ;
Mais qu'on lui fait de mauvais tours !
Lorsqu'aux plaisirs l'ame se livre entière,
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin ;
En tricherie on le dit passé maître.
Pauvre Amitié, gare à ton coin !
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout : il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh ! combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête,
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui, calculant à toute heure,
Y laisse enfin l'Intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons , ma chère ,
 Ni l'Intérêt , ni les folles erreurs ;
 Mais , aujourd'hui , que l'Hymen et son frère
 Inspirent de crainte à nos cœurs !
 Dans plus d'un coin , où de fleurs ils se parent ,
 Pour ton bonheur qu'ils règnent de moitié ;
 Mais que jamais , jamais ils ne s'emparent
 Du coin de l'Amitié.

L'AGE FUTUR ,

ou

CE QUE SERONT NOS ENFANS.

Am : Allez-vous-en , gens de la pèce.

Je le dis sans blesser personne ,
 Notre âge n'est point l'âge d'or ;
 Mais nos fils , qu'on me le pardonne ,
 Vaudront bien moins que nous encor.
 Pour peupler la machine ronde ,
 Qu'on est fou de mettre du sien !

Ah ! pour un rien ,

Oui , pour un rien ,

Nous laisserions finir le monde ,
 Si nos femmes le voulaient bien.

En joyeux gourmands que nous sommes ,
 Nous savons chanter un repas ;
 Mais nos fils , pesans gastronomes ,
 Boiront et ne chanteront pas.
 D'un sot , à face rubiconde ,
 Ils feront un épicurien.

Ah ! pour un rien , etc.

Grace aux beaux-esprits de notre âge ,
 L'ennui nous gagne assez souvent ;

Mais deux Instituts , je le gage ,
Lutteront dans l'âge suivant.
De se recruter à la ronde
Tous deux trouveront le moyen.

Ah ! pour un rien , etc.

Nous aimons bien un peu la guerre ,
Mais sans redouter le repos.
Nos fils , ne se reposant guère ,
Batailleront à tout propos.
Seul prix d'une ardeur furibonde ,
Un laurier sera tout leur bien.

Ah ! pour un rien , etc.

Nous sommes peu galans sans doute ,
Mais nos fils , d'excès en excès ,
Égarant l'amour sur sa route ,
Ne lui parleront plus français.
Ils traduiront , Dieu les confonde !
L'Art d'aimer en italien.

Ah ! pour un rien , etc.

Ainsi , malgré tous nos sophistes ,
Chez nos descendans on aura
Pour grands hommes des journalistes ,
Pour amusement l'Opéra ;
Pas une vierge pudibonde ,
Pas même un aimable vaurien.

Ah ! pour un rien , etc.

De fleurs , amis , ceignant nos têtes ,
Vainement nous formons des vœux
Pour que notre culte et nos fêtes
Soient en honneur chez nos neveux :
Ce chapitre que Momus fonde
Chez eux manquera de doyen.

Ah ! pour un rien , etc.



L'ouvrier de l'atelier

LES GUEUX.

LES GUEUX.

Am de la première ronde du Départ pour Saint-Malo.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux.
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.
Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté ;
J'en atteste l'Évangile ;
J'en atteste ma gaiété.
Les gueux, etc.

Au Parnasse, la misère
Long-temps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.
Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.
Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.
Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe ,
 Mais l'ennui vient y gémir.
 On peut bien manger sans nappe ;
 Sur la paille on peut dormir.
 Les gueux , etc.

Quel dieu se plait et s'agite
 Sur ce grabat qu'il fleurit ?
 C'est l'Amour qui rend visite
 A la Pauvreté qui rit.
 Les gueux , etc.

L'Amitié , que l'on regrette ,
 N'a point quitté nos climats ;
 Elle trinque à la guinguette ,
 Assise entre deux soldats.
 Les gueux , etc.

LA DESCENTE AUX ENFERS.

Ain : Boira qui voudra, larirette ;
 Païra qui pourra, larira.

Sur la foi de votre bonne ,
 Vous qui craignez Lucifer ,
 Approchez , que je vous donne
 Des nouvelles de l'enfer.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
 On se damhera , larira.

Tant qu'on le pourra ,
 L'on trinquera ,
 Chantera ,
 Aimera
 La fillette.

Tant qu'on le pourra , larirette ,
 On se damnera , larira *.

* Il suffit de chanter le refrain entier au pro-

Sachez que la nuit dernière ,
Sur un vieux balai rôti ,
Avec certaine sorcière
Pour l'enfer je suis parti.
Tant qu'on le pourra , etc.

Ma sorcière est jeune et belle ,
Et , dans ces lieux inconnus ,
Diablotins , par ribambelle ,
Viennent baiser ses pieds nus.
Tant qu'on le pourra , etc.

Quoi qu'en disent maints bêtîtres ,
En entrant nous remarquons
Un amas d'écailles d'huîtres ,
Et des débris de flacons.
Tant qu'on le pourra , etc.

Là , ni chaudières , ni flammes ;
Et si grands que soient leurs torts ,
Aux enfers nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.
Tant qu'on le pourra , etc.

Chez lui le diable est bon homme ;
Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme
Près de Tantale ivre-mort.
Tant qu'on le pourra , etc.

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon :
Sa Majesté tenait table
Entre Épicure et Ninon.
Tant qu'on le pourra , etc.

mier et au dernier couplet ; et , pour les autres ,
de reprendre en chœur :

Tant qu'on le pourra , larirette ,
On se damnera , larira !

Ses arrêts les plus sévères
 Qu'en mourant nous redoutons,
 Sont rendus au bruit des verres
 Et de huit cents mirlitons.
 Tant qu'on le pourra, etc.

Aux buveurs à rouge trogne,
 Il dit : Trinquons à grands coups !
 Vous n'aimez que le bourgogne,
 De Champagne enivrez-vous.
 Tant qu'on le pourra, etc.

A la prude qui se gêne
 Pour lorgner un jouvenceau,
 Il dit : Avec Diogène
 Fais l'amour dans un tonneau.
 Tant qu'on le pourra, etc.

Gens dont nous fuyons les traces,
 Il vous dit : Plus retenus,
 Laissez Cupidon aux Graces ;
 Contentez-vous de Vénus.
 Tant qu'on le pourra, etc.

Il dit encor bien des choses
 Qui charment les assistans ;
 Puis à Ninon, sur des roses,
 Il ôte au moins soixante ans.
 Tant qu'on le pourra, etc.

Alors ma sorcière éprouve
 Un désir qui l'embellit,
 Et soudain je me retrouve
 Dans ses bras et sur mon lit.
 Tant qu'on le pourra, etc.

Si, d'après ce qu'on rapporte,
 On bâille au céleste lieu,



Le monnier del stach

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Que le diable nous emporte,
Et nous rendrons grace à Dieu.
Tant qu'on le pourra, etc.

LE VIEUX CELIBATAIRE.

Am : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Allons, Babet, il est bientôt dix heures ;
Pour un goutteux c'est l'instant du repos.
Depuis un an qu'avec moi tu demeures,
Jamais, je crois, je ne fus si dispos.
A mon coucher ton aimable présence
Pour ton bonheur ne sera pas sans fruit.
Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et mon bonnet de nuit.
Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.
Je veux, demain, bravant la médisance,
Au Cadran Bleu te régaler sans bruit.
Allons, Babet, etc.

N'expose plus à des travaux pénibles
Cette main douce et ce teint des plus frais ;
Auprès de moi coule des jours paisibles ;
Que mille atours relèvent tes attraits.
L'Amour par eux m'a rendu sa puissance :
Ne vois-tu pas son flambeau qui me luit ?
Allons, Babet, etc.

A mes désirs, quoi ! Babet se refuse !
Mademoiselle, auriez-vous un amant ?
De mon neveu le jockey vous amuse ;
Mais songez-y, je fais mon testament.

Docile enfin , livre sans résistance
A mes baisers ce sein qui m'a séduit.
Allons , Babet , etc.

Ah ! tu te rends , tu cèdes à ma flamme !
Mais la nature , hélas ! trahit mon cœur.
Ne pleure point , va , tu seras ma femme ,
Malgré mon âge et le public moqueur.
Fais donc si bien que ta douce influence
Rende à mes sens la chaleur qui me fuit.
Allons , Babet , etc.

L'AMI ROBIN.

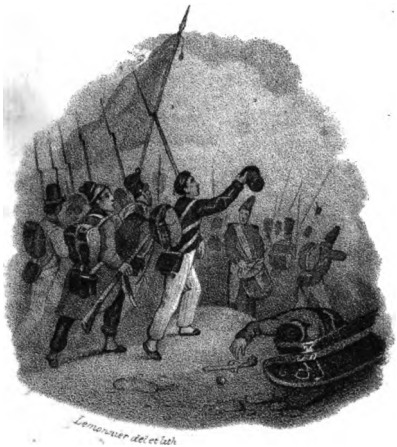
Am : La Monaco.

De tout Cythère
Sois le courtier :
On paîra bien ton ministère.
De tout Cythère
Sois le courtier :
Ami Robin , quel bon métier !

Robin connaît toutes nos belles ,
Et jusqu'où leur prix peut aller.
Messieurs , qui voulez des pucelles ,
C'est à Robin qu'il faut parler.
De tout Cythère , etc.

Prodiguons l'or , et des maîtresses
De toutes parts vont nous venir ;
Car si nous tenions aux comtesses ,
Robin pourrait nous en fournir.
De tout Cythère , etc.

J'ai connu Robin à l'école :
Ce n'était point un libertin ;



LES SAUVAGES ET LES FRANCS.

Mais il gagnait mainte pistole
A nous procurer l'Arétin,
De tout Cythère , etc.

Quand de prendre femme il eut l'âge ,
Il la prit belle exprès pour ça.
Par malheur la sienne était sage ;
Mais aussi Robin divorça.
De tout Cythère , etc.

Que le neuf ou le vieux vous tente ,
Il sera votre fournisseur :
Robin vend sa nièce et sa tante ;
Il vendrait sa mère et sa sœur.
De tout Cythère , etc.

Si je lis bien dans son système ,
Vers la cour il marche à grands pas.
Combien de gens qui déjà même
Devant Robin ont chapeau bas !
De tout Cythère , etc.

LES GAULOIS ET LES FRANCS.

(JANVIER 1814.)

Am : Gai ! gai ! marions-nous.

Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
Espérance
De la France ;
Gai ! gai ! serrons nos rangs ;
En avant , Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix ,
Le barbare
Qu'elle égare ,

Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.
Gai ! gai ! etc.

Renonçant à ses marais ,
Le Cosaque
Qui bivouaque ,
Croit , sur la foi des Anglais ,
Se loger dans nos palais.
Gai ! gai ! etc.

Le Russe , toujours tremblant ,
Sous la neige
Qui l'assiège ,
Las de pain noir et de gland ,
Veut manger notre pain blanc.
Gai ! gai ! etc.

Ces vins que nous amassons
Pour les boire
A la victoire ,
Seraient bus par des Saxons !
Plus de vin , plus de chansons !
Gai ! gai ! etc.

Pour des Kalmouks durs et laids
Nos filles
Sont trop gentilles ,
Nos femmes ont trop d'attraits.
Ah ! que leurs fils soient Français !
Gai ! gai ! etc.

Quoi ! ces monumens chéris ,
Histoire
De notre gloire ,
S'écrouleraient en débris !
Quoi ! les Prussiens à Paris !
Gai ! gai ! etc.



FRETILLON

Nobles Francs et bons Gaulois ,
 La paix si chère
 A la terre ,
 Dans peu viendra sous vos toits .
 Vous payer de tant d'exploits .
 Gai ! gai ! etc.

FRÉTILLON.

Au : Ma commère , quand je danse .
 Francs amis des bonnes filles ,
 Vous connaissez Frétillon ;
 Ses charmes aux plus gentilles
 Ont fait baisser pavillon .
 Ma Frétillon (*bis*) ,
 Cette fille
 Qui frétille ,
 N'a pourtant qu'un cotillon .
 Deux fois elle eut équipage ,
 Dentelles et diamans ,
 Et , deux fois , mit tout en gage
 Pour quelques fripons d'amans .
 Ma Frétillon (*bis*) ,
 Cette fille
 Qui frétille ,
 Reste avec un cotillon .
 Point de dame qui la vaille :
 Cet hiver, dans son taudis ,
 Couché presque sur la paille ,
 Mes sens étaient engourdis .
 Ma Frétillon (*bis*) ,
 Cette fille
 Qui frétille ,
 Mit sur moi son cotillon .

Mais que vient-on de m'apprendre ?
 Quoi ! le peu qui lui restait ,
 Frétillon a pu le vendre
 Pour un fat qui la battait !

Ma Frétillon (*bis*),

Cette fille

Qui frétille ,

A vendu son cotillon.

En chemise , à la croisée ,

Il lui faut tendre ses lacs.

A travers la toile usée ,

Amour lorgne ses appas.

Ma Frétillon (*bis*),

Cette fille

Qui frétille ,

Est si bien sans cotillon !

Seigneurs , banquiers et notaires ,

La feront encor briller ;

Puis encor des mousquetaires

Viendront la déshabiller.

Ma Frétillon (*bis*),

Cette fille

Qui frétille ,

Mourra sans un cotillon.

UN TOUR DE MAROTTE.

CHANSON CHANTÉE AUX SOUPERS DE
 MOMUS.

Air : La marmotte a mal au pied.

Que Momus , dieu des bons couplets ,

Soit l'amî d'Épicure.

Je veux porter ses chapelets

Pendus à ma ceinture.
 Payant tribut
 A l'attribut
 De sa gaîté falotte ,
 De main en main ,
 Jusqu'à demain ,
 Passons-nous la marotte.
 La marotte au sceptre des rois
 Oppose sa puissance ;
 Momus en donne sur les doigts
 Du grand que l'on encense.
 Gaîment frappons
 Sots et fripons
 En casque , en mitre , en cotte.
 De main en main , etc.
 Qu'un fat soit l'aigle des salons ;
 Qu'un docteur sente l'ambre ;
 Qu'un valet change ses galons ,
 Sans changer d'antichambre ;
 Paris , enclin
 Au trait malin ,
 Grace à nous les ballotte.
 De main en main , etc.
 Mais de la marotte , à sa cour ,
 La beauté veut qu'on use :
 C'est un des hochets de l'Amour ,
 Et Vénus s'en amuse.
 Son joyeux bruit
 Souvent séduit
 L'actrice et la dévote.
 De main en main , etc.
 Elle s'allie au tambourin
 Du dieu de la vendange ,
 Quand , pour guérir le noir chagrin ,

Coulez un vin sans mélange.

Oui, ses grelots

Font à grands flots

Jaillir cet antidote.

De main en main, etc.

Point de convives paresseux,

Amis, car il me semble

Que l'amitié bénit tous ceux

Que la marotte assemble.

Jeunes d'esprit

Ensemble on rit,

Puis ensemble on radote.

De main en main, etc.

Au bruit des grelots, dans ce lieu,

Chantez donc votre messe.

L'assistant, le prêtre et le diu

Inspirent l'allégresse.

D'un gai refrain,

À ce lutrin,

Pour qu'on suive la note,

De main en main, etc.

LA DOUBLE IVRESSE.

Am : Que ne suis-je la fougère !

Je reposais sous l'ombrage,

Quand Nœris vint m'éveiller :

Je crus voir sur son visage

Le feu du désir briller.

Sur son front Zéphir agite

La rose et le pampre vert :

Et de son sein qui palpite

Flotte le voile entr'ouvert.

Un enfant, qui suit sa trace,
(Son frère, si je l'en crois),
Presse pour remplir sa tasse
Des raisins entre ses doigts.
Tandis qu'à mes yeux la belle
Chante et danse à ses chansons,
L'enfant, caché derrière elle,
Mêle au vin d'affreux poisons.

Nœris prend la tasse pleine,
Y goûte, et vient me l'offrir;
Ah! dis-je, la ruse est vaine:
Je sais qu'on en peut mourir.
Tu le veux, enchanteresse:
Je bois, dussé-je en ce jour
Du vin expier l'ivresse
Par l'ivresse de l'amour!

Mon délire fut extrême:
Mais aussi qu'il dura peu!
Ce n'est plus Nœris que j'aime,
Et Nœris s'en fait un jeu.
De ces ardeurs infidèles
Ce qui reste, c'est qu'enfin,
Depuis, à l'amour des belles
J'ai mêlé le goût du vin.

VOYAGE AU PAYS

DE COCAGNE.

Air : Contredanse de la Rosière ;
ou : L'ombre s'évapore.

Ah! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive!

Voyageons gaiement.
Ivre de Champagne ,
Je bats la campagne ,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie ,
Sois ma patrie :
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change :
Bonheur étrange !
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre ,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi ;
J'y vois de gros gardes ,
Cuirassés de bardes ,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon Dieu , que j'aime
Ce doux système !
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures ,
Riches peintures
En confitures
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses ,
Beaux-esprits cocasses ,
Charment sur les places
Le peuple ébahi ,
Pour qui cent fontaines ,

Au lieu d'eaux malsaines ,
Versent , toujours pleines ,
Le Beaune et l'Ai.

Des gens enfournent ,
D'autres défournent ;
Aux broches tournent
Veau , bœuf et mouton.

Des lois de table
L'ordre équitable
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre ,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi ;
Je trouve en ce monde ,
Où la graisse abonde ,
Vénus toute ronde
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre ,
Propos de cuistre ,
Airs de ministres
N'y sont point permis.

La table est mise ,
La chère exquise ;
Que l'on se grise ,
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères ,
Qu'au doux bruit des verres ,
D'un dessert friand ,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
 L'époux qu'on drape,
 Que sur la nappe
 Il s'endorme à point.
 De femme aimable
 Mère intraitable,
 Ah ! sous la table
 Ne regardez point.
 Folle et tendre orgie !
 La face rougie ,
 La panse élargie ,
 Là , cbacun est roi ;
 Et quand l'heure invite
 A gagner son gîte ,
 L'on rentre bien vite
 Ailleurs que chez soi.
 Que de goguettes !
 Que d'amourettes !
 Jamais de dettes ;
 Point de nœuds constans.
 Entre l'ivresse
 Et la paresse ,
 Notre jeunesse ,
 Va jusqu'à cent ans.
 Oui , daus ton empire ,
 Cocagne , on respire...
 Mais qui vient détruire
 Ce rêve enchanteur ?
 Amis , j'en ai honte ,
 C'est quelqu'un qui monte
 Apporter le compte
 Du restaurateur.

LE COMMENCEMENT

DU VOYAGE.

CHANSON CHANTÉE SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT
NOUVEAU-NÉ.

Air : Vaudeville des Chevilles de Maître Adam.

Voyez , amis , cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucement elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage ,
Par nos chansons égayons-en le cours.
Déjà le Sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'Espoir prépare les agrès ,
Et nous promet , à l'éclat des étoiles ,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez , fuyez , oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux Amours.
Nous qui voyons , etc.

Au mât propice attachant leurs guirlandes ,
Oui , les Amours prennent part au travail.
Aux chastes sœurs on a fait des offrandes ,
Et l'Amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage ,
Qui des Plaisirs invoque le secours :
Nous qui voyons , etc.

Qui vient encor saluer la nacelle ?
C'est le Malheur bénissant la Vertu ,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.

A tant de vœux dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons , etc.

LA MUSIQUE.

Am : La farira dondaine , gai.

Purgeons nos desserts
Des chansons à boire ;
Vivent les grands airs
Du Conservatoire !

Bon !

La farira dondaine ,
Gai !

La farira dondée.

Tout est réchauffé
Aux dîners d'Agathe :
Au lieu de café ,
Vite une sonate !

Bon ! etc.

L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles ;
On y voit des sourds
Boucher leurs oreilles.

Bon ! etc.

Acteurs très-profonds ,
Sujets de disputes ,
Messieurs les bouffons ,
Soufflez dans vos flûtes.

Bon ! etc.

Et vous , gens de l'art ,
Pour que je jouisse ,

Quand c'est du Mozart ,
Que l'on m'avertisse.

Bon ! etc.

Nature n'est rien ;
Mais on recommande
Goût italien ,
Et grace allemande.

Bon ! etc.

Si nous t'enterrons ,
Bel art dramatique ,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.

Bon ! etc.

LES GOURMANDS.

A MM. LES GASTRONOMES.

Au : Tout le long de la rivière.

Gourmands , cessez de nous donner
La carte de votre dîner ;
Tant de gens qui sont au régime
Ont droit de vous en faire un crime !
Et d'ailleurs , à chaque repas ;
D'étouffer ne tremblez-vous pas ?
C'est une mort peu digne qu'on l'admire.
Ah ! pour étouffer , n'étouffons que de rire ;
N'étouffons , n'étouffons que de rire.
La bouche pleine , osez-vous bien
Chanter l'Amour , qui vit de rien !
A l'aspect de vos barbes grasses ,
D'effroi vous voyez fuir les Graces ;
Ou , de truffes en vain gonflés ,
Près de vos belles vous ronflez.

L'embonpoint même a dû parfois vous nuire.
Ah ! pour étouffer , etc.

Vous n'exaltez , maîtres gloutons ,
Que la gloire des marmitons :
Méprisant l'auteur humble et maigre
Qui mouille un pain bis de vin aigre ,
Vous ne trouvez le laurier bon
Que pour la sauce et le jambon :
Chez les Français , quel étrange délire !
Ah ! pour étouffer , etc.

Pour goûter à point chaque mets ,
A table ne causez jamais ;
Chassez-en la plaisanterie :
Trop de gens , dans notre patrie ,
De ses charmes étaient imbus ;
Les bons mots ne sont qu'un abus.
Pourtant, messieurs, permettez-nous d'en dire.
Ah ! pour étouffer , etc.

Français , dinons pour le dessert :
L'Amour y vient , Philis le sert ;
Le bouchon part , l'esprit pétille ;
La Décence même y babille ,
Et par la Gaîté , qui prend feu ,
Se laisse condoyer un peu.
Chantons alors l'Air qui nous inspire.
Ah ! pour étouffer , etc.

ÉLOGE DES CHAPONS.

Aria : Ah ! le bel oiseau , maman.

Pour ma part , moi , j'en réponds ,
Oui , poulettes ,
Oui , coquettes ,

Pour ma part , moi , j'en réponds ;
Bienheureux sont les chapons !

Exempts du tendre embarras
Qui maigrit l'espèce humaine ,
Comme ils sont dodus et gras
Ces bons citoyens du Maine !
Pour ma part , etc.

Qui d'eux , troublé nuit et jour ,
Fut jaloux jusqu'à la rage ?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage ?
Pour ma part , etc.

Plusieurs , pour la forme , ont pris
Une compagne gentille :
J'en sais qui sont bons maris ,
Qui même ont de la famille.
Pour ma part , etc.

Modérés dans leurs désirs ,
Jamais ces gens , que j'estime ,
N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ou le régime.
Pour ma part , etc.

Or , messieurs , examinons
Notre sort auprès des belles :
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infidèles !
Pour ma part , etc.

C'est mener un train d'enfer ,
Quelque agrément qu'on y trouve ;
D'ailleurs on n'est pas de fer ,
Et Dieu sait comme on le prouve !
Pour ma part , etc.

En dépit d'un faux honneur ,
Prenons donc un parti sage.

Faisons tous notre bonheur ;
Allons , messieurs , du courage !
Pour ma part , etc.
Assez de monde concourt
A propager notre espèce.
Coupons , morbleu ! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.
Pour ma part , etc.

MA DERNIÈRE CHANSON, PEUT-ÊTRE.

(FIN DE JANVIER 1814.)

Am : du Ballet des Pierrots.

Ainsi jadis un grand Prophète.

Ah quoi ! vous sommeillez encore ! (DE FANCHON.)

Je n'eus jamais d'indifférence
Pour la gloire du nom français.
L'étranger envahit la France,
Et je maudis tous ses succès.
Mais , bien que la douleur honore ,
Que servira d'avoir gémi ?
Puisqu'ici nous rions encore ,
Autant de pris sur l'ennemi !
Quand plus d'un brave aujourd'hui tremble ,
Moi , poltron , je ne tremble pas.
Heureux que Bacchus nous rassemble
Pour trinquer à ce gai repas ,
Ami , c'est le Dieu que j'implore !
Par lui mon cœur est affermi.
Buvons gaîment , buvons encore ;
Autant de pris sur l'ennemi !
Mes créanciers sont des corsaires
Contre moi toujours soulevés.

J'allais mettre ordre à mes affaires ,
 Quand j'appris ce que vous savez.
 Gens que l'avarice dévore ,
 Pour votre or soudain j'ai frémi.
 Prêtez-m'en donc , prêtez encore ;
 Autant de pris sur l'ennemi !
 Je possède jeune maîtresse ,
 Qui va courir bien des dangers.
 Au fond, je crois que la traîtresse
 Désire un peu les étrangers.
 Certains excès que l'on déplore
 Ne l'épouvantent qu'à demi :
 Mais cette nuit me reste encore ;
 Autant de pris sur l'ennemi !
 Amis, s'il n'est plus d'espérance ,
 Jurons , au risque du trépas ,
 Que pour l'ennemi de la France
 Nos voix ne résonneront pas.
 Mais il ne faut point qu'on ignore
 Qu'en chantant le cygne a fini.
 Toujours Français , chantons encore ;
 Autant de pris sur l'ennemi !

LE BON FRANÇAIS.

(MAI 1814.)

CHANSON CHANTÉE DEVANT DES AIDES-DE-
 CAMP DE L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Am : J'ons un curé patriote.

J'aime qu'un Russe soit Russe
 Et qu'un Anglais soit Anglais.
 Si l'on est Prussien en Prusse ,
 En France soyons Français.

Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus *,
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays,
Oui, soyons de notre pays.

Charles-Quint portait envie
A ce roi plein de valeur **,
Qui s'écriait à Pavie :
Tout est perdu, fors l'honneur ?
Consolons par ce mot-là
Ceux que le nombre accabla.
Mes amis, etc.

Louis, dit-on, fut sensible ***
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lys qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, etc.

Enchafné par la souffrance,
Un roi fatal aux Anglais ****
A jadis sauvé la France
Sans sortir de son palais.

* Il est nécessaire de rappeler que M. le comte d'Artois avait dit : « Il n'y a rien de changé en France ; il n'y a qu'un Français de plus. »

** François Premier.

*** Les journaux du temps racontèrent que, sur une lettre du roi, l'empereur Alexandre avait promis de renvoyer en France tous les prisonniers faits sur nous dans la malheureuse campagne de Russie.

**** Charles V, dit le Sage.

On sait, quand il le faudra ,
Sur qui Louis s'appuira * !

Mes amis , etc.

Redoutons l'anglomanie ,
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher les règles du goût.
N'empruntons à nos voisins
Que leurs femmes et leurs vins ,
Mes amis , etc.

Notre gloire est sans seconde :
Français , où sont nos rivaux ?
Nos plaisirs charment le monde ,
Éclairé par nos travaux.
Qu'il nous vienne un gai refrain ,
Et voilà le monde en train !
Mes amis , etc.

En servant notre patrie ,
Où se fixent pour toujours
Les plaisirs et l'industrie ,
Les beaux-arts et les amours ,
Aimons , Louis le permet ,
Tout ce qu'Henri quatre aimait.
Mes amis , etc.

BEAUCOUP D'AMOUR.

Musique de M. B. Wilhem.

Malgré la voix de la sagesse ,
Je voudrais amasser de l'or :

* Le roi avait dit , à Saint-Ouen , aux maréchaux
Masséna , Mortier , Lefèvre , Ney , etc. , qu'il s'appuierait sur eux.

Soudain aux pieds de ma maîtresse
 J'irais déposer mon trésor.
 Adèle, à ton moindre caprice
 Je satisferais chaque jour.
 Non, non, je n'ai point d'avarice,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Pour immortaliser Adèle,
 Si des chants m'étaient inspirés,
 Mes vers, où je ne peindrais qu'elle,
 A jamais seraient admirés.
 Puissent ainsi dans la mémoire
 Nos deux noms se graver un jour !
 Je n'ai point l'amour de la gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Que la Providence m'élève
 Jusqu'au trône éclatant des rois,
 Adèle embellira ce rêve :
 Je lui céderai tous mes droits.
 Pour être plus sûr de lui plaire,
 Je voudrais me voir une cour.
 D'ambition je n'en ai guère,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

Mais quel vain désir m'importune ?
 Adèle comble tous mes vœux.
 L'éclat, le renom, la fortune,
 Moins que l'amour rendent heureux.
 A mon bonheur je puis donc croire,
 Et du sort braver le retour !
 Je n'ai ni bien, ni rang, ni gloire,
 Mais j'ai beaucoup, beaucoup d'amour.

REQUÊTE

PRÉSENTÉE PAR LES CHIENS DE QUALITÉ, POUR
OBTENIR QU'ON LEUR RENDE L'ENTRÉE AU
JARDIN DES TUILERIES.

(JUIN 1814.)

Am : Faut d'la vertu , pas trop n'en faut...

Puisque le tyran est à bas ,
Laissez-nous prendre nos ébats. } (bis.)

Aux maîtres des cérémonies
Plaise ordonner que , dès demain ,
Entrent sans laisse aux Tuileries
Les chiens du faubourg Saint-Germain.
Puisque le tyran , etc.

Des chiens dont le pavé se couvre
Distiguez-nous à nos colliers.
On sent que les honneurs du Louvre
Iraient mal à ces roturiers.

Puisque le tyran , etc.

Quoique toujours , sous son empire ,
L'usurpateur nous ait chassés ,
Nous avons laissé , sans mot dire ,
Aboier tous les gens pressés.
Puisque le tyran , etc.

Quand sur son règne on prend des notes ,
Grace pour quelques chiens félons !
Tel qui long-temps lécha ses bottes ,
Lui mord aujourd'hui les talons.
Puisque le tyran , etc.

En attrapant mieux que des puces ,
On a vu carlins et bassets

Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français.
Puisque le tyran, etc.

Qu'importe que, sûr d'un gros lucre,
L'Anglais dise avoir triomphé ?
On nous rend le morceau de sucre,
Les chats reprennent leur café.
Puisque le tyran, etc.

Quand nos dames reprennent vite
Les barbes et le caraco,
Quand on refait de l'eau bénite,
Remettez-nous *in statu quo*.
Puisque le tyran, etc.

Nous promettons, pour cette grace,
Tous, hors quelques barbets honteux,
De sauter pour les gens en place,
De courir sur les malheureux.
Puisque le tyran, etc.

LA GRANDE ORGIE.

Am : Vive le vin de Ramponneau.

Le vin charme tous les esprits :
Qu'on le donne
Par tonne.

Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris
Gris.

Non, plus d'accès.
Aux procès ;
Vidons, joyeux Français,
Nos caves renommées.
Qu'un censeur vain

Croie en vain
Fuir le pouvoir du vin ,
Et s'enivre aux fumées.
Le vin charme , etc.

Graves auteurs ,
Froids rhéteurs ,
Tristes prédicateurs ,
Endormeurs d'auditoires ,
Gens à pamphlets ,
A couplets ,
Changes en gobelets
Vos larges écritoirs.
Le vin charme , etc.

Loin du fracas
Des combats ,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux ,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres.
Le vin charme , etc.

Nous qui courons
Les tendrons ,
De Cythère enivrons
Les colombes légères.
Oiseaux chéris
De Cypris ,
Venez , malgré nos cris ,
Boire au fond de nos verres.
Le vin charme , etc.

L'or a cent fois
Trop de poids.
Un essaim de grivois ,

Buvant à leurs mignonnes ,
 Trouve au total
 Ce cristal
 Préférable au métal
 Dont on fait les couronnes.
 Le vin charme , etc.

Enfans charmans .
 De mamans
 Qui des grands septimens
 Banniront la folie ,
 Nos fils bien gros ;
 Bien dispos ,
 Naîtront parmi les pots ,
 Le front taché de lie.
 Le vin charme , etc.

Fi d'un honneur
 Suborneur !
 Enfin du vrai bonheur
 Nous porterons les signes.
 Les rois boiront
 Tous en rend ;
 Les lauriers serviront
 D'échalas à nos vignes.
 Le vin charme , etc.

Raison , adieu !
 Qu'en ce lieu ,
 Succombant sous le dieu ,
 Objet de nos louanges ,
 Bien ou mal mis ,
 Tous amis ;
 Dans l'ivresse endormis ,
 Nous rêvons les vendanges !
 Le vin charme , etc.

LES BOXEURS,

ou

L'ANGLOMANE.

(AOUT 1814.)

Am : A coups d'pied , à coups d'poing.

Quoique leurs chapeaux soient bien laids ,
Goddam ! moi , j'aime les Anglais :

Ils ont un si bon caractère !

Comme ils sont polis , et surtout

Que leurs plaisirs sont de bon goût !

Non , chez nous , point ,

Point de ces coups de poing

Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris ;

Courons vite ouvrir des paris ,

Et même par-devant notaire.

Ils doivent se battre un contre un ;

Pour les Anglais c'est peu commun.

Non , etc.

En scène , d'abord admirons

La grace de ces deux lurons ,

Grace qui jamais ne s'altère.

De la halle on dirait deux forts ;

Peut-être ce sont des milords.

Non , etc.

Cà , mesdames , qu'en pensez-vous ?

C'est à vous de juger les coups.

Quoi ! ce spectacle vous atterre ?

Le sang jaillit , battez des mains.

Dieu ! que les Anglais sont humains !

Non , etc.

Anglais, il faut vous suivre en tout,
 Pour les lois, la mode et le goût,
 Même aussi pour l'art militaire.
 Vos diplomates, vos chevaux,
 N'ont pas épuisé nos braves.
 Non, etc.

LE JOUR DES MORTS.

Air : Mirliton *.

Amis, entendez les cloches,
 Qui par leurs sons gémissans
 Nous font de bruyans reproches
 Sur nos rires indécens.
 Il est des ames en peine,
 Dit le prêtre intéressé :
 C'est le jour des morts, mirliton, mirlitaine ;
Requiescant in pace !

Qu'en ce jour la poésie
 Sème les tombeaux de fleurs ;
 Qu'à nos yeux l'hypocrisie
 Les arrose de ses pleurs ;
 Je chante au sort qui m'entraîne
 Sur les traces du passé :
 C'est le jour des morts, etc.

Méchans, redoutez les diables ;
 Mais qu'il soit un paradis
 Pour les filles charitables,
 Pour les buveurs francs amis :
 Que saint Pierre aux gens sans haine
 Ouvre d'un air empressé :
 C'est le jour des morts, etc.

* Les deux premiers vers de l'air sont doublés.

Le souvenir de nos pères
 Nous doit-il mettre en souci ?
 Ils ont ri de leurs misères ;
 Des nôtres rions aussi.
 Lise n'est point inhumaine ;
 Mon flacon n'est point cassé :
 C'est le jour des morts , etc.

Je ne veux point qu'on me pleure ,
 Moi , le boute-en-train des fous.
 Puissé-je , à ma dernière heure ,
 Voir nos fils plus gais que nous !
 Qu'ils chantent à perdre haleine ,
 Sur le bord du grand fossé :
 C'est le jour des morts , etc.

LA CENSURE.

CHANSON QUI COURUT MANUSCRITE AU MOIS
 D'AOUT 1814.

Am : Qu'est-ce que ça m' fait , à moi ?

Que , sous le joug des libraires ,
 On livre encor nos auteurs
 Aux censeurs , aux inspecteurs ,
 Rats-de-cave littéraires ;
 Riez-en avec moi.

Ah ! pour rire
 Et pour tout dire ,
 Il n'est besoin , ma foi ,
 D'un privilège du roi !

L'état ayant plus d'un membre
 Que la presse eût fait trembler ,
 Qu'on ait craint son franc-parler

Dans la chambre et l'antichambre ;
Riez-en avec moi.
Ah ! etc.

Que cette chambre sensée
Laisse avec soumission ,
Sortir la procession
Et renfermer la pensée ;
Riez-en avec moi.
Ah ! etc.

Qu'un censeur bien tyrannique
De l'esprit soit le geolier ,
Et qu'avec son prisonnier
Jamais il ne communique ;
Riez-en avec moi.
Ah ! etc.

Quand déjà l'on n'y voit guère ,
Quand on a peine à marcher ,
En feignant de la moucher ,
Qu'on éteigne la lumière ;
Riez-en avec moi.
Ah ! etc.

Qu'un ministre qui s'irrite
Quand on lui fait la leçon ,
Lise tout bas ma chanson
Qui lui parvient manuscrite ;
Riez-en avec moi.
Ah ! etc.

LE TROISIÈME MARI.

CHANSON AVEC ACCOMPAGNEMENT DE GESTES.

Air : Ah ! ah ! qu'elle est bien !
Malheureuse avec deux maris ,
Au troisième enfin je commande.



Le monsieur de la robe

LE TROISIÈME MARI.

Jean est grondeur , mais je m'en ris ;
 Il est tout petit , je suis grande.
 Sitôt qu'il fait un peu de bruit ,
 Je lui mets son bonnet de nuit.

Vli , vlan , taisez-vous ,
 Lui dis-je , ou que je vous entende...

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Je me venge de deux époux.

Six mois après des nœuds si doux ,
 Et les affaires arrangées ,
 J'en eus deux filles , qu'entre nous ,
 De trois mois l'on dit plus âgées.
 Au baptême Jean fit du train ,
 Car Léandre était le parrain.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Jean , vous n'aurez point de dragées.

Vli , vlan , etc.

Léandre me fait lui prêter
 De l'argent , qu'il rend , Dieu sait comme !
 Jean , qui travaille et sait compter ,
 S'aperçoit qu'on touche à la somme.
 Hier , il dit qu'on l'a volé ;
 Moi , du trésor je prends la clé.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Plus d'argent pour vous , petit homme !

Vli , vlan , etc.

- Léandre un soir était chez moi :
 A neuf heures mon mari frappe.
 Je n'ouvris point , l'on sent pourquoi :
 Mais , à minuit , Léandre échappe.
 Il gelait , et Jean morfondu
 A la porte avait attendu.

Vli , vlan , taisez-vous ;
 Quoi ! monsieur croit-il qu'on l'attrape ?

Vli , vlan , etc.

Mais à mon tour je le surpris
Avec la vicille Pétronille.
D'un doigt de vin il était gris ;
Il la trouvait fraîche et gentille ;
Sur ses deux pieds il se dressait,
Et le menton lui caressait.

Vli, vlan, taisez-vous ;
Vous sentez le vin et la fille !

Vli, vlan, etc.

Jean peut briller entre deux draps ,
Malgré sa chétive apparence ;
Léandre fait plus d'embarras ,
Mais a beaucoup moins de vaillance.

Lorsque Jean veut se reposer ,
S'il me plaît encor d'en user,

Vli ; vlan , taisez-vous ;
Et vite , que l'on recommence ;
Vli, vlan, etc.

VIEUX

HABITS, VIEUX GALONS,

ou

RÉFLEXIONS MORALES ET POLITIQUES
D'UN MARCHAND D'HABITS DE LA CAPITALE.

(NOVEMBRE 1814.)

Ain : du Vaudeville des deux Edmond.

Tout marchands d'habits que nous sommes ,
Messieurs , nous observons les hommes :
D'un bout du monde à l'autre bout

L'habit fait tout.

Dans les changements qui surviennent ,
Les dépouilles nous appartiennent :



VIEUX HABITS VIENT GALONS.

Toujours en grand nous calculons.

Vieux habits ! vieux galons !

Parfois en lisant la gazette ,
Comme tant d'autres , je regrette
Que tout Français n'ait pas gardé
L'habit brodé.

Mais j'en crois ceux qui s'y connaissent :

Les anciens préjugés renaissent ;

On va quitter les pantalons.

Vieux habits ! vieux galons !

Les modes et la politique
Ont cent fois rempli ma boutique ;
Combien on doit à leurs travaux

D'habits nouveaux !

Quand de nos déesses civiques
On met en oubli les tuniques ,
Aux passans nous les rappelons.

Vieux habits ! vieux galons !

Un temps fameux par cent batailles
Mit du galon sur bien des tailles ;
De galon même étaient couverts

Les habits verts.

Mais sans le bonheur point de gloire !

Nous seuls , après chaque victoire ,

Nous avions ce que nous voulions.

Vieux habits ! vieux galons !

Nous trouvons aussi notre compte
Avec tous les gens qui , sans honte ,
Savent , dans un retour subit ,

Changer d'habit.

Les valets , troupe chamarrée ,
Troquant aujourd'hui leur livrée ,
Que d'habits bleus nous étalons !

Vieux habits ! vieux galons !

Je ne vais pas demander à la ronde
Si de ma tonne ils se sont occupés.

Diogène, etc.

N'ignorant pas où conduit la satire,
Je fuis des cours le pompeux appareil.
Des vains honneurs trop enclin à médire,
Après des rois je crains pour mon soleil.

Diogène, etc.

Lanterne en main, dans l'Athènes moderne,
Chercher un homme est un dessein fort beau;
Mais, quand le soir voit briller ma lanterne,
C'est qu'aux amours elle sert de flambeau.

Diogène, etc.

Exempt d'impôt, déserteur de phalange,
Je suis pourtant assez bon citoyen;
Si les tonneaux manquaient pour la vendange,
Sans murmurer je prêterais le mien.

Diogène, etc.

LE MAÎTRE D'ECOLE.

Air : Pan, pan, pan.

Ah! le mauvais garnement!
Sans respect il sort des bornes.
Je n'ai dormi qu'un moment,
Et voilà son rudiment.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le coquin m'en fait des cornes.
Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon!
Le fouet, petit polisson!

Il a fait pis que cela
Pour m'échauffer les oreilles :
L'autre jour il me vola

Du vin que je cachais là.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Il m'en a bu deux bouteilles.
 Zon, zon, zon, etc.

Chez elle, quand le matin
 Ma femme est à sa toilette,
 Je sais que le libertin
 Quitte écriture et latin.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Par la serrure il la guette.
 Zon, zon, zon, etc.

A ma fille il fait l'amour,
 Et joue avec la friponne.
 Je l'ai surpris l'autre jour,
 Maître d'école à son tour.
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Rendant ce que je lui donne.
 Zon, zon, zon, etc.

De le frapper je suis las ;
 Mais dans ses dents monsieur gronde ;
 Dieu ! ne prononce-t-il pas
 Le mot de c... tout bas ?
 Zon, zon, zon, zon, zon, zon, zon !
 Il n'est plus d'enfants au monde.
 Zon, zon, zon, etc.

LE CÉLIBATAIRE.

CHANSON DE NOCE

CHANTÉE AU MARIAGE DE MON AMI B. WILHEM.

Air : Eh ! le cœur à la danse.

Du célibat fidèle appui,
 Je vois avec colère

L'Amour essuyer aujourd'hui

Les larmes de son frère.

Graces , talens et vertus

Ont droit à mille tributs.

Mais un célibataire

Ne peut chanter des nœuds si doux :

On n'aura rien à faire

Chez de pareils époux.

Monsieur prend femme, c'est fort bien;

Il la prend jeune et belle;

Mais , comptant ses amis pour rien ,

Monsieur la prend fidèle.

Il faudra , dans cinquante ans ,

Célébrer leurs feux constans.

Non , tout célibataire

Ne peut chanter , etc.

Morbleu ! qui n'aurait de l'humeur ,

En pensant que madame

De monsieur fera le bonheur ,

Bien qu'elle soit sa femme ?

Jours de paix et nuits d'amour !

Le diable y perdra son tour.

Non , tout célibataire

Ne peut chanter , etc.

Encor si l'Amour avait pris

Une dîme en cachette !

Mais le plus heureux des maris ,

En quittant sa couchette ,

Demain se pavanera

Et les mains se frottera...

Non , tout célibataire

Ne peut chanter , etc.

TRINQUONS.

Ain : La Catacous.

Trinquer est un plaisir fort sage,
 Qu'aujourd'hui l'on traite d'abus ;
 Quand du mépris d'un tel usage
 Les gens du monde sont imbus ,
 De le suivre , amis , faisons gloire ,
 Riant de qui peut s'en moquer ;
 Et pour choquer ,
 Nous provoquer ,
 Le verre en main , en rond nous attaquer ,
 D'abord nous trinquerons pour boire ,
 Et puis nous boirons pour trinquer.

A table , croyez que nos pères
 N'enviaient point le sort des rois ,
 Et qu'au fragile éclat des verres
 Ils le comparaient quelquefois.
 A voix pleine ils chantaient Grégoire ,
 Docteur que l'on peut expliquer ;
 Et pour choquer ,
 Se provoquer ,
 Le verre en main , tous en rond s'attaquer ,
 Nos bons aieux trinquaient pour boire ,
 Et puis ils buvaient pour trinquer :

L'Amour alors près de nos mères ,
 Faisant chorus, battant des mains ,
 Rapprochait les cœurs et les verres ,
 Enivrait avec tous les vins.

Aussi n'a-t-on pas la mémoire
 Qu'une belle ait voulu manquer ,
 Pour bien choquer ,
 A provoquer ,

Le verre en main , chacun à l'attaquer.
D'abord elle trinquait pour boire ,
Puis elle buvait pour trinquer.

Qu'on boive aux maîtres de la terre,
Qui n'en boivent pas plus gaîment,
Je veux , libre par caractère ,
Boire à mes amis seulement.
Malheur à ceux dont l'humeur noire ;
S'obstine à ne point remarquer
Que pour choquer ,
Se provoquer ,

Le verre en main , tous en rond s'attaquer ,
L'Amitié , qui trinque pour boire ,
Boit bien plus encor pour trinquer.

PRIÈRE D'UN ÉPICURIEN.

COUPLET ÉCRIT AUX CATACOMBES , LE JOUR OU
S'Y RENDIRENT LES MEMBRES DU CAVEAU.

Aia : Ce magistrat irréprochable ,

Du champ que ton pouvoir féconde ;
Vois la Mort trancher les épis ;
Amour , réparateur du monde ,
Réveille les cœurs assoûpis.
A l'horreur qui nous environne
Oppose le besoin d'aimer ;
Et si la Mort toujours moissonne ,
Ne te lasse pas de semer.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

Aia : Ermite , bon ermite.

Lisette , dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin ,

J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours;
Mais vive la grisette!

Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.
Lisette, etc.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous comptiez d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur peu sévère
En comptant les doubla;
Remplis encor mon verre
Pour tous ces baisers-là.
Lisette, etc.

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,
Devant moi te chiffonne.
Sans te mettre en courroux.
J'ai vu sa main hardie,

S'égarer sur ton sein.
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.
Lisette, etc.

Certain soir, je pénètre
Dans ta chambre, et sans bruit,
Je vois par la fenêtre
Un voleur qui s'enfuit.
Je l'avais, dès la veille,
Fait fuir de ton boudoir.
Ah ! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir.
Lisette, etc.

Tous, comblés de tes graces,
Mes amis sont les tiens ;
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là, traîtresse,
Le vin me soit permis :
Sois toujours ma maîtresse,
Et gardons nos amis.
Lisette, etc.

LA CHATTE.

ROMANCE AVEC ACCOMPAGNEMENT
DE MIAULEMENS.

Air : La petite Cendrillon.

Tu réveilles ta maîtresse,
Minette, par tes longs cris.
Est-ce la faim qui te presse ?
Entends-tu quelque souris ?
Tu veux fuir de ma chambrette,

Pour courir je ne sais où.
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Pour toi je ne puis rien faire,
Cesse de me caresser.
Sur ton mal l'amour m'éclaire :
J'ai quinze ans , j'y dois penser.
Je gémis d'être seulette.

En prison sous le verrou.
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Si ton ardeur est extrême,
Même ardeur vient me brûler ;
J'ai certain voisin que j'aime ,
Et que je n'ose appeler.

Mais pourquoi, sur ma couchette,
Rêver à ce jenne fou ?
Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

C'est toi, chatte libertine ,
Qui mets le trouble en mon sein.
Dans la mansarde voisine,
Du moins réveille Valsain.
C'est peu qu'il presse en cachette
Et ma main et mon genou.

Mia-mia-ou ! Que veut Minette ?
Mia-mia-ou ! c'est un matou.

Mais je vois Valsain paraître !
Par les toits il vient ici.

Vite, ouvrons-lui la fenêtre :
Toi, Minette, passe aussi.

Lorsqu'enfin mon cœur se prête
Aux larcins de ce filon ,
Mia-mia-ou ! que ma Minette,
Mia-mia-ou ! trouve un matou.

ADIEUX DE MARIE STUART.

Musique de M. B. Wilhem.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir !

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage :
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !
Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatans,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.
Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir dans un songe horrible

Un échafaud dressé pour moi.

Adieu , etc.

France , du milieu des alarmes ,

La noble fille des Stuarts ,

Comme en ce jour qui voit ses larmes ,

Vers toi tournera ses regards.

Mais , Dieu ! le vaisseau trop rapide

Déjà vogue sous d'autres cieux ,

Et la nuit , dans son voile humide ,

Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu , etc.

LES PARQUES.

Am : Elle aime à rire , elle aime à boire.

Sages et fous , gueux et monarques ,

Apprenez un fait tout nouveau :

Bacchus a vidé son caveau

Pour remplir la coupe des Parques.

C'est afin de plaire aux Amours ,

Qui chantaient d'une voix sonore :

« Que tout mortel ajoute encore

» Des jours heureux à ses beaux jours ! »

Du monde éternelle ennemie ;

Atropos , au fatal ciseau ,

Buvant à longs traits et sans eau ,

Sur la table tombe endormie ;

Mais ses deux sœurs filent toujours ,

Souriant à qui les implore.

Que tout mortel , etc.

Lachésis , remplissant sa tasse ,

S'écrie : Atropos dort enfin !

Mais trop sec , hélas ! et trop fin ,

Je crains que mon fil ne se casse.
Pour le tremper, ayons recours
A ce nectar qui me restaure.
Que tout mortel, etc.

Garnissant sa quenouille immense,
Clotho lui dit : Oui, travaillons;
De vin arrosons les sillons
Où de mon lin croît la semence :
Cette rosée aura toujours
Le pouvoir de la faire éclore.
Que tout mortel, etc.

Quand ces Parques, vidant bouteille,
Filent nos jours sans nul souci,
Nous, qui buvons gaiement ici,
Craignons qu'Atropos ne s'éveille.
Qu'elle dorme au gré des Amours,
Et répétons à chaque aurore :
Que tout mortel, etc.

MON CURÉ.

CHANSON QUI N'EST POINT A L'USAGE DES
GENS INTOLÉRANS.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présens,
A sa nièce, enfant de seize ans,
Il dit parfois : Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera :
Le diable aura ce qu'il pourra.
Eh ! son, son, son,

Baise-moi , Suzon ,
Et ne dammons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons ,
Dois-je essayer sur les moutons

Si ma houlette est bonne ?

Non , mais à mon troupeau je dis :

La paix est un vrai paradis

Qu'ici-bas l'on se donne.

Surtout j'ai soin , tant qu'il se peut ,

De ne prêcher que lorsqu'il pleut.

Eh ! son , etc.

Les dimanches , point ne défends

La joie à ces pauvres enfans ;

J'aime alors qu'on s'en donne.

Du chœur , où seul je suis souvent ,

Je les entends rire en buvant

Chez la mère Simonne ;

Ou j'y cours même, s'il le faut ,

Les prier de chanter moins haut.

Eh ! son , etc.

Sans jamais en rien publier ,

Je vois s'enfler le tablier

De plus d'une friponne...

S'épouse-t-on six mois trop tard ,

Faut-il baptiser un bâtard ,

C'est le ciel qui l'ordonne.

Les plaintes fort peu me siéraient ;

Le ciel et Suzon en riraient.

Eh ! son , etc.

Notre maire , un peu mécréant ,

A maint sermon répond : Néant.

Mais que Dieu lui pardonne !

Depuis qu'à sa table il m'admet ,

J'ai su qu'à deux mains il semait ,

Sans bruit faisant l'aumône.

Or, la grace ne peut faillir;
Puisqu'il sème il doit recueillir.

Eh! zon, etc.

Je préside à tous les banquets ;

A ma fête j'ai des bouquets ,

Et l'on remplit ma tonne.

Mon évêque , triste et bigot ,

Prétend que je sens le fagot ;

Mais , pour qu'un jour , Mignonne ,

J'aille où les anges font leurs nids

Revoir tous ceux que j'ai bénis ,

Eh! zon, etc.

LA BOUTEILLE VOLÉE.

Aia : La fête des bonnes gens.

Sans bruit , dans ma retraite ,

Hier l'Amour pénétra ,

Courut à ma cachette ,

Et de mon vin s'empara.

Depuis lors ma voix sommeille ;

Adieu tous mes joyeux sons.

Amour , rends-moi ma bouteille ,

Ma bouteille et mes chansons.

Iris , dame et coquette ,

A ce larcin l'a poussé.

Je n'ai plus la recette

Qui soulage un cœur blessé.

C'est pour gémir que je veille ,

En proie aux jaloux soupçons.

Amour , rends-moi ma bouteille ,

Ma bouteille et mes chansons.

Épicurien aimable ,

A verser frais m'invitant ,

Un vieil ami de table
Me tend son verre en chantant;
Un autre vient à l'oreille
Me demander des leçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Tant qu'Iris eut contre elle
Ce bon vin si regretté,
Grisette folle et belle
Tenait mon cœur en gâté.
Suzon n'a point sa pareille
Pour vivre avec des garçons.
Amour, rends-moi ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

Mais le filou se livre;
Joyeux, il vient à ma voix;
De mon vin il est ivre,
Et n'en a bu que deux doigts.
Qu'Iris soit une merveille,
Je me ris de ses façons:
Amour me rend ma bouteille,
Ma bouteille et mes chansons.

BOUQUET

A UNE DAME AGÉE DE 70 ANS, LE JOUR
DE SAINTE-MARGUERITE.

Am : La Catacous.

Laissons la musique nouvelle;
Notre amie est du bon vieux temps.
Sur un air aussi simple qu'elle,
Chantons des couplets bien chantans!
L'esprit du jour a son mérite,

Mais c'est surtout lui que je crains.
 Ses traits si fins
 Me semblent vains ;
 Pour les entendre , il faudrait des devins.
 Amis , chantons à Marguerite
 De vieux airs et de gais refrains.
 Elle a chanté dans sa jeunesse
 Ces couplets comme on n'en fait plus ,
 Où Favart peignait la tendresse ,
 Où Panard frondait les abus.
 Contre l'humeur qui nous irrite ,
 Quels antidotes souverains !
 Leurs vers badins
 Francs et malins ,
 Aux moins joyeux faisaient battre des mains.
 Ah ! rappelons à Marguerite
 Leurs vieux airs et leurs gais refrains.
 C'est un charme que la mémoire :
 On se répète jeune ou vieux.
 Les refrains forment notre histoire ;
 Il faut tâcher qu'ils soient joyeux.
 Amusons le temps qui trop vite
 Entraîne les pauvres humains ;
 Et les destins
 Sur nos festins
 Faisant briller des jours longs et sereins ,
 Que dans trente ans , pour Marguerite ,
 Nos couplets soient de gais refrains !
 A table alors venant nous rendre ,
 Tous , le front ridé par les ans ,
 Dans une accolade bien tendre
 Nous mêlerons nos cheveux blancs.
 Les souvenirs naîtront bien vite ;
 Nos cœurs émus en seront pleins.

Momens divins !
 Les noirs chagrins
 Fuyant au bruit des transports les plus saints ,
 Sur les cent ans de Marguerite
 Nous chanterons de gais refrains !

L'HOMME RANGÉ.

Am : Eh ! lon lon la , landerirette.

Maint vieux parent me répète
 Que je mange ce que j'ai ;
 Je veux à cette sornette
 Répondre en homme rangé :
 Quand on n'a rien ,
 Landerirette ,

On ne saurait manger son bien.

Faut-il que je m'inquiète
 Pour quelques frais superflus ?
 Si ma conscience est nette ,
 Ma bourse l'est encor plus.
 Quand on n'a rien , etc.

Un gourmand dans son assiette
 Fond le bien de ses aïeux ;
 Mon hôte à crédit me traite ;
 J'ai bonne chère et vin vieux.
 Quand on n'a rien , etc.

Que Dorval, à la roulette ,
 A tout son or dise adieu :
 J'y jourais bien en cachette ;
 Mais il faudrait mettre au jeu...
 Quand on n'a rien , etc.

Mondor , pour une coquette ,
 Se ruine en dons coûteux ;

C'est pour rien que ma Lisette
Me trompe et me rend heureux.
Quand on n'a rien , etc.

BON VIN ET FILLETTE.

Ain : Ma tante Turlurette.

L'Amour , l'amitié , le vin ,
Vont égayer ce festin :
Nargue de toute étiquette !
Turlurette , turlurette ,
Bon vin et fillette !

L'Amour nous fait la leçon ;
Partout , ce dieu sans façon
Prend la nappe pour serviette.
Turlurette , etc.

Que dans l'or mangent les grands ,
Il ne faut à deux amans
Qu'un seul verre , qu'une assiette.
Turlurette , etc.

Sur un trône est-on heureux ?
On ne peut s'y placer deux ;
Mais vive table et couchette !
Turlurette , etc.

Si Pauvreté qui nous suit
A des trous à son habit ,
De fleurs orrons sa toilette !
Turlurette , etc.

Mais que dis-je ? ah ! dans ce cas ,
Mettons plutôt habit bas :
Lise en paraîtra mieux faite.
Turlurette , etc.

LE VOISIN.

Am : Eh ! qu'est-c' que ça m' fait , à moi ?

Je veux , voisin et voisine ,
Quitter le ton libertin ;
J'ai pour oncle un sacristain ,
Et pour sœur une béguine.

Mais le diable est bien fin ;
Qu'en dites-vous , ma voisine ?

Mais le diable est bien fin ,
Qu'en dites-vous , mon voisin ?

Paul , docteur en médecine ,
Craint pour le fil de nos jours ,
Que le vin et les amours
N'usent trop tôt la bobine ;

Eh ! fi du médecin ;
Qu'en dites-vous , ma voisine ?

Eh ! fi du médecin ,
Qu'en dites-vous , mon voisin ?

L'embonpoint de Joséphine
Fait demander ce que c'est ;
Moi je crois que son corset
Lui rend la taille moins fine.

C'est l'effet du basin ;
Qu'en dites-vous , ma voisine ?

C'est l'effet du basin ,
Qu'en dites-vous , mon voisin ?

Mademoiselle Justine
Met au monde un gros poupon ;
L'un dit que c'est un dragon ,
L'autre un soldat de marine.

Je le crois fantassin ,
Qu'en dites-vous , ma voisine ?

Je le crois fantassin ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Depuis peu chez ma cousine ,
Qui jeûnait en carnaval ,
Je vois certain cardinal ,
Et trouve bonne cuisine :

Serait-il mon cousin ?

Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Serait-il mon cousin ?

Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Une actrice qu'on devine ,
Veut , pour plaire à dix rivaux ,
Inventer des coups nouveaux
Au doux jeu qui les ruine ;

C'est un fort beau dessein ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

C'est un fort beau dessein ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

Faut-il qu'une affreuse épine
Se mêle aux fleurs de Cypris !

Pour ce poison de Paris
Que n'est-il une vaccine ?

Cela serait divin ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

Cela serait divin ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

D'aucun mal, je l'imagine ,
Notre quartier n'est frappé ;
Là, point de mari trompé ,
Point de femme libertine.

C'est un quartier fort sain ,
Qu'en dites-vous, ma voisine ?

C'est un quartier fort sain ,
Qu'en dites-vous, mon voisin ?

LE CARILLONNEUR.

Ain : Mon système est d'aimer le bon vin ;
ou de la Contredanse du Diable-à-quatre.

Digue, digue, dig, din, dig, din, don,
Ah ! que j'aime

A sonner un baptême !

Aux maris j'en demande pardon.

Dig, din, don, din, digue, digue, don.

Les décès m'ont assez fait connaître,

Préluons sur un ton plus heureux.

D'un vieillard l'héritier vient de naître.

Sonnons fort : c'est un fait scandaleux.

Digue, digue, etc.

La maman est gaillarde et jolie ;

Mais l'époux est triste et catarrheux :

Sur son compte il sait ce qu'on publie.

Sonnons fort : il n'est pas généreux.

Digue, digue, etc.

De l'enfant quel peut être le père ?

N'est-ce pas mon voisin le banquier ?

Les cadeaux mènent vite une affaire.

Sonnons fort : il est gros marguillier.

Digue, digue, etc.

Si j'osais, je dirais que le maire

S'est créé ce petit échevin :

Je l'ai vu chiffonner la commère.

Sonnons fort : je boirai de son vin.

Digue, digue, etc.

Je crois bien que notre grand-vicaire

Aura mis le doigt au bénitier.

Depuis peu ma fille a su lui plaire.

Sonnons fort , pour l'honneur du métier.
Digne , digne , etc.

Notre gouverneur a , je le pense ,
Prélevé des droits sur ce terrain ;
Dans l'église il vient donner quittance.
Sonnons fort : monseigneur est parrain.
Digne , digne , etc.

Plus facile à nommer que ton père ,
Cher enfant , quel bonheur infini !
Je suis sûr de te voir plus d'un frère.
Sonnons fort : et que Dieu soit béni !
Digne , digne , etc.

LA VIEILLESSE.

A MES AMIS.

Ain : de la Pipe de tabac.

Nous verrons le temps qui nous presse
Semer les rides sur nos fronts ;
Quoi qu'il nous reste de jeunesse ,
Oui , mes amis , nous vieillirons.
Mais , à chaque pas , voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir ,
Faire un doux emploi de son âtre ,
Mes amis , ce n'est pas vieillir.

En vain nous égayons la vie
Par le Champagne et les chansons ;
A table , où le cœur nous convie ,
On nous dit que nous vieillissons.
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais s'épanouir ,
Même en tremblant chanter encore ,
Mes amis , ce n'est pas vieillir.

Brûlons-nous pour une coquette
Un encens d'abord accueilli,
Bientôt peut-être elle répète
Que nous n'avons que trop vieilli.
Mais vivre en tout d'économie,
Moins prodiguer et mieux jouir ;
D'une amante faire une amie,
Mes amis , ce n'est pas vieillir.

Si long-temps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions ,
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne ,
Qu'ensemble au moins nous vieillissions !
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir ,
Arriver au but tous ensemble,
Mes amis , ce n'est pas vieillir.

LES

BILLETS D'ENTERREMENT.

CHANSON DE NOCE.

Am : C'est un lanla , landerirette.

Notre allégresse est trop vive ;
Amis , pendant nos ébats ,
Sachez qu'un joli convive
Sent approcher son trépas.
Faut-il qu'à la fleur de l'âge
Il ait ce pressentiment !
Tous nos billets de mariage
Sont des billets d'enterrement.

Il sait que l'Amour le guette
Pour se venger aujourd'hui,

D'une querelle secrète
 Qu'il eut vingt fois avec lui ;
 Rien que d'y penser , je gage
 Qu'il meurt presque en ce moment.
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

Bientôt il prendra la fuite ,
 En tremblant se cachera ;
 Mais l'Amour , à sa poursuite ,
 Dans son réduit l'atteindra.
 L'un pousse un trait plein de rage ,
 L'autre un long gémissément.
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

Par pitié l'Amour hésite ;
 Mais enfin , moins généreux ,
 Du trait , que l'obstacle irrite ,
 Il lui porte un coup affreux.
 Dans son sang le pauvre nage ;
 Adieu donc , défunt charmant !
 Tous nos billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

On versera quelques larmes
 Que le plaisir essuira ;
 Mais pour l'honneur de ses armes
 Le vainqueur en parlera.
 Car , mes amis , dans notre âge ,
 En dépit du sacrement,
 Peu de billets de mariage
 Sont des billets d'enterrement.

LA DOUBLE CHASSE.

Am : Tonton , tontaine , tonton.

Allons , chasseur , vite en campagne ;
Du cor n'entends-tu pas le son ?
Tonton , tonton , tontaine , tonton.
Pars , et qu'auprès de ta compagne
L'Amour chasse dans ta maison.
Tonton , tontaine , tonton.

Avec nombreuse compagnie ,
Chasseur , tu parcoures le canton.
Tonton , tonton , tontaine , tonton.
Auprès de ta femme jolie
Combien de braconniers voit-on !
Tonton , tontaine , tonton.

Du cerf prêt à forcer l'enceinte ,
Chasseur , tu fais le fanfaron.
Tonton , tonton , tontaine , tonton.
Auprès de ta femme , sans crainte ,
Se glisse un chasseur franc luron.
Tonton , tontaine , tonton.

Chasseur , par ta meute surprise
La bête pleure , on lui répond :
Tonton , tonton , tontaine , tonton.
Ta femme , aux abois déjà mise ,
Sourit aux efforts du fripon.
Tonton , tontaine , tonton.

Chasseur , un seul coup de ton arme
Met bas le cerf sur le gazon.
Tonton , tonton , tontaine , tonton.
L'amant , pour ta moitié qu'il charme ,
Use de la poudre à foison.
Tonton , tontaine , tonton.

Chasseur, tu rapportes la bête,
Et de ton cor enflas le son.
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
L'amant quitte alors sa conquête,
Et le cerf entre à la maison.
Tonton, tontaine, tonton.

LES PETITS COUPS.

Am : Tout ça passe en même temps.

Maîtres de tous nos désirs,
Régions-les sans les contraindre :
Plus l'excès nuit aux plaisirs,
Amis, plus nous devons le craindre.
Autour d'une petite table,
Dans ce petit coin fait pour nous,
Du vin vieux d'un hôte aimable,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.
Pour éviter bien des maux,
Veut-on suivre ma recette ?
Que l'on nage entre deux eaux,
Et qu'entre deux vins l'on se mette.
Le bonheur tient au savoir-vivre :
De l'abus naissent les dégoûts ;
Trop à la fois nous enivre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.
Loin d'en murmurer en vain,
Égayons notre indigence ;
Il suffit d'un doigt de vin
Pour reconforter l'espérance.
Et vous, que flatte un sort prospère,
Pour en jouir, modérez-vous ;
Car, même dans un grand verre,
Il faut boire (*ter*) à petits coups.

Philis, quel est ton effroi !
 La leçon te déplaît-elle ?
 Les petits coups, selon toi ,
 Sentent le buveur qui chancelle.
 Quel que soit le désir qui perce
 Dans tes yeux , vifs comme tes goûts ,
 Du filtre qu'Amour te verse
 Il faut boire (*ter*) à petits coups.
 Oui, de repas en repas ,
 Pour atteindre à la vieillesse ,
 Ne nous incommodons pas ,
 Et soyons fous avec sagesse.
 Amis, le bon vin que le nôtre !
 Et la santé, quel bien pour tous !
 Pour ménager l'un et l'autre ,
 Il faut boire (*ter*) à petits coups.

LE SCANDALE.

Am : La farira dondaine , gai !

Aux drames du jour

Laissons la morale :

Sans vivre à la cour ,

J'aime le scandale.

Bon !

La farira dondaine ,

Gai !

La farira dondé !

Nargue des vertus ;

L'on n'en sait que faire.

Aux sots revêtus

Le tout est de plaire.

Bon ! etc.

De ses contes bleus
L'honneur nous assomme :
C'est un vice ou deux
Qui font l'honnête homme.
Bon ! etc.

Pour des vins de prix
Vendons tous nos livres :
C'est peu d'être gris,
Amis, soyons ivres.
Bon ! etc.

Grands réformateurs,
Piliers de coulisses,
Chassez les erreurs ;
Nous gardons nos vices.
Bon ! etc.

Paix ! dit à ce mot
Caton, qui fait rage :
Mais il prêche en sot,
Moi, je ris en sage.
Bon ! etc.

LA PRISONNIÈRE ET LE CHEVALIER.

ROMANCE DE CHEVALERIE,
GENRE A LA MODE, ET DÉTESTABLE.

Am à faire.

« Ah ! s'il passait un chevalier,
» Dont le cœur fût tendre et fidèle,
» Et qu'il triomphât du geolier
» Qui me retient dans la tourelle,
» Je bénirais ce chevalier. »

Par-là passait un chevalier,
 A l'honneur, à l'amour fidèle :
 « Dame, dit-il, quel dur geolier
 » Vous retient dans cette tourelle?
 » Est-il prélat ou chevalier? »
 « C'est mon époux, bon chevalier,
 » Qui veut que je lui sois fidèle,
 » Et qui me laisse, en vieux geolier,
 » Coucher seule dans la tourelle.
 » Délivrez-moi, bon chevalier. »

Soudain le jeune chevalier,
 A qui son bon ange est fidèle,
 Trompe les regards du geolier,
 Et pénètre dans la tourelle.
 Honneur, honneur au chevalier !

La prisonnière au chevalier
 Fait promettre un amour fidèle,
 Puis se venge de son geolier
 Sur le grabat de la tourelle.
 Soyez heureux, beau chevalier !

Alors et dame et chevalier,
 Sautant sur un coursier fidèle,
 Vont au nez du mari geolier
 Jeter les clefs de la tourelle.
 Puis, adieu dame et chevalier.

Honneur aux galans chevaliers !
 Honneur à leurs dames fidèles !
 Contre l'hymen et ses geoliers,
 Dans les palais, dans les tourelles,
 Dieu protégeait les chevaliers.

LES MARIONNETTES.

Ah ! La marmotte a mal au pied ;
ou le Pas redoublé.

Les marionnettes, croyez-moi,
Sont les jeux de tout âge :
Depuis l'artisan jusqu'au roi,
De la ville au village ;
Valets, journalistes, flatteurs,
Dévotes et coquettes,
Ah ! sans compter nos grands acteurs,
Combien de marionnettes !

L'homme, fier de marcher debout,
Vante son équilibre :
Parce qu'il court et va partout,
Le pantin se croit libre ;
Mais dans combien de mauvais pas
Sa fortune le jette !
Ah ! du destin l'homme ici-bas
N'est que la marionnette !

Ce tendron des plus innocens,
Que le désir dévore,
Au trouble secret de ses sens
Ne conçoit rien encore.
Veiller la nuit, rêver le jour,
L'étonne et l'inquiète.
Elle a quinze ans sans pour l'amour
La bonne marionnette !

Voyez ce mari parisien
Que maint galant visite :
Il vous accueille mal ou bien,
Vous cherche ou vous évite.
Est-il confiant ou jaloux,

A l'air dont il vous traite ?
 Non ; de sa femme un tel époux
 N'est que la marionnette !
 Près des femmes que sommes-nous ?
 Des pantins qu'on ballotte.
 Messieurs , sautez , faites les fous
 Au gré de leur marotte !
 Le plus lourd et le plus subtil
 Font la danse complète ;
 Et Dieu pourtant n'a mis qu'un fil
 A chaque marionnette.

ÉLOGE DE LA RICHESSE.

Am : du Vaudeville d'Arlequin Cruello.

La richesse que des frondeurs ,
 Dédaignant , et pour cause ,
 Quand elle vient sans les grandeurs ,
 Est bonne à quelque chose.
 Loin de les rendre à ton Crésus ,
 Va boire avec ses cent écus ,
 Savetier , mon compère.
 Pour moi , qu'il m'arrive un trésor ,
 Que dans mes mains pleuve de l'or ,
 De l'or ,
 De l'or ,
 Et j'en fais mon affaire.
 Je souris à la pauvreté ,
 Et j'ignore l'envie :
 Pourquoi perdrais-je ma gaité
 Dans une douce vie ?
 Maison , jardin , livres , tableaux ,
 Large voiture et bons chevaux
 Pourraient-ils me déplaire ?

Quand mes vœux prendraient plus d'essor,
Que dans mes mains, etc.

Bonjour, Mondor, riche voisin ;

Ta maîtresse est jolie ;

Son œil est noir, son esprit fin,

Et sa taille accomplie.

J'atteste sa fidélité :

Mais que peut contre sa fierté

L'amour d'un pauvre hère ?

Pour te l'enlever, cher Mondor,

Que dans mes mains, etc.

Le vin s'aigrit dans mon gosier

Chez un traiteur maussade ;

Mais, à sa table, un financier

Me verse-t-il rasade :

Combien, dis-je, ces bons vins blancs ?

On me répond : Douze cents francs.

Par ma foi, ce n'est guère.

En Champagne on'en trouve encor :

Que dans mes mains, etc.

A partager dès aujourd'hui,

Amis, je vous invite.

Nous saurions tous, en cas d'ennui,

Me ruiner bien vite.

Manger rentes et capitaux,

Équipages, terres, châteaux,

Serait gai, je l'espère.

Ah ! pour voir la fin d'un trésor,

Que dans mes mains, etc.

LE DOCTEUR ET SES MALADES.

A MON MÉDECIN, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Ainsi jadis un grand prophète,
ou du Rémoqueur et la Meunière.

Saluons de maintes rasades
Ce docteur à qui je dois tant.
Mais, pour visiter ses malades,
Je crains qu'il n'échappe à l'instant.
A ces soins son art le condamne,
S'il vient un message ennemi.
Fiévreux, buvez votre tisane;
Laissez-nous fêter notre ami.

Oui, que ses malades attendent;
Il est au sein de l'amitié.
Mais vingt jeunes fous le demandent
D'un air qui pourtant fait pitié.
De Vénus amans trop crédules,
Sur leur état qu'ils ont gémi!
Eh! messieurs, prenez des pilules;
Laissez-nous fêter notre ami.

Quoi! ne peut-on venir au monde
Sans l'enlever à ses enfans?
Certaine personne un peu ronde
Réclame ses secours savans.
J'entends ce tendron qui l'appelle:
Les parens même en ont frémi.
N'accouchez pas, mademoiselle,
Laissez-nous fêter notre ami.

Qu'il coule gaiement son automne,
Que son hiver soit encor loin!

Puisse-t-il des soins qu'il nous donne
N'éprouver jamais le besoin !
Puisqu'enfin dans nos embrassades
Il n'est point heureux à demi,
Mourez sans lui, mourez, malades,
Laissez-nous fêter notre ami.

LE BEDEAU.

Ara : Sens devant derrière, sens dessus dessous.

Pauvre bedeau ! métier d'enfer !
La grand'messe aujourd'hui me damne.
Pour me régaler du plus cher,
Au bon coin m'attend dame Jeanne.
Voici l'heure du rendez-vous ;
Mais nos prêtres s'endorment tous.
Ah ! maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie,
Manquer ma partie.

Jeanne est prête et le vin tiré ;
Ita missa est, monsieur le curé !

Nos enfans de chœur, j'en répons,
Devinent ce qui me tracasse.
Dépêchez-vous, petits fripons,
Ou vous aurez des coups de masse.
Chantres, c'est du vin à dix sous :
Chantez pour moi comme pour vous.
Mais maudit soit notre curé !

Je vais, sacristie, etc.

Notre Suisse, allongez le pas,
Surtout faites ranger ces dames.
La quête ne finira pas :
Le vicaire lorgne les femmes.
Ah ! si la gentille Babet

Pour se confesser l'attendait ?
 Mais maudit soit notre curé !
 Je vais , sacristie , etc.

Curé , songez à la Saint-Leu :
 Ce jour-là vous dîniez en ville.
 Quel train vous nous meniez , morbleu !
 On passa presque l'Évangile.
 En faveur de votre bedeau ,
 Sautez la moitié du *Credo*.
 Mais maudit soit notre curé !
 Je vais , sacristie , etc.

JEANNETTE.

Am :

Fi ! des coquettes maniérées !
 Fi ! des bégueules du grand ton !
 Je préfère à ces mijaurées
 Ma Jeannette , ma Jeanneton.

Jeune , gentille et bien faite ,
 Elle est fraîche et rondelette ;
 Son œil noir est pétillant.
 Prudes , vous dites sans cesse
 Qu'elle a le sein trop saillant :
 C'est pour ma main qui le presse
 Un défaut bien attrayant.
 Fi ! des coquettes , etc.

Tout son charme est dans la grâce.
 Jamais rien ne l'embarrasse ;
 Elle est bonne et toujours rit.
 Elle dit mainte sottise ,
 A parler jamais n'apprit :
 Et cependant , quoi qu'on dise ,

Ma Jeannette a de l'esprit.
Fi ! des coquettes , etc.

A table dans une fête ,
Cette espiègle me tient tête
Pour les propos libertins.
Elle a la voix juste et pure ,
Sait les plus joyeux refrains ;
Quand je l'en prie , elle jure ,
Elle boit de tous les vins.
Fi ! des coquettes , etc.

Belle d'amour et de joie ,
Jamais d'une riche soie . .
Son corsage n'est paré.
Sous une toile proprette
Son triomphe est assuré ;
Et , sans nuire à sa toilette ,
Je la chiffonne à mon gré.
Fi ! des coquettes , etc.

La nuit , tout me favorise ;
Point de voile qui me nuise ,
Point d'inutiles soupirs.
Des deux mains et de la bouche
Elle attise les désirs ,
Et rompit vingt fois sa couche
Dans l'ardeur de nos plaisirs.
Fi ! des coquettes , etc.

ON S'EN FICHE.

Au : Le fleuve d'oubli.
De traverse en traverse ,
Tout va dans l'univers
De travers.
Toute femme est perverse ,

Tout traiteur exigeant
Pour l'argent.

A tout jeu le sort nous triche ;
Mais enfin est-on gris ,
Biribi ,
On s'en fiche ! (*ter.*)

Désespoir d'un ivrogne ,
Vient un marchand maudit
Qui vous dit
Qu'en Champagne , en Bourgogne ,
Les coteaux sont grêlés
Et gelés.

A tout jeu , etc.
Oubliez une dette ,
Chez vous entre un huissier
Bien grossier ,
Qui vend table et couchette ,
Et trouve encor de quoi
Pour le roi.

A tout jeu , etc.
Aucun plaisir n'est stable :
Pour boire est-on assis
Cinq ou six ;
Avant vous sous la table
Tombent deux , trois amis
Endormis.

A tout jeu , etc.
C'est trop d'une maîtresse :
Que je fus malheureux
Avec deux !
Que j'eus peu de sagesse
D'en avoir jusqu'à trois
A la fois !

A tout jeu , etc.

De ma misanthropie
 Pardonnez les accès
 Et l'excès ;
 Car je crains la pépie ,
 Et je ne vois qu'abus
 Et vins bas.

A tout jeu , etc.

A ANTOINE ARNAULT ,

MEMBRE DE L'INSTITUT ,

LE JOUR DE SA FÊTE.

(ANNÉE 1812.)

Air : du Ballet des Pierrots.

Je viens d'Montmartre avec ma bête
 Pour fêter ce maître malin ,
 Et n'crains point qu'au milieu d'la fête
 Un bon mot m'renvoie au moulin.
 On dit qu'avec plus d'un génie
 Antoin' prend plaisir à cela.
 Nous qui n'somm's pas d' l'Académie ,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.
 Il n' s'en tient pas à des saillies ;
 Dans plus d'un genre il est heureux.
 J'sais mêm' qu'il fait des tragédies ,
 Quand il n'est pas trop paresseux *.
 De la Merpomène idolâtre ,
 Qu'il fass' mourir par-ci, par-là.
 Nous qui n'somm's pas d'zhéros d'théâtre ,
 Souhaitons-lui d' ces p'tits plaisirs-là.
 On m'assur' qu'il vient d'faire un livre
 Où c' qu'y a du bon : je l' crois bien.
 C' docteur-là nous enseigne à vivre

* Je crois inutile de rappeler ici les succès dramatiques de l'auteur de *MARIUS* , des *VÉNITIENS* , etc.

Par la houch' d'un arbre ou d'un chien.
 A messieurs les Polichinelles *,
 Il dit : Vous en voulez, en v'là !
 Nous, qui n'tenons pas les ficelles,
 Souhaitons-lui d'ces p'tits plaisirs-là.
 A la cour il s'moqu'rait, je l'gache,
 Mêm' de messieurs les chambellans.
 De c' pays n'ayant pas l' langage,
 Il vant' la paix aux conquérans.
 A d'grands seigneurs qui n'sont pas minces,
 Sans ramper toujours il parla.
 Nous, qu'en n'a pas encor faits princes,
 Souhaitons-lui d'ces p'tits plaisirs-là.
 Mais, quoiqu'malin, s'il est bonhomme ;
 D'mandez à sa fille, à ses fils.
 Ah ! qu'il soit toujours aimé comme
 Il aimé ses nombreux amis !
 Que l'secret d'son bonheur suprême
 Reste à c'te gross' maman que v'là.
 Nous qui sommes d'ceux qu'Antoine aime,
 Souhaitons-lui d'ces vrais plaisirs-là.

NOTA. On trouvera peut-être que cette chanson, comme beaucoup d'autres des miennes, était peu digne de voir le jour. En effet, je ne la livre à l'impression que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait pas permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps utile, et me sera toujours précieuse.

* Polichinelle est le héros d'une des plus jolies fables du recueil de M. Amanat, recueil apprécié par tous les gens de goût, et dont la réputation ne peut qu'aller en augmentant.

TRAITÉ DE POLITIQUE

A L'USAGE DE LISE.

(MOIS DE MAI 1815.)

Ain : Un magistrat irréprochable.

Lise, qui règne par la grâce
Du Dieu qui nous rend tous égaux ;
Ta beauté, que rien ne surpasse,
Enchaîne un peuple de rivaux.
Mais, si grand que soit ton empire,
Lise, tes amans sont Français :
De tes erreurs permets de rire,
Pour le bonheur de tes sujets.

Combien les belles et les princes
Aiment l'abus d'un grand pouvoir !
Combien d'amans et de provinces
Poussés enfin au désespoir !
Crains que la révolte ennemie
Dans ton boudoir ne trouve accès ;
Lise, abjure la tyrannie,
Pour le bonheur de tes sujets.

Par excès de coquetterie
Femme ressemble aux conquérans,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différens.
Ce sont de terribles coquettes !
N'imite pas leurs vains projets.
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets.

Grâce aux courtisans pleins de zèle,
On approche des potentats
Moins aisément que d'une belle
Dont un jaloux suit tous les pas.

Mais sur ton lit, trône paisible,
Où le plaisir rend ses décrets,
Lise, sois toujours accessible,
Pour le bonheur de tes sujets.

Lise, en vain un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux.
Bien qu'en des mains comme les tiennes
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu, le tiennes
Pour le bonheur de tes sujets.

Pour te faire adorer sans cesse,
Mets à profit ces vérités.
Lise, deviens bonne princesse,
Et respecte nos libertés.
Des roses que l'amour moissonne
Ceins ton front tout brillant d'attraits,
Et garde long-temps ta couronne
Pour le bonheur de tes sujets.

LES ROMANS.

A SOPHIE, QUI ME PRIAIT DE COMPOSER UN
ROMAN POUR LA DISTRAIRE.

Am : J'ai vu partout dans mes voyages.

Tu veux que pour toi je compose
Un long roman qui fasse effet.
A tes vœux ma raison s'oppose :
Un long roman n'est plus mon fait.
Quand l'homme est loin de son aurore,
Tous les romans deviennent courts ;

Et je ne puis long-temps encore
Prolonger celui des amours.

Heureux qui peut dans sa maîtresse
Trouver l'amitié d'une sœur !

Des plaisirs je te dois l'ivresse,
Et des tendres soins la douceur.

Des héros, des prétendus sages
Les longs romans, qui font pitié,
Ne vaudront jamais quelques pages
Du doux roman de l'amitié.

Triste roman que notre histoire !
Mais, Sophie, au sein des amours,
De ton destin, j'aime à le croire,
Les plaisirs charmeront le cours.
Ah ! puisses-tu, vive et jolie,
Long-temps te couronner de fleurs,
Et sur le roman de la vie
Ne jamais répandre de pleurs !

L'OPINION

DE CES DEMOISELLES.

(MOIS DE MAI 1815.)

Ain : Nom d'un chien, j' veut être épicurien.

Quoi ! c'est donc bien vrai qu'on parie
Qu' l'enn'mi va tout r'mettre chez nous
Sens sus d'sous.

L' Palais-Royal, qu'est not' patrie,
S'en réjouirait :
Chacun son intérêt.

Aussi point d' fille qui ne crie :
Viv' nos amis,
Nos amis, les enn'mis !

D' nos Français j' connaissons l's astuces :
Ils n' sont pas aussi bons chrétiens

Qu' les Prussiens.

Comm' l'argent pleuvait quand les Russes
F'saient hausser d' prix

Tout' les filles d' Paris !

J' n'avions pas l' temps d' chercher nos puces.
Viv' nos amis, etc.

Mais, puisqu'ils r'vienn't, faut les attendre.

Je r'verrons Bulof, Titchakof,

Et Platof ;

L' bon Sacken, dont l' cœur est si tendre,
Et puis ce cher...

Ce cher monsieur Blücher :

Ils nous donn'ront tout e' qu'ils vont prendre.
Viv' nos amis, etc.

Drès qu' les plum's de coq vont r'paraître,
J' secoûrons, d' façon à l' fair' voir,
Not' mouchoir.

Quant aux amans, j' dois en r'connaître,
Ça tomb' sous l' sens,

Au moins deux ou trois cents.

Pour leur entré', louons un' fenêtre.
Viv' nos amis, etc.

J' conviens que d' certain's bonnêt's femmes
Tout autant qu' nous en ont pincé,

L'an passé :

Et qu' nos cosaqu's, pleins d' leurs bell's flammes,
Prenaient l' chemin

Du faubourg Saint-Germain..

Malgré l' tort qu' nous ont fait ces dames,
Viv' nos amis, etc.

Les affair's s'ront bientôt bâclées,

Si j'en crois un vieux libertin
 D' sacristain.
 Quand y aurait queuqu's maisons d' brûlées,
 Queuqu's gens d' occis,
 C'est l' cadet d' nos soucis.
 Mais j' rirai bien si j' somm's violées.
 Viv' nos amis, etc.

L'HABIT DE COUR,

ou

VISITE A UNE ALTESSE.

Am : Allez-vous-en, gens de la noce.

Ne répondez plus de personne,
 Je veux devenir courtisan.
 Fripier, vite, que l'on me donne
 La défroque d'un chambellan.
 Un grand prince à moi s'intéresse,
 Courons assiéger son séjour.
 Ah ! quel beau jour ! (bis.)
 Je vais au palais d'une altesse,
 Et j'achète un habit de cour.
 Déjà, me tirant par l'oreille,
 L'ambition hâte mes pas,
 Et mon riche habit me conseille
 D'apprendre à m'incliner bien bas.
 Déjà l'on me fait politesse,
 Déjà l'on m'attend au retour.
 Ah ! quel beau jour ! (bis.)
 Je vais saluer une altesse,
 Et je porte un habit de cour.
 N'ayant point encor d'équipage,
 Je pars à pied modestement ;



L'homme de la et la

L'HABIT DE COUT.

Quand de bons vivans, au passage,
M'offrent un déjeuner charmant.
J'accepte; mais que l'on se presse,
Dis-je à ceux qui me font ce tour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Messieurs, je vais voir une altesse;
Respectez mon habit de cour.

Le déjeuner fait, je m'esquive;
Mais l'un de nos anciens amis
Me réclame, et, joyeux convive,
A sa noce je suis admis.
Nombreux flacons, chants d'allégresse,
De notre table font le tour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Pourtant j'allais voir une altesse,
Et j'ai mis un habit de cour!

Enfin, malgré l'Air qui mousse,
J'en veux venir à mon honneur.
Tout en chancelant, je me pousse
Jusqu'au palais de monseigneur.
Mais, à la porte où l'on se presse
Je vois Rose, Rose et l'Amour.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Rose, qui vaut bien une altesse,
N'exige point d'habit de cour.

Loin du palais où la coquette
Vient parfois lorgner la grandeur,
Elle m'entraîne à sa chambrette,
Si favorable à notre ardeur.
Près de Rose, je le confesse,
Mon habit me paraît bien lourd.

Ah! quel beau jour! (*bis.*)
Soudain, oubliant son altesse,
J'ai quitté mon habit de cour.

D'une ambition vaine et sotte
 Ainsi le rêve disparaît.
 Gaiement je reprends ma marotte,
 Et m'en retourne au cabaret.
 Là je m'endors dans une ivresse
 Qui n'a point de fâcheux retour.
 Ah ! quel beau jour ! (*bis.*)
 A qui voudra voir son altesse.
 Je donne mon habit de cour.

PLUS DE POLITIQUE.

(MOIS DE JUILLET 1815.)

Am : Ce jour-là, sous son ombrage,
 ou Vaudeville de mad. Scarron.

Ma mie, ô vous que j'adore,
 Mais qui vous plaignez toujours
 Que mon pays ait encore
 Trop de part à mes amours;
 Si la politique ennuit,
 Même en frondant les abus,
 Rassurez-vous, ma mie;
 Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
 Donnant prise à mes rivaux,
 Des arts, enfans de la gloire,
 Je racontais les travaux.
 A notre France agrandie
 Ils prodiguaient leurs tributs;
 Rassurez-vous, etc.

Moi, peureux dont on se raille,
 Après d'amoureux combats.
 J'osais vous parler bataille.

Et chanter nos fiers soldats :
Par eux la terre asservie
Voyait tous ses rois vaincus.
Rassurez-vous , etc.

Sans me lâsser de vos chaînes
J'invoquais la liberté ;
Du nom de Rome et d'Athènes
J'effrayais votre pitié.
Quoi qu'au fond je me défie
De nos modernes Titus ,
Rassurez-vous , etc.

La France , que rien n'égale ,
Et dont le monde est jaloux ,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous.
Mais , las ! j'ai pour ma patrie
Fait trop de vœux superflus.
Rassurez-vous , etc.

Oui , ma mie , il faut vous croire ;
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire ,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie
Les Français sont abattus :
Rassurez-vous , etc.

MARGOT.

Au : Car c'est une bouteille ,
C'est la faute de Roussseau.

Chantons Margot , nos amours ,
Margot lesté et bien tournée ,
Que l'on pent baiser toujours ,
Qui toujours est chiffonnée.

Quoi ! l'embrasser ? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Moquons-nous de ce Blaise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

D'un lutin c'est tout l'esprit ;

C'est un cœur de tourterelle ;

Si le matin elle rit,

Le soir elle vous querelle.

Quoi ! se fâcher ? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Voilà comme on l'apaise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Le verre en main, voyez-la ;

Comme à table elle babille !

Quel air et quels yeux elle a

Quand le champagne pétille !

Quoi ! l'air décent ? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Mets ta pudeur à l'aise :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Qu'elle est bien au piano !

Sa voix nous charme et nous touche.

Mais devant un *soprano*

Elle n'ouvre point la bouche.

Quoi ! par pitié ? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Ici, point d'Albanèse :

Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

L'amour, à point la servant,

Fit pour Margot feu qui flambe ;

Mais par elle il est souvent

Traité par dessous la jambe.

Quoi ! par dessous ? dit un sot.

Oui, c'est l'humeur de Margot.

Il faut bien qu'il s'y plaise :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Margot tremble que l'hymen
De sa main ne se saisisse ;
Car elle tient à sa main,
Qui parfois lui rend service.
Quoi ! pour broder ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Que fais-tu sur ta chaise ?
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

Point d'éloges incomplets,
S'écritra cette brunette :
A moins de douze couplets,
Au diable une chansonnette !
Quoi ! douze ou rien ? dit un sot.
Oui, c'est l'humeur de Margot.

Nous t'en promettons treize :
Viens, Margot, viens, qu'on te baise.

A MON AMI DESAUGIERS,

PRÉSIDENT DU CAVEAU MODERNE, ET
DIRECTEUR DU VAUDEVILLE.

Air : De la Catacou.

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons ;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.

Eh ! va ton train,

Gai boute-en-train !

Mets-nous en train, bien en train, tous en train,

Et rends enfin au Vaudeville
 Ses grelots et son tambourin.
 Rends-lui, s'il se peut, la cortège
 Qu'à la foire il a fait briller ;
 L'ombre de Panard te protège ;
 Vadé semble te conseiller,
 Fais-nous apparaître à la file
 Jusqu'aux enfans de Tabarin.
 Eh ! va ton train , etc.

Au lieu de fades épigrammes,
 Qu'il aiguise un couplet gaillard ;
 Collé, quoi qu'en disent nos dames,
 Est un fort honnête égrillard.
 La gaudriole qu'on exile
 Doit refleurir sur son terrain.
 Eh ! va ton train , etc.

Malgré messieurs de la police,
 Le Vaudeville est né frondeur ;
 Des abus fais ton bénéfice,
 Force les grands à la pudeur :
 Dénonce tout auteur servile,
 A la gaité du souverain.
 Eh ! va ton train , etc.

Sur la scène, où plus à son aise
 Avec toi Momus va siéger,
 Relève la gaité française
 A la barbe de l'étranger.
 La chanson est une arme utile
 Qu'on oppose à plus d'un chagrin.
 Eh ! va ton train , etc.

Verse, ami, verse donc à boire ;
 Que nos chants reprennent leur cours.
 Il nous faut consoler la gloire,
 Il faut rassurer les amours.

Nous cultivons un champ fertile
Qui n'attend qu'un ciel plus serein.
Eh ! va ton train , etc.

MA VOCATION.

Air : Attends-moi sous l'orme.

Jeté sur cette boule,
Laid , chétif et souffrant ;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (bis.)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu , etc.

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchanté,
Mais j'ai grand'appétit.
Le bon Dieu , etc.

L'Amour , dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante

Mon cœur en vain pâtit.
 Le bon Dieu, etc.
 Chanter, ou je m'abuse,
 Est ma tâche ici bas.
 Tous ceux qu'ainsi j'amuse
 Ne m'aimeront-ils pas?
 Quand un cercle m'enchanté,
 Quand le vin divertit,
 Le bon Dieu, etc.

LE VILAIN.

(1815.)

Am : de Nihon chez madame de Sévigné.

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique
 Le *de* qui précède mon nom.
 Êtes-vous de noblesse antique?
 Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.
 Non, d'aucune chevalerie
 Je n'ai le brevet sur vélin.
 Je ne sais qu'aimer ma patrie... (*bis.*)
 Je suis vilain et très-vilain... (*bis.*)

Je suis vilain,
 Vilain, vilain.

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
 Car, dans mon sang si j'ai bien lu,
 Jadis mes aïeux ont d'un maître
 Maudit le pouvoir 'absolu.
 Ce pouvoir, sur sa vieille base,
 Étant la meule du moulin,
 Ils étaient le grain qu'elle écrase... (*bis.*)
 Je suis vilain, etc.

Mes aïeux, jamais dans leurs terres,
 N'ont vexé des serfs indigens;
 Jamais leurs nobles cimenterres
 Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
 Aucun d'eux, las de sa campagne,
 Ne fut transformé par Merlin
 En chambellan de... Charlemagne... (bis.)
 Je suis vilain, etc.

Jamais aux discordes civiles
 Mes braves aïeux n'ont pris part;
 De l'Anglais aucun dans nos villes
 N'introduisit le léopard;
 Et quand l'Eglise, par sa brigue,
 Poussait l'État vers son déclin,
 Aucun d'eux n'a signé la ligue... (bis.)
 Je suis vilain, etc.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
 Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
 Nobles par votre boutonnière,
 Encensez tout soleil levant.
 J'honore une race commune;
 Car sensible, quoique malin,
 Je n'ai flatté que l'infortune... (bis.)
 Je suis vilain, etc.

LE VIEUX MÉNÉTRIER.

(NOVEMBRE 1815.)

Aria: C'est un lanla, landerirette.

Je ne suis qu'un vieux bonhomme,
 Ménétrier du hameau.
 Mais pour sage on me renomme,
 Et je bois mon vin sans eau..

Autour de moi sous l'ombrage
Accourez vous délasser.

Eh ! lon lon la , gens de village ,
Sous mon vieux chêne il faut danser ,

Oui , dansez sous mon vieux chêne ,
C'est l'arbre du cabaret.

Au bon temps toujours la haine
Sous ses rameaux expirait.

Combien de fois son feuillage
Vit nos aïeux s'embrasser !

Eh ! lon lon la , etc.

Du château plaignez le maître ,
Quoiqu'il soit votre seigneur.

Il doit du calme champêtre
Vous envier le bonheur.

Triste au fond d'un équipage ,
Quand là-bas il va passer ,

Eh ! lon lon la , etc.

Loin de maudire à l'église
Celui qui vit sans curé ,

Priez que Dieu fertilise
Son grain , sa vigne et son pré.

Au plaisir s'il rend hommage ,
Qu'il vienne ici l'encenser.

Eh ! lon lon la , etc.

Quand d'une faible charmille
Votre héritage est fermé ,

Ne portez plus la faucille.

Au champ qu'un autre a semé.

Mais , sûrs que cet héritage

A vos fils devra passer ,

Eh ! lon lon la , etc.

Quand la paix répand son baume
Sur les maux qu'on endure ,

N'exilez point de son chaume
L'avengle qui s'égara.
Rappelant après l'orage
Ceux qu'il a pu disperser,
Eh ! lon lon la , etc.

Écoutez donc le bonhomme :
Sous son chêne accourez tous.
De pardonner je vous somme ;
Mes enfans , embrassez-vous.
Pour voir ainsi , d'âge en âge ,
Chez nous la paix se fixer ,
Eh ! lon lon la , etc.

LES

DEUX SOEURS DE CHARITÉ.

Air : de la Treille de sincérité.

Dieu lui-même

Ordonne qu'on aime.

Je vous le dis , en vérité :
Sauvez-vous par la charité. (*bis.*)

Vierge défunte , une sœur grise ,
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra. (*bis.*)
Toutes deux , dignes de louanges ,
Arrivaient , après d'heureux jours ,
L'une sur les ailes des anges ,
L'autre dans les bras des amours.

Dieu lui-même , etc .

Là-haut , saint Pierre en sentinelle ,
Après un *Ave* pour la sœur ,
Dit à l'actrice : On peut , ma belle ,

0.

Entrer chez nous sans confesseur. (*bis.*)
 Elle s'écrie : Ah ! quoique bonne ,
 Mon corps à peine est inhumé.
 Mais qu'à mon curé Dieu pardonne ;
 Hélas ! il n'a jamais aimé.

Dieu lui-même , etc.

Dans les palais et sous le chaume ,
 Moi, dit la sœur, j'ai de mes mains
 Distillé le miel et le baume
 Sur les souffrances des humains. (*bis.*)
 Moi, qui subjuguais la puissance ,
 Dit l'actrice, j'ai bien des fois
 Fait savourer à l'indigence
 La coupe où s'enivraient les rois.

Dieu lui-même , etc.

Oui, reprend la sainte colombe ,
 Mieux qu'un ministre des autels ,
 A descendre en paix dans la tombe ,
 Ma voix préparait les mortels. (*bis.*)
 Offrant à ceux qui m'ont suivie ,
 Dit la nymphe, une douce erreur ,
 Moi je faisais chérir la vie :
 Le plaisir fait croire au bonheur.

Dieu lui-même , etc.

Aux bons cœurs, ajoute la nonne ,
 Quand mes prières s'adressaient ,
 Du riche je portais l'aumône
 Aux pauvres qui me bénissaient. (*bis.*)
 Moi, dit l'autre, par la détresse
 Voyant l'honnête homme abattu ,
 Avec le prix d'une caresse ,
 Cent fois j'ai sauvé la vertu.

Dieu lui-même , etc.

Entrez , entrez , ô tendres femmes !

Répond le portier des élus ;
 La charité remplit vos ames,
 Mon Dieu n'exige rien de plus. (*bis.*)
 On est admis dans son empire,
 Pourvu qu'on ait séché des pleurs,
 Sous la couronne du martyr
 Ou sous des couronnes de fleurs.
 Dieu lui-même , etc.

LES OISEAUX.

COUPLETS ADRESSÉS A M. ARNAULT ,
 PARTANT POUR SON EXIL.

(JANVIER 1816.)

Air :

L'hiver , redoublant ses ravages ,
 Désole nos toits et nos champs :
 Les oiseaux sur d'autres rivages
 Portent leurs amours et leurs chants.
 Mais le calme d'un autre asile
 Ne les rendra pas inconstans ;
 Les oiseaux que l'hiver exile
 Reviendront avec le printemps.
 A l'exil le sort les condamne ,
 Et plus qu'eux nous en gémissons !
 Du palais et de la cabane
 L'écho redisait leurs chansons.
 Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
 Charmer les heureux habitans.
 Les oiseaux , etc.
 Oiseaux fixés sur cette plage ,
 Nous portons envie à leur sort.
 Déjà plus d'un sombre nuage .

S'élève et gronde au fond du nord.
 Heureux qui sur une aile agile
 Peut s'éloigner quelques instans !
 Les oiseaux , etc.

Ils penseront à notre peine ,
 Et, l'orage enfin dissipé ,
 Ils reviendront sur le vieux chêne
 Que tant de fois il a frappé.
 Pour prédire au vallon fertile
 De beaux jours alors plus constans ,
 Les oiseaux , etc.

COMPLAINTÉ

D'UNE DE CES DEMOISELLES ,
 A L'OCCASION DES AFFAIRES DU TEMPS.

(FÉVRIER 1816.)

Am : Faut d' la vertu , pas trop n'en faut ,
 ou La seul' prom'nade qu'a du prix.

Faut qu' lord Villain-ton ait tout pris , } (bis.)
 N'y a plus d'argent dans c' gueux d' Paris }

Du métier d' fille j' me dégoûte :
 C' commerce n' rapporte plus rien.
 Mais si l' public nous fait banqu'route ,
 C'est qu' les affaires n' vont pas bien.
 Faut qu' lord Villain-ton , etc.

Au bonheur on fait semblant d' croire ;
 Mais j'en jug' mieux qu' tous les flatteurs.
 Si d' la cour je n' savais l'histoire ,
 J' croirais quasi qu'on a des mœurs.
 Faut qu' lord Villain-ton , etc.

Nous servions d' maîtress's et d' modèles
A nos peintres gorgés d'écus.
J' crois qu'à leux femm's y sont fidèles
D' puis qu' les modèles n' servent plus.
Faut qu' lord Villain-ton , etc.

Quand n'y a pas l' moindr' profit-z-à faire
Sur tant d' réformés mécontents,
Les juges p't-êtr' f'raient not' affaire ;
Mais l' roi n' leux en laisse pas l' temps.
Faut qu' lord Villain-ton , etc.

Enfin , je n' trouvons plus not' compte
Avec nos braves qu' l'on vexa.
Vu leux misère , y aurait d' la honte
A leur d'miander queuq' chos' pour ça.
Faut qu' lord Villain-ton , etc.

Heureusement qu' monsieur La..
A nous servir s'est-z-engagé :
Comme un diable , y s'démène , y crie
Pour qu'on rend' les biens du clergé.
Faut qu' lord Villain-ton , etc.

CE N'EST PLUS LISETTE.

Ara : Eh ! non , non , non , vous n'êtes pas Ninette.

Quoi ! Lisette , est-ce vous ?

Vous , en riche toilette !

Vous , avec des bijoux !

Vous , avec une aigrette !

Eh ! non , non , non ,

Vous n'êtes plus Lisette.

Eh ! non , non , non ,

Ne portez plus ce nom.

Vos pieds, dans le satin,
N'osent fouler l'herbette.
Des fleurs de votre teint
Où faites-vous emplette?

Eh! non, etc.

Dans un lieu décoré
De tout ce qui s'achète,
L'opulence a doré
Jusqu'à votre couchette.

Eh! non, etc.

Votre bouche sourit
D'une façon discrète :
Vous montrez de l'esprit,
Du moins on le répète.

Eh! non, etc.

Comme ils sont loin ces jours
Où, dans votre chambrette,
La reine des amours
N'était qu'une grisette!

Eh! non, etc.

Quand d'un cœur amoureux
Vous prisiez la conquête,
Vous faisiez dix heureux,
Et n'étiez pas coquette.

Eh! non, etc.

Maîtresse d'un seigneur
Qui paya sa défaite,
De l'ombre du bonheur
Vous êtes satisfaite.

Eh! non, etc.

Si l'Amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.
Adieu, madame, adieu :
En duchesse on vous traite.

Eh! non, etc.

LE MARQUIS DE CARABAS.

(NOVEMBRE 1816.)

Au : Du roi Dagobert.

Voyez ce vieux marquis
 Nous traiter en peuple conquis ;
 Son coursier décharné
 De loin chez nous l'a ramené.
 Vers son vieux castel
 Ce noble mortel
 Marche en brandissant
 Un sabre innocent.
 Chapeau bas ! chapeau bas !
 Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, châtelains,
 Vassaux, vavassaux et vilains,
 C'est moi, dit-il, c'est moi,
 Qui seul ai rétabli mon roi ;
 Mais s'il ne me rend
 Les droits de mon rang,
 Avec moi, corbleu,
 Il verra beau jeu.
 Chapeau bas ! etc.

Pour me calomnier,
 Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
 Ma famille eut pour chef
 Un des fils de Pépin-le-Bref.
 D'après mon blason,
 Je crois ma maison
 Plus noble, ma foi,
 Que celle du roi.
 Chapeau bas ! etc.

Qui me résisterait ?

La marquise a le tabouret.

Pour être évêque un jour

Mon dernier fils suivra la cour.

Mon fils le baron ,

Quoiqu'un peu poltron ,

Veut avoir des croix ,

Il en aura trois.

Chapeau bas ! etc.

Vivons donc en repos :

Mais l'on m'ose parler d'impôts !

A l'État , pour son bien ,

Un gentilhomme ne doit rien.

Grace à mes créneaux ,

A mes arsenaux ,

Je puis au préfet

Dire un peu son fait.

Chapeau bas ! etc.

Prêtres que nous vengeons ,

Levez la dîme et partageons ;

Et toi , peuple animal ,

Porte encor le bât féodal.

Seuls nous chasserons ,

Et tous vos tendrons

Subiront l'honneur

Du droit du seigneur.

Chapeau bas ! etc.

Curé , fais ton devoir ;

Remplis pour moi ton encensoir ;

Vous , pages et varlets ,

Guerre aux vilains , et rossez - les !

Que de mes aïeux

Ces droits glorieux

Passent tout entiers

A mes héritiers.

Chapeau bas ! etc.



Lemonnier del et lith

LE HIVER.

L'HIVER.

Air : Une fille est un oiseau.

Les oiseaux nous ont quittés ;
 Déjà l'hiver , qui les chasse ,
 Étend son manteau de glace
 Sur nos champs et nos cités.
 A mes vitres scintillantes
 Il trace des fleurs brillantes ;
 Il rend mes portes bruyantes ,
 Et fait greloter mon chien.
 Réveillons , sans plus attendre ,
 Mon feu qui dort sous la cendre.
 Chauffons-nous , chauffons-nous bien.

O voyageur imprudent !
 Retourne vers ta famille.
 J'en crois mon feu qui pétille ,
 Le froid devient plus ardent.
 Moi , j'en puis braver l'injure.
 Rose , en douillette , en fourrure ,
 Ici contre la froidure
 Vient m'offrir un doux soutien.
 Rose , tes mains sont de glace.
 Sur mes genoux prends ta place ;
 Chauffons-nous , chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance , et la nuit
 Roule son char sur la neige.
 Rose , l'amour nous protège ;
 C'est pour nous que le jour fuit.
 Mais un couple nous arrive :
 Joyeux ami , beauté vive ,
 Entrez tous deux sans qui vive :
 Le plaisir n'y perdra rien.

Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'en se presse.
Chauffons-nous; chauffons-nous bien.

Les caresses ont cessé
Devant la lampe indiscrete.
Un festin que Rose apprête,
Gaiement par nous est dressé.
Notre ami s'est fait, à table,
D'un brigand bien redoutable
Et d'un spectre épouvantable
Le fidèle historien.
Tandis que le punch s'allume,
Beau du feu qui le consume,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons,
Ensevelis la nature.
Ton aquilon qui murmure
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

MA RÉPUBLIQUE.

Am: du Vaudeville de la Petite Gouvernante,
ou de la Robe et des Bottes.

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois;
Je m'en fais une, et je m'applique

A lui donner de bonnes lois.
On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaîté;
Ma table est tout son territoire,
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui ;
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité :
Chez nous l'ennui ne pourra naître ;
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe dont elle est blessée
La joie ici défend l'abus ;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité ;
Qu'on puisse aller même à la messe ;
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titres, même au convive
Qui rit le plus, ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse ;
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république
Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déjà redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle

Sous les lois de la volupté ;
Elle veut régner , elle est belle :
C'en est fait de la liberté.

L'IVROGNE ET SA FEMME.

Am : Quand les bœufs vont deux à deux.

Trinquons , et toc , et tin , tin , tin !

Jean , tu bois depuis le matin.

Ta femme est une vertu : } (bis.)
Ce soir tu seras battu.

Tandis que dans sa mansarde
Jeanne veille , et qu'il lui tarde
De voir rentrer son mari ,
Maître Jean , à la guinguette ,
A ses amis en goguette
Chante son refrain chéri :

Trinquons , etc.

Jeanne pour moi seul est tendre ,
Dit-il , laissons-la m'attendre.
Mais , maudissant son époux ,
Jeanne , la puce à l'oreille ,
Bat sa chatte que réveille
La tendresse des matous.

Trinquons , etc.

Livrant sa femme au veuvage ,
Jean se perd dans son breuvage ;
Et , prête à se mettre au lit ,
Jeanne , qui verse des larmes ,
Dit en regardant ses charmes :
C'est son verre qu'il remplit !

Trinquons , etc.

Pour allumer sa chandelle ,
Un voisin frappe chez elle :

Jeanne ouvre , après un refus.
 Que Jean boive , chante ou fume ,
 Je ne sais ce qu'elle allume ;
 Mais je sais qu'on n'y voit plus.
 Trinquons , etc.

En rajustant sa cornette ,
 Ah ! qu'on souffre , dit Jeannette ,
 Quand on attend son époux !
 Ma vengeance est bien modeste :
 Avec lui je suis en reste :
 Il a bu plus de dix coups.
 Trinquons , etc.

A demain ! se dit le couple :
 L'époux rentre , et son dos souple
 N'en subit pas moins l'arrêt.
 Il s'écrie : Amour fait rage !
 Demain , puisque Jeanne est sage ,
 Répétons au cabaret :
 Trinquons , etc.

PAILLASSE.

(DÉCEMBRE 1816.)

Au : Amis , dépouillons nos pommiers ,
 ou Mon père était pot.

J' suis né paillasse , et mon papa ,
 Pour m' lancer sur la place ,
 D'un coup d' pied queuqu' part m' attrapa ,
 Et m' dit : Saute paillasse !
 T'as l' jarret dispos ,
 Quoiqu' t'ay' l' ventre gros
 Et la fac' rubiconde.
 N' sant' point-z-à demi ,

Paillass' mon ami :
 Sante pour tout le monde !
 Ma mèr' qui poussait des hélas ,
 En m' voyant prendr' ma course ,
 M'habille avec son seul mat'las ,
 M' disant : ce fut ma r'ssource.
 Là d'sous fais, mon fils ,
 Ce que d'sus ję fis
 Pour gagner la pièc' ronde.
 N' saut' point-z-à demi , etc.
 Content comme un gueux , j' m'en allais ,
 Quand un seigneur m'arrête ,
 Et m' donn' l'emploi dans son palais
 D'un p'tit chien qu'il regrette.
 Le chien sautait bien ,
 J' surpasse le chien ;
 Plus d'un envieux en gronde.
 N' saut' point-z-à demi , etc.
 J' buvais du bon , mais un hasard ,
 Où j' n'ons rien mis du nôtre ,
 Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard ,
 Et qu'il en vient-z-un autre.
 Fi du dépouillé
 Qui m'a bien payé !
 Fêtons l'autre à la ronde.
 N' saut' point-z-à demi , etc.
 A peine a-t-on fêté c'lui-ci ,
 Que l' premier r'vient-z-en traître !
 Moi qu'aime à dîner , Dieu merci ,
 J' saute encor sous sa f'nêtre.
 Mais le v'là r'chassé ,
 V'là l'autre r'placé ,
 Viv' ceux que Dieu seconde !
 N' saut' point-z-à demi , etc.

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours :
 N' faut point qu' la r'ette baisse.
 Boir', manger, rire et fair' des tours,
 Voyez comun' ça m'engraisse.
 En gens qui, ma foi,
 Saut' moins gaîment qu' toi,
 Puisque l' pays abonde,
 N' saut' point-z-à demi, etc.

MON AME.

Am : des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre
 De gaîté, de vin et d'amour,
 Qu'incertain du temps qui va suivre,
 J'aime à prévoir mon dernier jour. (*bis.*)
 Il semble alors que mon ame me quitte.
 Adieu ! lui dis-je, à ce banquet joyeux.
 Ah ! sans regret, mon ame, partez vite ; } (*bis.*)
 En souriant remontez dans les cieux,
 Remontez, remontez dans les cieux.
 Vous prendrez la forme d'un ange ;
 De l'air vous parcourrez les champs.
 Votre joie, enfin sans mélange,
 Vous dictera les plus doux chants.
 L'aimable paix, que la terre a proscrite,
 Ceindra de fleurs votre front radieux.
 Ah ! sans regret, etc.
 Vous avez vu tomber la gloire
 D'un Ilion trop insulté,
 Qui prit l'autel de la Victoire
 Pour l'autel de la Liberté.
 Vingt nations ont poussé de Thersyte

Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah ! sans regret, etc.

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos ,
Qui , se déroband aux outrages ,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite ,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah ! sans regret, etc.

La Liberté , vierge féconde ,
Règne aux cieux qui vous sont ouverts.
L'Amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais , dès demain , je crains qu'il ne m'évite ;
Pauvre captif , demain je serai vieux.
Ah ! sans regret, etc.

N'attendez plus , partez , mon ame ,
Doux rayon de l'astre éternel !
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'Air pétille à défaut d'eau bénite ;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah ! sans regret, etc.

LE JUGE DE CHARENTON*.

(NOVEMBRE 1816.)

Ain : de la Coséqui.

Un maître fou qui , dit-on ,
Fit jadis mainte fredaine ,

* Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse et

Des loges de Charenton

S'est enfui l'autre semaine ;

Chez un juge, qui griffonnait,

Il arrive et prend simarre et bonnet,

Puis à l'audience, hors d'haleine,

Il entre, et soudain dit : *Prechi, precha,*

Et patati, et patata,

Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'esprit saint soutient ma voix ;

» Et les accusés vont rire ;

» Moi, l'interprète des lois,

» J'en viens faire la satire.

» Nous les tenons d'un impudent

» Qui, pour s'amuser, me fit président.

» J'ai long-temps vanté son empire,

» Mais j'étais alors payé pour cela. »

Et patati, et patata,

Pouvait-on s'attendre à ce discours-là ?

« Le drame et Galinafré

» Corrompent nos cuisinières.

» En frac on voit un curé,

» Et nos enfans ont trois pères.

» Le mariage est un loyer :

» On entre en octobre, on sort en janvier.

» Les cachemires adultères

» Nous donnent la peste, et ma femme en a. »

rien n'est plus honorable, suivant moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oubli qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet.

Et patati, et patata,
Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari
» Que les filles ont d'adresse !
» Sous madame Dubarry
» Elles allaient à confesse.
» Ah ! qu'enfin (et le terme est clair),
» L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair ;
» Et vous, qui nous tentez sans cesse,
» Filles, respectez l'habit que voilà. »

Et patati, et patata,
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,
» Au lieu d'église on élève
» Le temple du dieu Plutus,
» Qui sera beau s'il s'achève.
» Partout règnent les intrigans ;
» On n'interdit plus les extravagans ;
» Ce dernier point n'est pas un rêve,
» Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »

Et patati, et patata,
On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Remènent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bêlant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata,
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.

LES CHAMPS.

Am : Mon amour était pour Marie.

Rose , partons ; voici l'aurore :
 Quitte ces oreillers si doux.
 Entends-tu la cloche sonore
 Marquer l'heure du rendez-vous ?
 Cherchons , loin du bruit de la ville ,
 Pour le bonheur un sûr asile.
 Viens aux champs couler d'heureux jours ;
 Les champs ont aussi leurs amours.
 Viens aux champs fouler la verdure ,
 Donne le bras à ton amant ,
 Rapprochons-nous de la nature
 Pour nous aimer plus tendrement.
 Des oiseaux la troupe éveillée
 Nous appelle sous la feuillée.
 Viens aux champs , etc.

Nous prendrons les goûts du village ;
 Le jour naissant t'éveillera ;
 Le jour mourant sous le feuillage
 A notre couche nous rendra.
 Puisses-tu , maîtresse adorée ,
 Te plaindre encor de sa durée !
 Viens aux champs , etc.

Quand l'été vers un sol fertile
 Conduit des moissonneurs nombreux ;
 Quand , près d'eux , la glaneuse agile
 Cherche l'épi du malheureux ;
 Combien , sur les gerbes nouvelles ,
 De baisers pris aux pastourelles !
 Viens aux champs , etc.

Quand des corbeilles de l'automne
S'épanche à flots un doux nectar ,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard :
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs , etc.

Allons visiter des rivages ,
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrai , sous d'épais ombrages ,
Tes pas devenir incertains.
Le désir cherche un lit de mousse ,
Le monde est loin , l'herbe est si douce !
Viens aux champs , etc.

C'en est fait ! adieu , vains spectacles !
Adieu , Paris , où je me plus ,
Où les beaux-arts font des miracles ,
Où la tendresse n'en fait plus !
Rose , dérobons à l'envie
Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs , etc.

MON HABIT.

Am : du Vaudeville de Décence.

Sois-moi fidèle , ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même ,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats ,
Imite-moi , résiste en philosophe ;
Mon vicil ami , ne nous séparons pas.



Je me souviens , car j'ai bonne mémoire ,
Du premier jour où je te mis ;
C'était ma fête , et , pour comble de gloire ,
Tu fus chanté par mes amis.

Ton indigence , qui m'honore ,
Ne m'a point banni de leurs bras :
Tous ils sont prêts à nous fêter encore ;
Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise ;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise ,
Je sens sa main me retenir.

On te déchire , et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage ;
Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant ?

M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer aux mépris d'un grand ?
Pour des rubans la France entière

Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière ;
Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

Necrains plus tant ces jours de courses vaines ,
Où notre destin fut pareil ;

Ces jours mêlés de plaisirs et de peines ,
Mêlés de pluie et de soleil.

Je dois bientôt , il me le semble ,
Mettre pour jamais habit bas ,
Attends un peu ; nous finirons ensemble ;
Mon vieil ami , ne nous séparons pas.

LE VIN ET LA COQUETTE.

Aïa : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité, qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !
Ah ! de mon cœur prenez pitié !
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Eulacez le lierre paisible
Sur mon front qui me trahirait.
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé.
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.
Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant ?
J'aime encor ; mon verre m'échappe :
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,

Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
Ah ! vous voyez que mon cœur est sensible :
Coquette, n'en abusez pas.

LA COCARDE BLANCHE.

COUPLETS FAITS POUR UN DÎNER OU L'ON
CÉLÉBRAIT L'ANNIVERSAIRE DE LA PRE-
MIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRI-
CHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

(30 MARS 1816.)

Air : des Trois Cousins ,
ou Quand des ans la fleur printanière.

Jour de paix , jour de délivrance , Qui des vaincus fit le bonheur ; Beau jour qui vint rendre à la France La cocarde blanche et l'honneur !	}	chœur.
---	---	--------

Chantons ce jour cher à nos belles ,
Où tant de rois , par leurs succès ,
Ont puni les Français rebelles ,
Et sauvé tous les bons Français.
Jour de paix , etc.

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avions livré les clefs !
Jour de paix , etc.

Sans ce jour , qui pouvait répondre
Que le ciel , comblant nos malheurs ,
N'eût point vu , sur la tour de Londres ,
Flotter enfin les trois couleurs ?
Jour de paix , etc.

On répétera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.
Jour de paix, etc.

Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.
Jour de paix, etc.

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henri,
A ce roi qui sut, par lui-même,
Conquérir son trône et Paris.
Jour de paix, etc.

LA SAINTE-ALLIANCE

BARBARESQUE.

(1816.)

Air : de Calpigi.

Proclamons la Sainte-Alliance.
Faites au nom de la Providence,
Et que signe un congrès *ad hoc*,
Entre Alger, Tunis et Maroc.
Leurs souverains, nobles corsaires,
N'en feront que mieux leurs affaires.
Vivent des rois qui sont unis !
Vive Alger, Maroc et Tunis !

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
Trouvant tout bon pour leur puissance,
Jurent de se mettre en commun
Bravement toujours vingt contre un.

On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.

Vivent des rois, etc.

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
Nous forçant à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Alcoran,
Et le Bonald et le Ferrand.

Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.

Vivent des rois, etc.

Français, à leur Sainte-Alliance
Envoyons, pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prévôts.

Avec eux, ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.

Vivent des rois, etc.

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait; que *subito*
On le ramène en son château.

Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.

Vivent des rois, etc.

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paie à l'échéance;
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans:

Même à ces majestés caduques
Il faudrait des peuples d'eunuques.

Vivent des rois, etc.

L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE
JOUR DE SA FÊTE.

Air : Rassurez-vous , ma mie.

On va rouvrir la Sorbonne ;
L'Église attend ses décrets.
On ne brûle encor personne ,
Mais les fagots sont tout prêts.
Par bonheur , chez nous habite
Un saint d'un esprit plus doux.
Ermite , bon ermite ,
Priez , priez pour nous !

Des prêtres , grands catholiques ,
L'ont instruit à servir Dieu.
Il tient aux mêmes reliques
Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
A l'amour sa muse invite :
Par lui nous serons absous.
Ermite , etc.

Rabelais , ce fou si sage ,
Lui légua , par parenté ,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage en gaité.
Contre la gent hypocrite
Voyez son malin courroux.
Ermite , etc.

Ce n'est tout son patrimoine ;
Car , pour être chansonnier ,
De Lattaignant , gai chanoine ,
Il choisit le bénitier.
Mais de ses refrains , qu'on cite ,

Lattaignant serait jaloux.

Ermite, etc.

Il lui manquait un bréviaire :

Le bon ermite, à dessein ,

Prit les œuvres de Voltaire ,

Qui se disait capucin.

Grace à l'auteur qu'il médite ,

Il sait charmer tous les goûts.

Ermite, etc.

De tels saints suivant les traces

Sur son gai califourchon ,

Il laisse furrer aux Graces

Des fleurs sous son capuchon.

A l'aimer tout nous invite ;

Avec lui sauvons-nous tous.

Ermite, etc.

MON PETIT COIN.

Am : du Vaudeville de la Petite Gouvernante.

Non, le monde ne peut me plaire ;

Dans mon coin retournons rêver.

Mes amis, de votre galère

Un forçat vient de se sauver.

Dans le désert que je me trace ,

Je fuis, libre comme un Bédouin.

Mes amis, laissez-moi, de grace ,

Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes ,

Je pèse et nos fers et nos droits.

Sur les peuples versant des larmes ,

Je juge et condamne les rois.

Je prophétise avec audace.

L'avenir me sourit de loin.

Mes amis, etc.

Là, j'ai la baguette des fées ;

A faire le bien je me plais.

J'élève de nobles trophées ;

Je transporte au loin des palais.

Sur le trône ceux que je place

D'être aimés sentent le besoin.

Mes amis, etc.

C'est là que mon ame a des ailes :

Je vole, et, joyeux séraphin,

Je vois aux flammes éternelles

Nos rois précipités sans fin.

Un seul échappe de leur race ;

De sa gloire je suis témoin.

Mes amis, etc.

Je forme ainsi pour ma patrie

Des vœux que le ciel entend bien.

Respectez donc ma rêverie :

Votre monde ne me vaut rien.

De mes jours, filés au Parnasse,

Daignent les Muses prendre soin !

Mes amis, etc.

LE SOIR DES NOCES.

Am : Zon ! ma Lisette, zon ! ma Lisen.

L'hymen prend cette nuit

Deux amans dans sa nasse.

Qu'au saul de leur réduit

Un doux concert se place.

Zon ! flûte et basse !

Zon ! violon !

Zon ! flûte et basse !

Et violon, zon ! zon !

Par ce trou fait exprès
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.
Zon ! flûte et basse ! etc.

L'épouse veut encor
Fuir l'époux qui l'embrasse ;
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main-basse.
Zon ! flûte et basse ! etc.

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace.
Il va briser le lit ;
Il va rompre la glace.
Zon ! flûte et basse ! etc.

Mais, pris au trébuchet,
L'époux, quelle disgrâce !
Dè l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.
Zon ! flûte et basse ! etc.

La belle, en sanglotant,
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.
Zon ! flûte et basse ! etc.

Monsieur jure après nous ;
Mais qu'à tout il se fasse.
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.
Zon ! flûte et basse ! etc.

L'INDÉPENDANT.

Am : Je vais bientôt quitter l'empire.

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité ;
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté. (*bis.*)
Jugez , aux chants qu'elle m'inspire ,
Quel est sur moi son ascendant. (*bis.*)

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis , je suis indépendant.

Oui , je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société ;
Et pour repousser l'esclavage ,
Je n'ai qu'un arc et ma gaité. (*bis.*)
Mes traits sont ceux de la satire :
Je les lance en me défendant. (*bis.*)

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis , je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre ,
Valets , en tout temps prosternés ,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passans couronnés. (*bis.*)
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant. (*bis.*)

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis , je suis indépendant.

Toute puissance est une gêne :
Oh ! d'un roi que je plains l'ennui !
C'est le conducteur de la chaîne ;

Ses captifs sont plus gais que lui. (*bis.*)
 Dominer ne peut me séduire ;
 J'offre l'amour pour répondant. (*bis.*)
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant ,
 Je suis , je suis indépendant.

En paix avec ma destinée ,
 Gaiement je poursuis mon chemin ,
 Riche du pain de la journée ,
 Et de l'espoir du lendemain. (*bis.*)
 Chaque soir , au lit qui m'attire ,
 Dieu me conduit sans accident. (*bis.*)
 Lisette seule a le droit de sourire
 Quand je lui dis : Je suis indépendant ,
 Je suis , je suis indépendant.

Mais quoi ! je vois Lisette ornée
 De ses attraits les plus puissans ,
 Qui des chaînes de l'hyménée
 Veut charger mes bras caressans. (*bis.*)
 Voilà comme on perd un empire !
 Non , non , point d'hymen imprudent. (*bis.*)
 Que toujours Lise ait le droit de sourire
 Quand je dirai : Je suis indépendant ,
 Je suis , je suis indépendant.

LES CAPUCINS.

(1817.)

Am : Faut d' la vertu , pas trop n'en faut.
 Bénis soient la Vierge et les saints : } (*bis.*)
 On rétablit les capucins !
 Moi , qui fus capucin indigne ,
 Je vais , ma petite Fanchon ,

Du Seigneur vendanger la vigne,
En reprenant le capuchon.
Bénis soient, etc.

Fanchon, pour vaincre par surprise
Les philosophes trop nombreux,
Qu'en vrais cosaques de l'Église;
Les capucins marchent contre eux.
Bénis soient, etc.

La faim désole nos provinces;
Mais la piété l'en bannit.
Chaque fête, grâce à nos princes,
On peut vivre de pain bénit.
Bénis soient, etc.

L'Église est l'asile des cuistres;
Mais les rois en sont les piliers:
Et bientôt le banc des ministres
Sera le banc des marguilliers.
Bénis soient, etc.

Pour tâter de l'agneau sans taches,
Nos soldats courent s'attabler;
Et devant certaines moustaches
On dit qu'on a vu Dieu trembler.
Bénis soient, etc.

Nos missionnaires font rendre
Aux bonnes gens les biens de Dieu;
Ils marchent tout couverts de cendre:
C'est ainsi qu'on couvre le feu.
Bénis soient, etc.

Fais-toi dévote aussi, Fanchette:
Vas, il n'est pas de sot métier.
Mais qu'avec nous deux en cachette,
Le diable crache au bénitier.
Bénis soient, etc.

LA BONNE VIEILLE.

Am : de Wilhem ,
ou Muses des bois et des accords champêtres.

Vous vieillirez , ô ma belle maîtresse ;
Vous vieillirez , et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble , dans sa vitesse ,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille , au coin d'un feu paisible ,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmans qui m'auront inspiré ,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour peignes , s'il est possible ,
L'ardeur , l'ivresse , et même les soupçons ;
Et bonne vieille , etc.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille , etc.

Vous , que j'appris à pleurer sur la France ,
Dites surtout aux fils des nouveaux preux ,
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
De nos lauriers a détruit vingt moissons ;
Et bonne vieille , etc.

Objet chéri , quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs ;
A mon portrait, quand votre main débile ,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs ,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille , etc.

LA VIVANDIÈRE.

(1817.)

Am : Demain matin , au point du jour ,
On bat la générale :
au Air nouveau de M. Wilhem.

Vivandière du régiment ,
C'est Gatin qu'on me nomme.
Je vends, je donne, et bois gaîment
Mon vin et mon rogomme.

J'ai le pied leste et l'œil mutin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
J'ai le pied leste et l'œil mutin ;
Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros ;
Hélas ! combien j'en pleure !
Aussi soldats et généraux

Me comblaient, à toute heure ,
D'amour, de gloire et de butin ;
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
D'amour, de gloire et de butin ;
Soldats, voilà Catin !

J'ai pris part à tous vos exploits ,
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois

Rafraîchir la victoire.

Ça grossissait son bulletin ;
Tintin , tintin , tintin , r'lin tintin ,
Ça grossissait son bulletin ;
Soldats , voilà Catin !

Depuis les Alpes je vous sers :
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans , dans les déserts ,
Je vous portais la goutte.
Puis , j'entrai dans Vienne un matin ;
Tintin , tintin , tintin , r'lin tintin ,
Puis j'entrai dans Vienne un matin ;
Soldats , voilà Catin !

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours ,
Et de notre Saint-Père
Je débauchai le sacristain ;
Tintin , tintin , tintin , r'lin tintin ,
Je débauchai le sacristain ;
Soldats , voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
A Madrid , si j'ai vendu cher ,
Et cher à Moscou même ,
J'ai donné gratis à Pantin ;
Tintin , tintin , tintin , r'lin tintin ,
J'ai donné gratis à Pantin ;
Soldats , voilà Catin !

Quand au nombre il fallut céder
La victoire infidèle ,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle !
L'Anglais aurait fui sans butin ,

Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 L'Anglais aurait fui sans butin ;
 Soldats, voilà Catin !

Si je vois de nos vieux guerriers
 Pâlis par la souffrance,
 Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
 De quoi boire à la France,
 Je refleuris encor leur teint ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 Je refleuris encor leur teint ;
 Soldats, voilà Catin !

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
 Paîtront encore à boire.
 Oui, pour vous doit briller encor
 Le jour de la victoire.
 J'en serai le réveil-matin ;
 Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin,
 J'en serai le réveil-matin ;
 Soldats, voilà Catin !

COUPLETS A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS,

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

Ain : J'étais bon chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris
 Le pauvre parrain qu'on vous donne ?
 Ce choix seul excite vos cris ;
 De bon cœur je vous le pardonne.
 Point de bonbons à ce repas :
 A vos yeux cela doit me nuire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,
 Et c'est l'amitié qui vous nomme.
 Or, pour n'être pas grand seigneur,
 Je n'en suis pas moins honnête homme.
 Des cadeaux si vous faites cas,
 Vous y trouverez à redire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.
 Malgré le sort qui sous sa loi
 Tient la vertu même asservie,
 Puisse- nous, ma commère et moi,
 Vous porter bonheur dans la vie !
 Pendant leur voyage ici-bas,
 Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ;
 Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.
 Qu'à vos noces je chanterai,
 Si jusque-là mes chansons plaisent !
 Mais peut-être alors je serai
 Où Panard et Collé se taisent.
 Quoi ! manquer aux joyeux ébats
 Qu'un pareil jour devra produire !
 Non, mon enfant, ne pleurez pas,
 Votre parrain vous fera rire.

L'EXILE.

(JANVIER 1817.)

Au : Ermite, bon Ermite.

A d'aimables compagnes
 Une jeune beauté
 Disait : Dans nos campagnes
 Règne l'humanité.

Un étranger s'avance ,
 Qui , parmi nous errant ,
 Redemande la France
 Qu'il chante en soupirant.
 D'une terre chérie
 C'est un fils désolé.
 Rendons une patrie ,
 Une patrie
 Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
 Vers la France entraîné ,
 Il s'assied , l'œil humide ,
 Et le front incliné.
 Dans les champs qu'il regrette
 Il sait qu'en peu de jours
 Ces flots que rien n'arrête
 Vont promener leur cours.
 D'une terre , etc.

Quand sa mère , peut-être ,
 Implorant son retour ,
 Tombe aux genoux d'un maître
 Que touche son amour.
 Trahi par la victoire ,
 Ce proscrit , dans nos bois ,
 Inquiet de sa gloire ,
 Fuit la haine des rois.
 D'une terre , etc.

De rivage en rivage
 Que sert de le bannir ?
 Partout de son courage
 Il trouve un souvenir.
 Sur nos bords , par la guerre
 Tant de fois envahis ,
 Son sang même a naguère

Coulé pour son pays.
D'une terre, etc.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers
Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours;
Qu'il trouve ici des fêtes,
Et surtout des amours.
D'une terre, etc.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité,
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre, etc.

LA BOUQUETIÈRE

ET LE CROQUÉ-MORT.

Am : Le cœur à la danse, un rigodon, etc.
Je n' suis qu'un' bouquetière et j' n'ai rien,
Mais d' vos soupirs j' me lasse,
Monsieur l' croqu'mort, car il faut bien
Vous dir' vot' nom-z-en face.
Quoique j' sois-t-un esprit fort,
Non, je n' veux point d'un croqu'mort.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,

Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

C't amour, qui fait plus d'un hasard,
Vous tire par l'oreille
Depuis l' jour où vot' corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m'en coûta plus d'un' fleur:
Vot' métier leur port' malheur.
Encor jeune, etc.

A d' bons vivans j'aime à parler,
Et, monsieur, n' vous déplaie,
Avec vous m' faudrait-z-étaler
Mes fleurs chez l' pèr' la Chaise.
Mon commerce est mieux fêté
A la porte d' la Gaîté.
Encor jeune, etc.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,
Vous vous en faite' accroire;
Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
Vous doiv' tous un pour-boire,
Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'aons fait ressusciter.
Encor jeune, etc.

J' frai courte et bonne; et, j'y consens,
En passant, venez m' prendre.
Mais qu' ce n' soit point-z-avant dix ans,
Adieu, choqu'mort si tendre.
P't-êt' bien qu'en s'impatientant,
Un' pratique vous attend.
Encor jeune, etc.

LA PETITE FÉE.

(1817.)

Am : C'est le meilleur homme du monde ,
ou : J'étais bon chasseur autrefois.

Eufans, il était une fois
Une fée appelée Urgande ,
Grande à peine de quatre doigts ,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah ! bonne fée , enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir ,
De huit papillons attelée ,
Elle passait comme un zéphyr ,
Et la terre était consolée.
Les raisins mûrissaient plus doux ,
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée , etc.

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres ;
Braves gens , soumis à la loi ,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups ,
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée , etc.

Les juges , sous ce roi puissant ,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux

La clémence n'était muette.

Ah ! bonne fée , etc.

Pour que son filleul fût béni ,

Elle avait touché sa couronne.

Il voyait tout son peuple uni ,

Prêt à mourir pour sa personne.

S'il venait des voisins jaloux ,

On les forçait à la retraite.

Ah ! bonne fée , etc.

Dans un beau palais de cristal ,

Hélas ! Urgande est retirée.

En Amérique tout va mal ;

Au plus fort l'Asie est livrée.

Nous éprouvons un sort plus doux :

Mais pourtant , si bien qu'on nous traite ,

Ah ! bonne fée , etc.

MA NACELLE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS
POUR MA FÊTE.

AIR : Eh ! vogue la galère.

Sur une onde tranquille ,

Vogueant soir et matin ,

Ma nacelle est docile

À souffler du destin.

La voile s'enfle-t-elle ,

J'abandonne le bord.

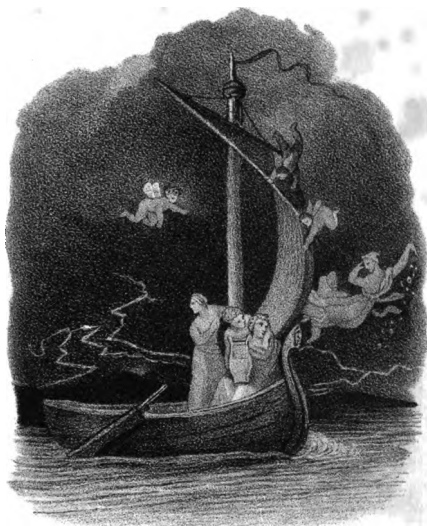
Eh ! vogue ma nacelle ,

(O doux zéphyr , sois-moi fidèle !)

Eh ! vogue ma nacelle ,

Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère .. ,



Germanische Zeitschrift

Vol. 1, No. 1, 1871

La muse des chansons,
Et ma course légère
S'égaie à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord.
Eh ! vogue, etc.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à la fois,
Ébranlant ce rivage,
Épouvantent les rois,
Le Plaisir, qui m'appelle,
M'attend sur l'autre bord.
Eh ! vogue, etc.

Loin de là, le ciel change :
Un soleil éclatant
Vient mûrir la vendange
Que le buveur attend.
D'une liqueur nouvelle
Lestons-nous sur ce bord.
Eh ! vogue, etc.

Des rives bien connues
M'appellent à leur tour.
Les Graces, demi-nues,
Y célèbrent l'Amour.
Dieux ! j'entends la plus belle
Soupirer sur le bord.
Eh ! vogue, etc.

Mais, loin du roc perfide
Qui produit le laurier,
Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer ?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord.
Eh ! vogue, etc.

MONSIEUR JUDAS.

Ain ; J'ons un curé patriote.

Monsieur Judas est un drôle
 Qui soutient avec chaleur
 Qu'il n'a joué qu'un seul rôle
 Et n'a pris qu'une couleur.
 Nous qui détestons les gens
 Tantôt rouges, tantôt blancs,
 Parlons bas ,
 Parlons bas ,

Ici près j'ai vu Judas ,
 J'ai vu Judas , j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,
 Cet observateur moral
 Parfois se dit journaliste,
 Et tranche du libéral ;
 Mais voulons-nous réclamer
 Le droit de tout imprimer ,
 Parlons bas , etc.

Sans respect du caractère ,
 Souvent ce lâche effronté
 Porte l'habit militaire,
 Avec la croix au côté.
 Nous qui faisons volontiers
 L'éloge de nos guerriers,
 Parlons bas , etc.

Enfin , sa bouche flétrie
 Ose prendre un noble accent,
 Et des maux de la patrie
 Ne parle qu'en gémissant.
 Nous qui faisons le procès
 A tous les mauvais Français ,
 Parlons bas , etc.

Monsieur Judas , sans malice ,
 Tout haut vous dit : « Mes amis ,
 » Les limiers de la police
 » Sont à craindre en ce pays. »
 Mais nous , qui de maints brocards
 Poursuivons jusqu'aux monchards ,
 Parlons bas , etc.

LE DIEU DES BONNES GENS.

Avis : du Vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu : devant lui je m'incline ,
 Pauvre et content , sans lui demander rien.
 De l'univers observant la machine ,
 J'y vois du mal , et n'aime que le bien.
 Mais le plaisir à ma philosophie
 Révèle assez des dieux intelligens :
 Le verre en main , gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite , où l'on voit l'indigence ,
 Sans m'éveiller , assise à mon chevet ,
 Grace aux amours , bercé par l'espérance ,
 D'un lit plus doux je rêve le duvet.
 Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
 Moi , qui ne crois qu'à des dieux indulgens ,
 Le verre en main , gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant , dans sa fortune altière ,
 Se fit un jeu des sceptres et des lois ,
 Et de ses pieds on peut voir la poussière
 Empreinte encor sur le bandeau des rois.
 Vous rampiez tous , ô rois qu'on déifie !
 Moi , pour braver des maîtres exigeans ,

Le verre en main , gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais , où , près de la victoire ,
 Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats ,
 J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
 De leurs manteaux secouer les frimas.
 Sur nos débris Albion nous défie ;
 Mais les destins et les flots sont changeans :
 Le verre en main , gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
 Nous touchons tous à nos derniers instans ;
 L'éternité va se faire comprendre :
 Tout va finir , l'univers et le temps.
 Oh ! chérubins , à la face bouffie ,
 Réveillez donc les morts peu diligens !
 Le verre en main , gaîment je me confie
 Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère.
 S'il créa tout , à tout il sert d'appui :
 Vins qu'il nous donne , amitié tutélaire ,
 Et vous , amours , qui créez après lui ,
 Prêtez un charme à ma philosophie ,
 Pour dissiper des rêves affligeans.
 Le verre en main , que chacun se confie
 Au Dieu des bonnes gens !

ADIEUX A MES AMIS.

Am : C'est un lanla , landerirette.

D'ici faut-il que je parte ,
 Mes amis , quand loin de vous
 Je ne puis voir sur la carte
 D'asile pour moi plus doux !

Même au sein de notre ivresse,
 Dieu ! je crois être à demain :
 Fouette, cocher ! dit la Sagesse ;
 Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,
 On pourrait, grace aux plaisirs,
 Aux fatigues d'un voyage
 Opposer d'heureux loisirs.
 Mais une ardeur importune
 En route met chaque humain :
 Fouette, cocher ! dit la Fortune ;
 Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
 Ne va point au cabaret,
 Me vient dire avec rudesse
 Un médecin indiscret :
 Mais Lisette est si jolie !
 Mais si doux est le bon vin !
 Fouette, cocher ! dit la Folie ;
 Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt, peut-être,
 Je chanterai mon retour.
 Déjà je crois voir naître
 L'aurore d'un si beau jour.
 L'allégresse, que j'encense,
 A mon paquet met la main.
 Fouette, cocher ! dit l'Espérance ;
 Et me voilà sur le chemin.

LA RÉVERIE.

Air : La signora malade.

Loin d'une Iris volage
 Qu'un seigneur m'enlevait,

Au printemps, sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.
Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.

Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Cette belle était tendre,
Tendre et fière à la fois.
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois.
C'était une princesse,
Qui respirait la tendresse
Loin de l'éclat des cours.

Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur.
Mes yeux versent des larmes,
Ravis de voir tant de charmes
Sous de si beaux atours.

Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens;
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accens.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse
Venez semer mes jours.

Venez, venez, venez, mes amours! (*bis.*)

Mais non : c'est la coquette
Du village voisin,
Qui m'offre une conquête,
En corset de basin.

Grandeurs, je vous oublie !
 Cette fille est si jolie !
 Ses jupons sont si courts !
 Venez, venez, venez, mes amours ! (bis.)

BRENNUS,

OU

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

Au nouveau de M. Wilhem,
 ou de Pierre-le-Grand.

Brennus disait aux bons Gaulois :
 Célébrez un triomphe insigne !
 Les champs de Rome ont payé mes exploits,
 Et j'en rapporte un cep de vigne :
 Grace à la vigne, unissons pour toujours }
 L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } (bis.)

Privés de son jus tout-puissant,
 Nous avons vaincu pour en boire.
 Sur nos coteaux, que le pampre naissant
 Serve à couronner la victoire.
 Grace à la vigne, etc.

Un jour, par ce raisin vermeil,
 Des peuples vous serez l'envie.
 Dans son nectar plein des feux du soleil,
 Tous les arts puiseront la vie.
 Grace à la vigne, etc.

Quittant nos bords favorisés,
 Mille vaisseaux iront sur l'onde,
 Chargés de vins, et de fleurs pavoisés,
 Porter la joie autour du monde.
 Grace à la vigne, etc.

Femmes, nos maîtres absolus,
 Vous qui préparez nos armures,
 Que sa liqueur soit un baume de plus
 Versé par vous sur nos blessures.
 Grace à la vigne, etc.

Soyons unis, et nos voisins
 Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
 Le faible appui que l'on donne aux raisins
 Peut vaincre à défaut d'autres armes.
 Grace à la vigne, etc.

Bacchus, d'embellir ses destins
 Un peuple hospitalier te prie :
 Pais qu'un proscrit, assis à nos festins,
 Oublie un moment sa patrie.
 Grace à la vigne, etc.

Brennus alors bénit les cieux,
 Creuse la terre avec sa lance;
 Plante la vigne : et les Gaulois, joyeux,
 Dans l'avenir ont vu la France.
 Grace à la vigne, etc.

LES CLEFS DU PARADIS.

Am : A coups d' pied , à coups d' poing. . . .

Saint Pierre perdit, l'autre jour,
 Les clefs du céleste séjour;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 C'est Margot qui, passant par là,
 Dans son gousset les lui vola.

« Je vais, Margot,

» Passer pour un nigaud;

» Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,

Ouvre le ciel à deux battans ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Dévots fiefés, pécheurs maudits,
 Entrent ensemble en paradis.

« Je vais, Margot, etc.

On voit arriver en chantant,
 Un Turc, un juif, un protestant ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Puis un pape, l'honneur du corps,
 Qui, sans Margot, restait dehors...

« Je vais, Margot, etc.

Des jésuites, que Margoton
 Voit à regret dans ce canton,
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Sans bruit, à force d'avancer,
 Près des anges vont se placer.

« Je vais, Margot, etc.

En vain un fou crie, en entrant,
 Que Dieu doit être intolérant ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Satan lui-même est bien venu :
 La belle en fait un saint cornu.

« Je vais, Margot, etc.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,
 Par décret supprime l'enfer ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 La douceur va tout convertir :
 On n'aura personne à rôtir.

« Je vais, Margot, etc.

Le paradis devient gaillard,
 Et Pierre en veut avoir sa part ;
 (L'histoire est vraiment singulière !)
 Pour venger ceux qu'il a damnés,
 On lui ferme la porte au nez.

« Je vais, Margot, etc.

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

(1817.)

Am nouveau de M. Wilhem,
ou il faut que l'on file doux.

Moi qui, même auprès des belles,
Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger !
Combien d'espace il visite !
A voltiger tout l'invite :
L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, etc.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaité,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté :
Puis, ma chanson favorite,
Aux guerriers qu'on déshérite,
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, etc.

Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,

En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais vite, etc.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible,
J'irais chanter près de lui.
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, etc.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchans, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets.
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite,
Me dresse un piège nouveau :
J'y volerais vite, etc.

LE BON VIEILLARD.

Am : Contentons-nous d'une simple bouteille.
Joyeux enfans, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble,
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles;
J'ai lu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, eh quoi ! chacun s'empresse !
 A ma santé coule un vin généreux.
 Ce doux accueil enhardit ma vieillesse :
 Je crains toujours d'attrister les heureux.
 Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes,
 Avec le temps vous compterez plus tard.
 Amis du vin , etc.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses ;
 Vos grands' mamans diraient si je leur plus.
 J'eus des châteaux , des amis , des maîtresses ;
 Amis , châteaux , maîtresses ne sont plus.
 Les souvenirs me sont restés fidèles ;
 Aussi parfois je soupire à l'écart.
 Amis du vin , etc.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage ,
 Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
 Au peu de vin que m'a laissé l'orage ,
 L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
 J'ai chanté même aux vendanges nouvelles ,
 Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.
 Amis du vin , etc.

Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,
 Comme Nestor je ne vous parle pas.
 De tous les jours où brilla mon courage ,
 J'achète fais un jour de vos combats.
 Je l'avoturai , vos palmes immortelles ,
 M'ont rendu cher un nouvel étendard.
 Amis du vin , etc.

Sur vos vertus quel avenir se fonde !
 Enfants , buvons à mes derniers amours.
 La liberté va rajeunir le monde :
 Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
 D'un beau printemps , aimables hirondelles ,
 J'ai pour vous voir différé mon départ.
 Amis du vin , etc.

QU'ELLE EST JOLIE.

Ans :

Grands dieux ! combien elle est jolie,
 Celle que j'aimerai toujours !
 Dans leur douce mélancolie
 Ses yeux font rêver aux amours.
 Du plus beau souffle de la vie
 A l'animer le ciel se plait.
 Grands dieux ! combien elle est jolie,
 Et moi , je suis , je suis si laid !
 Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Elle compte au plus vingt printemps.
 Sa bouche est fraîche , épanouie ;
 Ses cheveux sont blonds et flottans.
 Par mille talens embellie ,
 Seule elle ignore ce qu'elle est.
 Grands dieux ! etc.

Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et cependant j'en suis aimé.
 J'ai dû long-temps porter envie
 Aux traits dont le sexe est charmé.
 Avant qu'elle enchantât ma vie,
 Devant moi l'amour s'envolait.
 Grands dieux ! etc.

Grands dieux ! combien elle est jolie !
 Et pour moi ses feux sont constans.
 La guirlande qu'elle a cueillie
 Ceint mon front chauve avant trente ans.
 Voiles qui parez mon amie,
 Tombez : mon triomphe est complet.
 Grands dieux ! etc.

LES CHANTRES DE PAROISSE,

ou

LE CONCORDAT DE 1817.

CHANSON A ROIRE.

(1817.)

Air : du Bastringue.

Gloria tibi, Domine !

Que tout chantre

Boive à plein ventre ;

Gloria tibi, Domine !

Le concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse,

A qui nous tire enfin d'angoisse.

D'abord, pour ne rien oublier,

Remontons à François premier *.

Gloria tibi, Domine ! etc.

A Gonsalvi buvons un verre ;

Il a deux fois fait même affaire ;

Mais cette fois, de droit divin,

L'Église y gagne un pot de vin **.

Gloria tibi, Domine ! etc.

Des deux clefs de notre bon pape

L'une du ciel ouvre la trappe,

Et l'autre aux griffes du légat

Ouvre les coffres de l'État.

Gloria tibi, Domine ! etc.

* Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François premier et de Léon X.

** Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi.

Si de nos coqs la voix altière *
 Troubla l'héritier de saint Pierre ,
 Grace aux annatés aujourd'hui ** ,
 Nos poules vont pondre pour lui.
Gloria tibi, Domine ! etc.

Rendons Avignon au saint-père *** ;
 Il le veut, et c'est là, j'espère ,
 Prouver aux Français dépouillés
 Qu'il est un de nos alliés.
Gloria tibi, Domine ! etc.

Qu'importe qu'à Rome on détruise
 Les libertés de notre Église **** ?
 Nous devons à nos députés
 Déjà tant d'autres libertés !
Gloria tibi, Domine ! etc.

Moines et prieurs vont revivre *****.
 Il faut qu'avant peu le grand-livre ,
 Servant à nos pieux desseins ,
 Soit mis au rang des livres saints.
Gloria tibi, Domine ! etc.

Dans chaque ville, un séminaire *****

* Le coq figurait sur les drapeaux de la république française.

** Les ANNATÉS, redevance payée au saint-siège, et consacrée par suite du concordat de François premier.

*** Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

**** Les libertés gallicanes compromises par le concordat de François premier ; ce qui l'empêcha d'être enregistré dans plusieurs parlements.

***** Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'état les évêques et archevêques, etc.

***** Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

Désormais sera nécessaire.

C'est un hôpital érigé
Aux enfans trouvés du clergé.
Gloria tibi, Domine ! etc.

Pour les protestans qu'on tolère.*
Au ciel nous craignons de déplaire;
Mais qu'il nous passe encor long-temps
Nos Suisses qui sont protestans.
Gloria tibi, Domine ! etc.

Chantres, pour nous combien d'offices !
Nous n'irons plus, dans les coulisses,
Brailler en chœur à l'Opéra;
Et l'église nous suffira **.
Gloria tibi, Domine ! etc.

Oui, chantres, c'est à nous de boire :
Ce concordat fait notre gloire;
Car le bon temps revient grand train,
Où les rois chantaient au lutrin.
Gloria tibi, Domine ! etc.

*** On va tripler tous nos évêques.
A Reims on rend ses archevêques;
Ils auront là, pour nous sauver,
La Sainte-Ampoule à retrouver.
Gloria tibi, Domine ! etc.

Buyons à notre mandataire.
Blacas, ayant au ministère
La garde-robe à surveiller,
Près du saint-siège a dû briller.
Gloria tibi, Domine ! etc.

* Lisez la déclaration adressée au saint-siège par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.

** On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.

*** Les deux couplets en caractères italiques ne sont pas de Béranger.

L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

Am : de la Ronde de la Ferme et le Château.

A Bagnolet j'ai vu naguère
 Certain vieillard toujours content.
 Aveugle il revint de la guerre,
 Et pauvre il mendie en chantant. (*bis.*)
 Sur sa vielle il redit sans cesse :
 « Aux gens de plaisir je m'adresse.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait.
 Et de lui donner l'on s'empresse.
 « Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait,
 » A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;
 Et, près d'aimables étourdis,
 A la contredanse il répète :
 « Comme vous j'ai dansé jadis. (*bis.*)
 » Vous qui pressez avec ivresse
 » La main de plus d'une maîtresse,
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait ;
 » J'ai bien employé ma jeunesse.
 » Ah ! donnez, etc.

Il dit aux dames de la ville
 Qu'il trouve à de gais rendez-vous :
 « Avec Babet, dans cet asile,
 » Combien j'ai ri de son époux ! (*bis.*)
 » Belles, qu'une ombre épaisse attire,
 » Là, contre l'hymen tout conspire.
 » Ah ! donnez, donnez, s'il vous plait ;
 » Les maris me font toujours rire.
 » Ah ! donnez, etc.

S'il parle à de certaines filles
 Dont il fit long-temps ses amours :

- « Ah ! leur dit-il , toujours gentilles ,
- » Aimez bien et plaisez toujours. (*bis*)
- » Pour toucher la prude inhumaine ,
- » Trop souvent ma prière est vaine.
- » Ah ! donnez , donnez , s'il vous plaît ;
- » Refuser vous fait tant de peine !
- » Ah ! donnez , etc.

Mais aux buveurs sous la tonnelle
 Il dit : « Songez bien qu'ici-bas ,
 » Même quand la vendange est belle ,
 » Le pauvre ne vendange pas. (*bis*)
 » Bons vivans , que met en goguette
 » Le vin d'une vieille feuillette ,
 » Ah ! donnez , donnez , s'il vous plaît ;
 » Je me régale de piquette.
 » Ah ! donnez , etc.

D'autres buveurs , francs militaires ,
 Chantent l'amour à pleine voix ,
 Ou gaîment rapprochent leurs verres
 Au souvenir de leurs exploits. (*bis*)
 Il leur dit , ému jusqu'aux larmes :
 « De l'amitié goûtez les charmes.
 » Ah ! donnez , donnez , s'il vous plaît ;
 » Comme vous j'ai porté les armes.
 » Ah ! donnez , etc.

Faut-il enfin que je le dise ?
 On le voit , pour son intérêt ,
 Moins à la porte de l'église
 Qu'à la porte du cabaret. (*bis*)
 Pour ceux que le plaisir couronne ,
 J'entends sa vielle qui résonne :
 « Ah ! donnez , donnez , s'il vous plaît ;
 » Le plaisir rend l'ame si benne !
 » Ah ! donnez , etc.

LA MORT SUBITE.

COUPLETS POUR UN DINER.

Air : du Ballet des Pierrots.

Mes amis , j'accours au plus vite ;
 Car vous ne pardonneriez pas ,
 A moins , dit-on , de mort subite ,
 De manquer à ce gai repas.
 En vain l'amour qui me lutine ,
 Pour m'arrêter tente un effort.
 Avec vous il faut que je dîne ,
 Mes amis , je ne suis pas mort.
 Mais bien souvent , quoi qu'heureux d'être ,
 On meurt sans s'en apercevoir.
 Ah ! mon Dieu ! je suis mort peut-être ,
 C'est ce qu'il est urgent de voir.
 Je me tâte comme Sosie ;
 Je ris , je mange , et je bois fort.
 Ah ! je me connais à la vie :
 Mes amis , je ne suis pas mort.
 Si j'allais , couronné de lierre ,
 Ici fermer les yeux soudain ;
 En chantant , remplissez mon verre ,
 Et de vos mains pressez ma main.
 Si Bacchus , dont je suis l'apôtre ,
 Ne m'inspire un joyeux transport ,
 Si ma main ne serre la vôtre :
 Adieu , mes amis , je suis mort !

LE PRINCE DE NAVARRE,

ou

MATHURIN BRUNEAU *.

Am : du Ballet des Pierrots.

Quoi ! tu veux régner sur la France !
Es-tu fou, pauvre Mathurin ?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,
Tu n'as donc point tiré de fruit ?
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit ?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, etc.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompé par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfans qui se croient orphelins !
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, etc.

Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant

* Tout le monde se rappelle que Mathurin BrunEAU, reconnu pour être le fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de prince de Navarre.

Se voit arracher la victoire
 Par un général ignorant.
 Un Anglais, aidé d'un Tartare,
 Foule aux pieds de nobles drapeaux.
 Croyez-moi, etc.

Combien d'agens illégitimes
 Servent la légitimité !
 Trop tard sur les malheurs de Nîmes
 On éclairerait ta bonté.
 Le roi qu'au Pont-Neuf on répare
 Parle en vain pour les huguenots.
 Croyez-moi, etc.

De tes maux quel serait le terme,
 Si quelques alliés sans foi
 Prétendaient que tu tiens à ferme
 Le trône que tu dis à toi ?
 De jour en jour leur ligue avare
 Augmenterait le prix des baux.
 Croyez-moi, etc.

Enfin, pourrais-tu sans scrupule,
 Graissant la patte au Saint-Esprit,
 Faire un concordat ridicule,
 Avec ton père en Jésus-Christ ?
 Pour lui redorer sa tiare,
 Tu nous surchargerais d'impôts.
 Croyez-moi, etc.

D'ailleurs ton métier nous arrange ;
 Nos amis nous ont fait capot.
 C'est pour que l'étranger la mange
 Que nous mettons la poule au pot.
 De nos souliers même on s'empare,
 Après avoir pris nos manteaux.
 Croyez-moi, etc.

LES CINQUANTE ÉCUS.

Au : Martin est fort bon garçon :

Grace à Dieu, je suis héritier !

Le métier

De rentier

Me sied et m'enchanté.

Travailler serait un abus ;

J'ai cinquante écus ,

J'ai cinquante écus ,

J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.

J'ai de quoi

Vivre en roi ,

Si l'état me tente.

Les honneurs me sont dévolus ;

J'ai cinquante écus , etc.

Pour user des droits d'un richard ,

Sans retard

Sur un char

De forme élégante ,

Fuyons mes créanciers confus.

J'ai cinquante écus , etc.

Adieu, Surène et ses coteaux !

Le bordeaux ,

Le mursaulx ,

L'ai que l'on chante ,

Vont donc enfin m'être connus.

J'ai cinquante écus , etc.

Parez-vous, Lise, mes amours.

Des atours

Que toujours

La richesse invente ;

Le cinquante ne vous convient plus :
 J'ai cinquante écus, etc.
 Pour mes hôtes, vous que je prends,
 Amis francs,
 Vieux parens,
 Sœur jeune et fringante,
 Soyez logés, nourris, vêtus :
 J'ai cinquante écus, etc.
 Amis, bons vins, loisir, amours,
 Pour huit jours,
 Des plats courts,
 Comblez votre attente ;
 Le fonds suivra les revenus.
 J'ai cinquante écus, etc.

LE CARNAVAL

DE 1848.

Am : A ma Margot du bas en haut.

On crie à la ville, à la cour :
 Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! } (bis.)
 Des veuves, des filles, des femmes,
 Tu dois craindre les épigrammes.
 Carnaval, dont chacun pâtit,
 Dis-nous qui t'a fait si petit.
 Carnaval (bis), ah ! comment nos belles
 T'accueilleront-elles !
 On crie à la ville, etc.
 Chez nous quand si peu tu demetres,
 Des prières de quarante heures
 Les heures qu'on retranchera
 Sont tout ce qu'on y gagnera.

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, etc.

Vendu sans doute au ministère,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
Quand sur toi nous avions compté
Pour quelque jour de liberté.

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, etc.

Des ministres, oui, je le gage,
A la chambre, on te croit l'ouvrage;
Et contre eux enfin déclaré,
Le ventre même a murmuré.

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, etc.

Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une leçon morale
Que chez nous, en venant dîner,
Wellington veut encor donner ?

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, etc.

En France on vit de sacrifice.
Aurait-on craint que la police,
Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer ?

Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, etc.



Wm. H. P. 1841

THE LIFE OF SAMUEL JOHNSON

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Am : Suzon sortant de son village ,
ou Votre fortune est faite.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire ,
Qu'il est lent à trouver un port !

France adorée !

Douce contrée !

Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.

Qu'un vent rapide

Soudain nous guide

Aux bords sacrés où je reviens mourir.

Mais enfin le matelot crie :

Terre ! terre ! là-bas, voyez !

Ah ! tous mes maux sont oubliés.

Salut à ma patrie ! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France ;

Oui, voilà le port vaste et sûr,

Voisin des champs où mon enfance

S'écoula sous un chaume obscur.

France adorée !

Douce contrée !

Après vingt ans, enfin je te revois.

De mon village

Je vois la plage ;

Je vois fumer la cime de nos toits,

Combien mon ame est attendrie !

Là, furent mes premiers amours :

Là, ma mère m'attend toujours.

Salut à ma patrie ! (*ter.*)

Loin de mon berceau, jeune encore,

L'inconstance emporta mes pas
 Jusqu'au sein des mers où l'aurore
 Sourit aux plus riches climats.

France adorée !

Douce contrée !

Dieu te devait leurs fécondes chaleurs,

Toute l'année,

Là, brille ornée

De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie

Rêvait à des climats plus chers ;

Là, je regrettais nos hivers.

Salut à ma patrie ! (ter.)

J'ai pu me faire une famille,

Et des trésors m'étaient promis.

Sous un ciel où le sang pétille,

A mes vœux l'amour fut soumis.

France adorée !

Douce contrée !

Que de plaisirs quittés pour te revoir !

Mais sans jeunesse,

Mais sans richesse,

Si d'être aimé je dois perdre l'espoir ;

De mes amours, dans la prairie,

Les souvenirs seront présents ;

C'est du soleil pour mes vieux ans.

Salut à ma patrie ! (ter.)

Poussé chez des peuples sauvages

Qui m'offraient de régner sur eux,

J'ai su défendre leurs rivages

Contre des ennemis nombreux.

France adorée !

Douce contrée !

Tes champs alors gémissaient envahis.

Puissance et gloire,

Cris de victoire ;
 Rien n'étouffa la voix de mon pays.
 De tout quitter mon cœur me prie :
 Je reviens pauvre, mais constant.
 Une hêche est là qui m'attend.
 Salut à ma patrie ! (ter.)

Au bruit des transports d'allégresse,
 Enfin le navire entre au port ;
 Dans cette barque où l'on se presse,
 Hâtons-nous d'atteindre le bord.
 France adorée !
 Douce contrée !
 Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
 Enfin, j'arrive,
 Et sur la rive
 Je rends au ciel, je rends grace à genoux.
 Je t'embrasse, ô terre chérie !
 Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
 Moi, désormais, je puis mourir.
 Salut à ma patrie ! (ter.)

LE VENTRU ,

ou

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818,
 AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE.....
 PAR M***.

Ain : J'ens un curé patriote,
 ou du Sénateur.

Électeurs de ma province,
 Il faut que vous sachiez tous
 Ce que j'ai fait pour le prince,
 Pour la patrie et pour vous.

L'État n'a point dépéri,
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh ! que j'ai fait de bons dînés!

(bis.)

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle,
A quinze de d'Argenson.
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.

Quels dînés, etc.

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours,
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours :
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.

Quels dînés, etc.

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.

Quels dînés, etc.

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour :
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'ordre du jour.
Au nom du Roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits.

Quels dînés, etc.

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité ;
Et non moins Français qu'un Suisse ,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien , et pour raison ,
Ces amis de la maison.

Quels dinés , etc.

Malgré des calculs sinistres ,
Vous pafres , sans y songer ,
L'étranger et les ministres ,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que , dans nos besoins ,
Le peuple dine un peu moins.

Quels dinés , etc.

Enfin , j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi ;
J'ai placé deux de mes frères ;
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions ,
J'ai cent invitations.

Quels dinés , etc.

LA COURONNE.

COUPLETS CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÊVE.

Am :

Grace à la fève, je suis roi.
Nous le voulons : versez à boire !
Çà, mes sujets, couronnez-moi !
Et qu'on porte envie à ma gloire.
A l'espoir du rang le plus beau
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau :
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
 Porte une couronne éclatante.
 Le pâtre a sa couronne aussi,
 Couronne de fleurs qui me tente.
 A l'un, le ciel la fait payer ;
 Mais au berger l'amour la donne :
 Le roi l'ôte, pour sommeiller :
 Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poète et guerrier,
 Sert les muses et la victoire.
 Le front ceint d'un double laurier,
 Il triomphe et chante sa gloire.
 Quand du rang qu'il doit occuper
 Il tombe, trahi par Bellone,
 Le sceptre lui peut échapper,
 Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
 La couronne de l'innocence :
 Bientôt viennent les courtisans ;
 Comme les rois on vous encense.
 Comme eux de pièges séducteurs
 L'artifice vous environne :
 Vous n'écoutez que vos flatteurs,
 Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne ! A ces mots
 Chacun doit penser à la sienne.
 Je n'ai point doublé les impôts ;
 Je n'ai point de noblesse ancienne.
 Mon peuple, buvons de concert :
 La place me paraît si bonne !
 N'allez pas avant le dessert
 Me faire abdiquer la couronne.

LES MISSIONNAIRES.

(1819.)

Am : Le cœur à la danse , un rigaudon tzigag.

Satan dit un jour à ses pairs :

On en vent à nos bords.

C'est en éclairant l'univers

Qu'on éteint les discordes.

Par brevet d'invention ,

J'ordonne une mission.

En vendant des prières ,

Vite, soufflons, soufflons, morbleu !

Éteignons les lumières ,

Et rallumons le feu.

(bis.)

Exploitions, en diables cafards,

Hameau, ville et banlieue.

D'Ignace imitons les renards,

Cachons bien notre queue.

Au nom du Père et du Fils,

Gagnons sur les crucifix.

En vendant des prières, etc.

Que de miracles on va voir,

Si le ciel ne s'en mêle !

Sur des biens qu'on voudrait ravoir,

Faisons tomber la grêle.

Publions que Jésus-Christ :

Par la poste nous écrit.

En vendant des prières, etc.

Chassons les autres baladins ;

Divisons les familles.

En jetant la pierre aux mondains,

Perdons femmes et filles ;

Que tout le sexe enflammé
 Nous chante un *Asperges me*.
 En vendant des prières, etc.

Par Ravaillac et Jean Châtel,
 Plaçons dans chaque prône.
 Non point le trône sur l'autel,
 Mais l'autel sur le trône.
 Comme aux bons temps féodaux,
 Que les rois soient nos bedeaux.
 En vendant des prières, etc.

L'intolérance, front levé,
 Reprendra son allure :
 Les protestans n'ont point trouvé
 D'onguent pour la brûlure :
 Les philosophes aussi
 Déjà sentent le roussi.
 En vendant des prières, etc.

Le diable, après ce mandement,
 Vient convertir la France.
 Guerre au nouvel enseignement,
 Et gloire à l'ignorance !
 Le jour fuit, et les cagots
 Dansent autour des fagots.
 En vendant des prières, etc.

LE BON MÉNAGE.

Am : de la Légère.
 ou Mol je flane.

Commissaire !
 Commissaire !
 Colin bat sa ménagère.
 Commissaire ,

Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Oui, Colin bat sa Colette;
Mais ainsi, tous les lundis,
L'amour, aux cris qu'elle jette,
S'éveille dans leur taudis.
Commissaire ! etc.

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille.
Colette, ronde et vermeille,
A la gaîté du pinson.
Chez eux la haine est sans force;
Car tous deux de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passés du curé.
Commissaire ! etc.

Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette,
S'en vont Colin et Colette
Sabler du vin à six sous.
C'est pour trinquer sous l'ombrage
Où, sans témoin, fut passé
Leur contrat de mariage
Sur un banc qu'ils ont cassé.
Commissaire ! etc.

Parfois, pour d'autres attraits,
Colin se met en dépense;
Mais Colette a pris l'avance,
Et s'en venge encore après.

On aura fait quelque conte,
Et de dépit transportés.
Peut-être ils règlent le compte
De leurs infidélités.

Commissaire ! etc.

Commissaire du quartier ;
Cela point ne vous regarde ;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Déjà, sans doute, on s'embrasse,
Et dans son lit, à loisir,
Demain, Colette un peu lasse,
Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire ! etc.

LE CHAMP D'ASILE.

(AOUT 1818.)

AIR : Romance de Bélisaire. (Par GARNY.)

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.
» Heureux enfans de ces forêts,
» De nos maux apprenez l'histoire !
» Sauvages ! nous sommes Français,
» Prenez pitié de notre gloire.
» Elle épouvante encor les rois,
» Et nous bannit des humbles chaumes
» D'où sortis pour venger nos droits,
» Nous avons dompté vingt royaumes.
» Nous courions conquérir la paix
» Qui fuyait devant la victoire.

- » Sauvages ! nous sommes Français ;
- » Prenez pitié de notre gloire.
- » Dans l'Inde , Albion a tremblé ;
- » Quand de nos soldats intrépides
- » Les chants d'allégresse ont troublé
- » Les vieux échos des Pyramides.
- » Les siècles , pour tant de hauts faits ,
- » N'auront point assez de mémoire.
- » Sauvages ! nous sommes Français ,
- » Prenez pitié de notre gloire.
- » Un homme enfin sort de nos rangs ;
- » Il dit : « Je suis le dieu du monde , »
- » L'on voit soudain les rois errans
- » Conjurer sa foudre qui gronde.
- » De loin saluant son palais ,
- » A ce dieu seul ils semblaient croire.
- » Sauvages ! nous sommes Français ,
- » Prenez pitié de notre gloire.
- » Mais il tombe ; et nous , vieux soldats !
- » Qui suivions un compagnon d'armes ,
- » Nous voguons jusqu'en vos climats ,
- » Pleurant la patrie et ses charmes.
- » Qu'elle se relève à jamais
- » Du grand naufrage de la Loire !
- » Sauvages ! nous sommes Français ,
- » Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors

Répond : « Dieu calme les orages.

- » Guerriers , partagez nos trésors ,
- » Ces champs , ces fleuves , ces ombrages.
- » Gravons sur l'arbre de la paix
- » Ces mots d'un fils de la victoire :
- » Sauvages ! nous sommes Français ,
- » Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré ;
 Elevez-vous, cité nouvelle !
 Soyez-nous un port assuré
 Contre la fortune infidèle.
 Peut-être aussi des plus hauts faits
 Nos fils vous racontant l'histoire,
 Vous diront : « Nous sommes Français,
 » Prenez pitié de notre gloire. »

LA MORT DE CHARLEMAGNE.

Am : Le bruit des roulettes gâte tout ;
 et du Vaudeville du Bâcheron.

Dans le vieux Roman de la Rose
 J'ai vu que le fils de Pépin,
 Redoutant son apothéose,
 Disait à l'évêque Turpin :
 Prélat, sois bon à quelque chose ;
 L'âge m'accable, guéris-moi.
 Oui, lui dit Turpin : et vive le roi ! (bis.)

Turpin, sais-tu qu'on me répète
 Ce mot-là depuis bien long-temps !
 Turpin répond : J'ai la recette
 D'un cœur de vierge de vingt ans.
 Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
 Vous rajeunira, sur ma foi.
 Sauvons la patrie, et vive le roi ! (bis.)

Vite, un décret de Charlemagne
 Met un haut prix à ce trésor ;
 On cherche à Rome, en Allemagne,
 Même en France on le cherche encor.
 Les curés cherchaient en campagne,
 Disant : Ce prince plein de foi
 Doublera la dîme, et vive le roi ! (bis.)

Turpin d'abord trouve lui-même
 Cœur de vingt ans non profané ;
 Mais un bon moine de Télème
 Le croque à l'instant sous son nez.
 Quoi ! sans respect du diadème ?
 Oui, dit le moine, c'est ma loi.
 L'Eglise avant tout, et vive le roi ! (*bis.*)

Un juge, espérant la simarre,
 Loin de Paris cherche si bien,
 Qu'il découvre aussi l'oiseau rare
 Qu'attendait le roi très-chrétien.
 Un seigneur dit : Je m'en empare,
 Le droit de jambage est à moi.
 Tout pour la noblesse, et vive le roi ! (*bis.*)

Je serai duc ! s'écrie un page,
 Dénichant enfin à son tour
 Fille de vingt ans neuve et sage,
 Que soudain il mène à la cour.
 On illumine à son passage ;
 Et le peuple, qui sait pourquoi,
 Chante un *Te Deum*, et vive le roi ! (*bis.*)

Mais, en voyant le doux remède,
 Le roi dit : C'est l'esprit malin.
 Fi donc ! cette vierge est trop laide ;
 Mieux vaut mourir comme un vilain.
 Or, il meurt, son fils lui succède,
 Et Turpin répète au convoi :
 Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi ! (*bis.*)

LA NATURE.

Am : Ah ! que de chagrins dans la vie ! (LANTARA.)

Combien la nature est féconde
 En plaisirs ainsi qu'en douleurs !

De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)
Mais à ses pieds la beauté nous attire;
Mais des raisins le nectar est foulé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.
Hélas! peut-être jour et nuit,
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit. (*bis.*)
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, etc.

Quel autre champ de funérailles!
L'Etna s'agite, et, furieux,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux. (*bis.*)
Mais pour renaître enfin sa rage expire:
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, etc.

Dieu! que de souffrances nouvelles!
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme qui tombe en fuyant. (*bis.*)
Le ciel s'apaise et la pitié respire,
On tend la main au malade exilé.
Coulez, etc.

Mars enfin comble nos misères:
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils. (*bis.*)
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, etc.

Ah ! loin d'accuser la nature,
 Du printemps chantons le retour :
 Des roses de sa chevelure
 Parfumons la joie et l'amour. (*bis.*)
 Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
 Sur les débris d'un empire écoulé,
 Coulez, etc.

LE VENTRU

AUX ÉLECTIONS DE 1849.

AIR : Faut d' la vertu,
 ou La seul' prom'nade.

Autour du pot c'est trop tourner,
 Messieurs ! l'on m'attend pour dîner. } (*bis.*)

Électeurs, j'ai sans nul mystère.
 Fait de bons dînés l'an passé :
 On met la table au ministère,
 Renommez-moi, je suis pressé.
 Autour du pot, etc.

Préfet, que tout nous réussisse :
 Et du moins vous conserverez,
 Si l'on vous traduit en justice,
 Le droit de choisir les jurés.
 Autour du pot, etc.

Maire, soignez bien mes affaires ;
 Vous courez aussi des dangers.
 Si les villes nommaient leurs maires,
 Moins de loups deviendraient bergers.
 Autour du pot, etc.

Dévots, j'ai la foi la plus forte ;
 A Dieu je dis chaque matin :
 Faites qu'à cent écus l'on porte

La patente d'ignorantin.

Autour du pot, etc.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;

Faisons la paix, preux chevaliers :

N'oubliez pas que je suis homme

A manger à deux râteliers.

Autour du pot, etc.

Libéraux, dans vos doléances,

Pourquoi donc vous en prendre à moi,

Quand le creuset des ordonnances

Peut faire évaporer la loi?

Autour du pot, etc.

Les emplois étant ma ressource,

Aux impôts dois-je m'opposer?

Par honneur je remplis la bourse

Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot, etc.

On craindrait l'équité farouche

D'un tas d'orateurs éclatans :

Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,

Les ministres seront contens.

Autour du pot, etc.

LES CARTES ou L'HOROSCOPE.

AIR : de la petite Gouvernante,
ou de la République.

Tandis qu'en faisant sa prière,

Au coin du feu maman s'endort,

Peu faite pour être ouvrière,

Dans les cartes cherchons mon sort.

Maman dirait : Craignez les bagatelles!

Le diable est fin. Tremblez, Suxon !
 Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.
 Les cartes ont toujours raison ,
 Toujours raison , toujours raison .

Amour, enfant ou mariage ,
 Sachons ce qui m'attend ici.
 J'ai certain amant qui voyage :
 Valet de cœur ? Bon ! le voici.
 Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
 L'ingrat l'épouse, ô trahison !
 J'entre au couvent ; mon confesseur se damne.
 Les cartes, etc.

Au parloir, témoin de mes larmes ,
 Le roi de carreau vient souvent :
 C'est un prince épris de mes charmes ;
 Il m'enlève de mon couvent.
 Par des cadeaux son altesse m'entraîne
 Jusqu'à sa petite maison.
 La nuit survient , et je suis presque reine.
 Les cartes, etc.

Je suis le prince à la campagne ,
 On vient lui parler contre moi.
 En secret un brun m'accompagne :
 Tout se découvre : adieu mon roi !
 Un de perdu , j'en vois arriver douze ;
 J'enflamme un campagnard grison :
 Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
 Les cartes, etc.

En ménage d'une semaine ,
 Dans un char je brille à Paris ;
 C'est le roi de trèfle qui mène ;
 Mon mari gronde, et je m'en ris :
 Dieu ! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille !

En ai-je passé la saison ?
 Eh ! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
 Les cartes , etc.

LA SAINTE ALLIANCE

DES PEUPLES.

CHANSON CHANTÉE A LIANCOURT, POUR LA
 FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC DE LA RO-
 CHEFOUCAULT, EN RÉJOUISSANCE DE L'É-
 VACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS, AU
 MOIS D'OCTOBRE 1818.

Ain : du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
 Semant de l'or, des fleurs et des épis.
 L'air était calme, et du dieu de la guerre
 Elle étouffait les foudres assoupis.

« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
 » Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Pauvres mortels, tant de haine vous lasse !
 » Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
 » D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;
 » Chacun de vous aura place au soleil.
 » Tous attelés au char de la puissance,
 » Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
 » Peuples, formez une sainte alliance,
 » Et donnez-vous la main.

» Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
 » L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés,
 » Et quand la terre est enfin refroidie,
 » Le soc languit sous des bras mutilés.

- » Près de la borne où chaque État commence ,
- » Aucun épi n'est pur de sang humain.
- » Peuples, formez une sainte alliance ,
- » Et donnez-vous la main.
- » Des potentats, dans vos cités en flammes ,
- » Osent du bout de leur sceptre insolent
- » Marquer, compter et recompter les ames
- » Que leur adjuge un triomphe sanglant.
- » Faibles troupeaux, vous passez sans défense
- » D'un joug pesant sous un joug inhumain.
- » Peuples, formez une sainte alliance ,
- » Et donnez-vous la main.
- » Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
- » Fondez des lois dans vos pays souffrans.
- » De votre sang ne livrez plus la source
- » Aux rois ingrats, aux vastes conquérans.
- » Des astres faux conjurez l'influence ;
- » Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
- » Peuples, formez une sainte alliance ,
- » Et donnez-vous la main.
- » Oui, libre enfin, que le monde respire ;
- » Sur le passé jetez un voile épais.
- » Semez vos champs aux accords de ma lyre ;
- » L'encens des arts doit brûler pour la paix.
- » L'espoir riant, au sein de l'abondance,
- » Accueillera les doux fruits de l'hymen.
- » Peuples, formez une sainte alliance ,
- » Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
 Et plus d'un roi répétait ses discours.
 Comme au printemps la terre était parée ;
 L'automne en fleurs rappelait les amours.
 Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :
 De sa frontière il reprend le chemin.

Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

ROSETTE.

AIR :

Sans respect pour votre printemps,
Quoi ! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse !
Je n'eus besoin pour m'enflammer
Jadis que d'une humble grisette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !

Votre équipage, tous les jours,
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Partout ses yeux pour m'alarmer
Provoquaient l'œilade indiscrete.
Ah ! etc.

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir :
Je le croyais celui des Graces.
Point de rideaux pour s'enfermer :
L'aurore égayait sa couchette.
Ah ! etc.

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai,
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,

L'amour lui servait d'interprète.

Ah ! etc.

Elle avait moins d'attraits que vous ;

Même elle avait un cœur moins tendre ;

Oui, ses yeux se tournaient moins doux

Vers l'amant heureux de l'entendre.

Mais elle avait, pour me charmer,

Sa jeunesse que je regrette.

Ah ! etc.

LES RÉVÉREND PÈRES.

(DÉCEMBRE 1819.)

Ain : Bonjour, mon ami Vincent,
ou Patati, patata.

Hommes noirs, d'où sortez-vous ?

Nous sortons de dessous terre.

Moitié renards, moitié loups,

Notre règle est un mystère.

Nous sommes fils de Loyola :

Vous savez pourquoi l'on nous ékila.

Nous rentrons ; songez à vous taire,

Et que vos enfans suivent nos leçons.

C'est nous qui fessons

Et qui refessons

Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit :

Il mourut dans les coliques ;

Un pape nous rétablit :

Nous en ferons des reliques.

Confessons, pour être absolus :

Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.

Vivent les rois bons catholiques !

Pour Ferdinand Sept nous nous prononçons,

Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour
Voyez en nous les dragées *.
Le favori par tant d'égards
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.

Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.
Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille :
Elle aura la dîme et nous les moissons.

Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.
Du fond d'un certain palais
Nous dirigeons nos attaques.
Les moines sont nos valets :
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques :

* M. le duc Decazes venait de faire baptiser son fils.

A prendre Paris nous les exerçons.

Et puis nous fessons,

Et nous refessons

Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin, reconnaissez-nous

Aux ames déjà séduites.

Escobard va sous nos coups

Voir vos écoles détruites.

Au pape rendez tous ses droits :

Léguex-nous vos biens et portez nos croix :

Nous sommes, nous sommes jésuites;

Français, tremblez tous : nous vous bénissons !

Et puis nous fessons,

Et nous refessons

Les jolis petits, les jolis garçons.

LES ENFANS DE LA FRANCE.

(1819.)

Am : du Vaudeville de Turenne,
ou de la Colonne.

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !

Soulève enfin ton front cicatrisé.

Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,

De tes enfans l'étendard s'est brisé. (*bis.*)

Quand la fortune outrageait leur vaillance,

Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,

Tes ennemis disaient encor :

Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,

France, et ton nom triomphe des revers.

Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre.

Qui se relève et gronde au haut des airs. (*bis.*)

Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;

Il crie au fond de ses roseaux :

Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés. (*bis.*)
D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts consolant leurs autels,

Y graver en traits immortels :

Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

Prête l'oreille aux accens de l'histoire :

Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?

Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,

Ne fut cent fois de ta gloire accablé ? (*bis.*)

En vain l'Anglais a mis dans la balance

L'or que pour vaincre ont méendié les rois.

Des siècles entends-tu la voix ?

Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,

Vent te voir libre, et libre pour toujours.

Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :

La liberté doit sourire aux amours. (*bis.*)

Prends son flambeau, laisse dormir sa lance,

Instruis le monde, et cent peuples divers

Chanteront en brisant leurs fers :

Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

Relève-toi, France, reine du monde !

Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.

Oui, d'âge en âge, une palme féconde

Doit de tes fils protéger les tombeaux. (*bis.*)

Que près du mien, telle est mon espérance,

Pour la patrie admirant mon amour,

Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfans de la France ! (*bis.*)

LES MYRMIDONS,

OU

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

(DÉCEMBRE 1819.)

Am : Vaudeville de la Garde nationale,
ou Petit bonhomme, prends ta hache.

Myrmidons, race féconde,	}	(chœur.)
Myrmidons,		
Enfin nous commandons :		
Jupiter livre le monde		
Aux myrmidons, aux myrmidons.		

Voyant qu'Achille succombe,
Ses myrmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe :
Les petits vont être grands.
Myrmidons, etc.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches ;
Allumons tous nos lampions.
Myrmidons, etc.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront mal menés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.
Myrmidons, etc.

Toi, *Mironton, mirontaine,*

Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.
Myrmidons, etc.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.
Myrmidons, etc.

Son sceptre, qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long :
Son fouet fait mieux notre affaire :
Trottez, peuples, trottez donc !
Myrmidons, etc.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
L'ennemi fait des progrès !
Ne parlons plus de patrie,
L'on nous écoute au congrès.
Myrmidons, etc.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.
Myrmidons, etc.

Achille était poétique ;
Mais, morbleu ! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,
Nous inspirons des chansons.
Myrmidons, etc.

Pourtant, d'une peur servile
Parfois rien ne nous défend.
Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
Eh ! non : ce n'est qu'un enfant.
Myrmidons, etc.

LES ROSSIGNOLS.

Au : C'est à mon maître en l'art de plaire.

La nuit a ralenti les heures :
 Le sommeil s'étend sur Paris.
 Charmez l'écho de nos demeures ;
 Éveillez-vous, oiseaux chéris.
 Dans ces instans où le cœur pense,
 Heureux qui peut rentrer en soi !
 De la nuit j'aime le silence :
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)
 Doux chantres de l'amour fidèle,
 De Phryné fuyez le séjour :
 Phryné rend chaque nuit nouvelle
 Complice d'un nouvel amour.
 En vain des baisers sans ivresse
 Ont scellé des sermens sans foi ;
 Je crois encore à la tendresse :
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)
 Pour vous il n'est point de Zoile ;
 Mais croyez-vous, par vos accords,
 Toucher l'avare, au cœur stérile,
 Qui compte à présent ses trésors ?
 Quand la nuit, favorable aux ruses,
 Pour son or le remplit d'effroi,
 Ma pauvreté sourit aux Muses.
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)
 Vous qui redoutez l'esclavage,
 Ah ! refusez vos tendres airs
 A ces nobles qui, d'âge en âge,
 Pour en donner portent des fers.
 Tandis qu'ils veillent en silence,
 Debout, auprès du lit d'un roi,

C'est la liberté que j'encense.
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)
 Mais votre voix devient plus vive ;
 Non, vous n'aimez pas les méchants.
 Du printemps le parfum m'arrive
 Avec la douceur de vos chants.
 La nature, plus belle encore,
 Dans mon cœur va graver sa loi :
 J'attends le réveil de l'aurore.
 Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

HALTE-LA !

OU

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS.

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE***.

(1820.)

Ara : Halte-là ! la Garde Royale est là.

Comment, sans vous compromettre,
 Vous tourner un compliment ?

De ne rien prendre à la lettre

Nos juges ont fait serment.

Puis-je parler de Marie ?

Vatisménil dira : « Non ,

» C'est la mère d'un Messie ,

» Le deuxième de son nom.

» Halte-là ! (*bis.*)

» Vite en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature

Vous combla d'heureux talens ;

Que les dieux de la peinture

Sont touchés de votre encens ;

Que votre ame encor brisée

Pleure un vol fait par des rois ?

« Ah ! vous pleurez le Musée,

» Dit Marchangy *le Gaulois*.

» Halte-là ! (*bis.*) etc.

Si je dis que la musique

Vous offre aussi des succès ;

Qu'à plus d'un chant héroïque

S'émeut votre cœur français :

« On ne m'en fait point accroire,

» S'écrie Hua radieux ;

» Chanter la France et la gloire,

» C'est par trop séditieux.

» Halte-là ! (*bis.*) etc.

Si je peins la bienfaisance

Et les pleurs qu'elle tarit ;

Si je chante l'opulence

A qui le pauvre sourit,

Jacquinet de Pampelune

Dit : « La bonté rend suspect ;

» Et soulager l'infortune,

» C'est nous manquer de respect.

» Halte-là ! (*bis.*) etc.

En vain l'amitié m'inspire :

Je suis effrayé de tout.

A peine j'ose vous dire

Que c'est le quinze d'août.

« Le quinze d'août ! s'écrie

» Bellart toujours en fureur :

» Vous ne fêtez pas Marie,

» Mais vous fêtez l'Empereur !

» Halte-là ! (*bis.*) etc.

Je me tais donc par prudence

Et n'offre que quelques fleurs.

Grand dieu ! quelle inconséquence !

Mon bouquet a trois couleurs.
Si cette erreur fait scandale,
Je puis me perdre avec vous;
Mais la clémence royale
Est là pour nous sauver tous..
Halte-là! (*bis.*) etc.

L'ENFANT DE BONNE MAISON, OU

MÉMOIRE PRÉSENTÉ A MM. DE L'ÉCOLE DE
CHARTRES, CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE OR-
DONNANCE.

Am : de la Treille de sincérité.

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.
De votre savoir qui prospère,
J'attends parchemins et blason ;
Un bâtard est fils de son père,
Je veux restaurer ma maison.
Oui, plus noble que certains êtres,
Des privilèges fiers suppôts,
Moi je descends de mes ancêtres :
Que leur ame soit en repos!
Seuls arbitres, etc.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitans;
De l'Opéra sortit baronne,
Et se fit comtesse à trente ans.
Marquise enfin des plus sévères,
Elle nargua les sots propos.

Auprès de mes chastes grand' mères.

Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres , etc.

Mon père , que sans flatterie

Je cite avant tous ses aïeux ,

Était chevalier d'industrie ,

Sans en être moins glorieux.

Comme il avait, pour plaire aux dames,

De vieux cordons et l'air dispos ,

Il vécut aux dépens des femmes :

Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres , etc.

Endetté de plus d'une somme ,

Et dans un donjon retiré ,

Mon aïeul , en bon gentilhomme ,

S'enivrait avec son curé.

Sur le dos des gens du village ,

Après boire , il cassait les pots.

Il but ainsi son héritage :

Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres , etc.

Mon bisaïeul , chassant de race ,

Fut un comte fort courageux ,

Qui , laissant rouiller sa cuirasse ,

Joua noblement tous les jeux.

Après une suite traîtresse ,

De pics , de repics , de capots ,

Un as dépouilla son altesse :

Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres , etc.

Mon trisaïeul , roi légitime

D'un pays fort mal gouverné ,

Tranchait parfois du magnanime ,

Surtout quand il avait dîné.

Mais les plaisirs de ce grand prince
Ayant absorbé les impôts,
Il mangea province à province :
Que son ame soit en repos !
Seuls arbitres , etc.

De ces faits dressez un sommaire ,
Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
Je vauz autant que père et mère ,
Aïeul , bisaïeul , trisaïeul.
Grace à votre art que j'utilise ,
Qu'on me tire enfin des tripots ;
Qu'on m'enterre au chœur d'une église :
Que mon ame soit en repos !
Seuls arbitres , etc.

LES ÉTOILES QUI FILENT.

(JANVIER 1820.)

Ain : du Ballet des Pierrots.

— Berger , tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux.
— Oui , mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger , sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file ,
Qui file , file , et disparaît ?
— Mon enfant , un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire ,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux , il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait..

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né :
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre !
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres !
D'un riche nous perdons l'appui ;
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...

— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque !...
 Va , mon fils , garde ta candeur ;
 Et que ton étoile ne marque
 Par l'éclat ni par la grandeur.
 Si tu brillais sans être utile ,
 A ton dernier jour on dirait :
 Ce n'est qu'une étoile qui file ,
 Qui file , file , et disparaît.

L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE SUR LES NOUVELLES LOIS
 D'EXCEPTION.

(MARS 1820.)

Aia : du petit mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet !
 Chansonnier , dis-nous donc quel est
 Le mal qui te consume ?

— Amis , il pleut , il pleut des lois ;
 L'air est malsain , j'en perds la voix.

Amis , c'est là ,

Oui , c'est cela ,

C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier , quand vient le printemps ,
 Les oiseaux plus gais , plus contents ,
 De chanter ont coutume.

— Oui , mais j'aperçois des réseaux :
 En cage on mettra les oiseaux.

Amis , etc.

La Chambre regorge d'intrus ;
 Peins-nous l'un de ces bas ventrus ,
 Aux dîners qu'il écume.

— Non , car ces gens , si gras du bec ,

Votent l'eau claire et le pain sec*.

Amis, etc.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs ;

Des Français ce sont les tuteurs ;

Qu'à leur nez l'encens fume.

— Non , car ils ont mis de moitié

Leurs pupilles à la Pitié.

Amis, etc.

Peins donc Siméon l'anodin ;

Peins-nous surtout Pasquier-Dandin ,

Si fort quand il résume.

— Non , Cicéron m'a convaincu.

Pasquier dirait : *Il a vécu***.

Amis, etc.

Mais la Charte encor nous défend ;

Du roi c'est l'immortel enfant ;

Il l'aime , on le présume.

— Mais le papa qui tient la dot

Traite sa fille comme Loth.

Amis , etc.

Qu'ai-je dit ? et que de dangers !

Le ministre des étrangers ,

Dandin taille sa plume ;

On va m'arrêter sans procès :

Le vaudeville est né français.

Amis, etc.

*Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le soin de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

** Allusion à une citation sans doute fort heureuse , mais peu rassurante , que s'est permise un ministre.

LE TEMPS.

Aia : Ce magistrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore ,
Je me croyais égal aux dieux ;
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore ,
Le Temps apparut à nos yeux. (*bis.*)
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours ,
Ah ! par pitié , lui dit ma belle ,
Vieillard , épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides ,
Soudain nos yeux se sont baissés :
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés. (*bis.*)
A l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours ,
Ah ! par pitié , lui dit ma belle ,
Vieillard , épargnez nos amours !

Je n'épargne rien sur la terre ;
Je n'épargne rien même aux cieus ,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah ! par pitié , lui dit ma belle ,
Vieillard , épargnez nos amours !

Sur cent premiers peuples célèbres ,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres ,
Où vous disparaîtrez comme eux. (*bis.*)
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.



Ah ! par pitié , lui dit ma belle ,
 Vieillard , épargnez nos amours !
 Mais , malgré moi , de votre monde
 La volupté charme les maux ,
 Et de la nature féconde
 L'arbre immense étend ses rameaux.
 Toujours sa tige renouvelle
 Des fruits que j'arrache toujours :
 Ah ! par pitié , lui dit ma belle ,
 Vieillard , épargnez nos amours !
 Il nous fuit : et , près de le suivre ,
 Les plaisirs , hélas ! peu constans ,
 Nous voyant plus pressés de vivre ,
 Nous bercent dans l'oubli du Temps.
 Mais l'heure en sonnant nous rappelle
 Combien tous nos rêves sont courts ;
 Et je m'écrie avec ma belle :
 Vieillard , épargnez nos amours !

LA FARIDONDAINE ,

OU

LA CONSPIRATION DES CHANSONS.

INSTRUCTION AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE
 DE M. LE PRÉFET DE POLICE , CON-
 CERNANT LES RÉUNIONS CHANTANTES , AP-
 PELÉES GOGUETTES.

(AVRIL 1820.)

Ain : A la façon de Barbari.

Écoute , mouchard , mon ami ,
 Je suis ton capitaine.
 Sois gai pour tromper l'ennemi ,
 Et chante à perdre haleine.

Tu sais que monseigneur Anglès,
 La faridondaine,
 A peur des couplets.
 Apprends qu'on en fait contre lui,
 Biribi,
 Sur la façon de barbari,
 Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,
 On échauffe la veine.
 Aux Apollons des cabarets
 Paie un broc de Surène.
 Un aveugle y chante en faussant
 La faridondaine,
 D'un ton menaçant.
 On néglige l'air de Henri,
 Biribi,
 Pour la façon de barbari,
 Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport :
 La cour le trouve obscène.
 Dénonce aussi *Malbrouck est mort* :
 A sa *Grace* il fait peine.
 Surtout transforme avec éclat
 La faridondaine
 En crime d'État.
 Donnons des juges sans jury,
 Biribi,
 A la façon de barbari,
 Mon ami.

Biribi veut dire en latin
 L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
 Un peuple qu'on enchaîne.
 Mon ami, ce n'est pas le roi ;
 Et faridondaine

Attaque la foi.
 Que dirait de mieux Marchangy,
 Biribi,
 Sur la façon de barbari,
 Mon ami ?
 Du préfet ce sont les leçons :
 Tu les suivras sans peine.
 Si l'on ne prend garde aux chansons,
 L'anarchie est certaine.
 Que le trône soit préservé
 De faridondaine,
 Par le *God save*.
 Substituons l'*O filii*,
 Biribi,
 A la façon de barbari,
 Mon ami.

MA LAMPE.

CHANSON ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

Am :

Veille encore, ô lampe fidèle,
 Que trop peu d'huile vient nourrir !
 Sur les accents d'une immortelle
 Laisse mes regards s'attendrir.
 De l'amour que sa lyre implore,
 Tu le sais, j'ai subi la loi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.
 Son livre est plein d'un doux mystère,
 Plein d'un bonheur de peu d'instans.
 Il rend à mon lit solitaire
 Tous les songes de mon printemps.

Les dieux qu'au bel âge on adore
 Voudraient-ils revoler vers moi ?
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
 Elle eût, en proie à deux penchans,
 Des Amours ardente rivale,
 Aux Graces consacré ses chants;
 Parny, près d'une Kléonore,
 Ne l'aurait pu voir sans effroi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
 Son noble cœur de gloire épris !
 De n'être pour rien dans ses larmes
 L'Amour alors parut surpris.
 Jamais, au pays qu'elle honore,
 Sa lyre n'a manqué de foi.
 Veille, ma lampe, veille encore :
 Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
 Des lauriers du Pinde avilis ;
 Mais de leur gloire sois l'image,
 Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
 A ton déclin, je vois l'aurore
 Triompher de l'ombre et de toi :
 Tu meurs, et je relis encore
 Les vers charmans de Dufresnoy.

LE BON DIEU.

Am : Tout le long de la rivière.

Un jour le bon Dieu, s'éveillant,
 Fut pour nous assez bienveillant.

Il met le nez à la fenêtre :

« Leur planète a péri peut-être. »

Dieu dit, et l'aperçoit bien loin,

Qui tourne dans un petit coin.

Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,

Mortels que j'ai faits si petits,

Dit le bon Dieu d'un air paterne,

On prétend que je vous gouverne;

Mais vous devez voir, Dieu merci,

Que j'ai des ministres aussi.

Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain

Donné des filles et du vin?

A ma barbe, quoi! des pygmées

M'appelant le dieu des armées,

Osent, en invoquant mon nom,

Vous tirer des coups de canon!

Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés,

Sur des trônes à clous dorés?

Le front huilé, l'humeur altière,

Ces chefs de votre fourmilière

Disent que j'ai béni leurs droits,

Et que par ma grace ils sont rois.

Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,
Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs
 Dont mon nez craint les encensoirs.
 Ils font de la vie un carême,
 En mon nom lancent l'anathème,
 Dans des sermons fort beaux, ma foi,
 Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
 Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
 Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
 Je veux bien que le diable m'emporte.
 Enfans, ne m'en veuillez donc plus :
 Les bons cœurs seront mes élus.
 Sans que pour cela je vous noie,
 Faites l'amour, vivez en joie;
 Narguez vos grands et vos cafards.
 Adieu, car je crains les mouchards.
 A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
 Je veux, mes enfans, que le diable m'emporte,
 Je veux bien que le diable m'emporte.

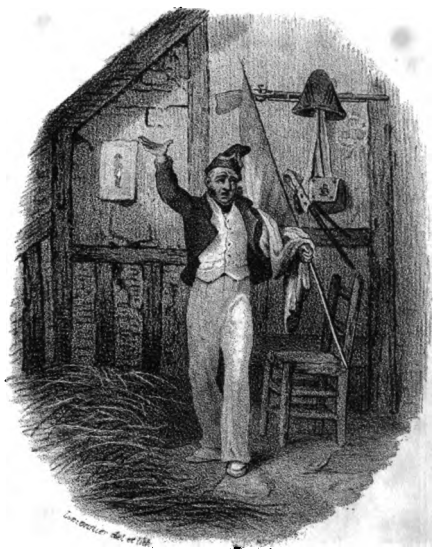
LE VIEUX DRAPEAU.

(1820.)

(Cette chanson n'exprime que le vœu d'un soldat qui désire voir la Charte constitutionnelle placée sous la sauvegarde du drapeau de Fleurus, de Marengo et d'Austerlitz. Le même vœu a été exprimé à la tribune par plusieurs députés, et entre autres par le général Foy, dans une improvisation aussi noble qu'énergique.)

Am : Elle aime à rire, elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire
 Je viens de me voir entouré.
 Nos souvenirs m'ont enivré ;
 Le vin m'a rendu la mémoire.



LE VIEUX TRAPPEAU.

Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.

Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé :

Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille !

Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.

Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.

Sur le sein de la liberté,
Nos fils jouaient avec sa lance.

Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.

Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.

Rendons-lui le coq des Gaulois ;
Il sut aussi lancer la foudre.

La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.

Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui.

Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.

Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière.

Quand secourrai-je la poussière
 Qui ternit ses nobles couleurs ?
 Mais il est là, près de mes armes ;
 Un instant osons l'entrevoir.
 Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
 C'est à toi d'essuyer mes larmes.
 D'un guerrier qui verse des pleurs,
 Le ciel entendra la prière :
 Oui, je secourrai la poussière
 Qui ternit tes nobles couleurs.

LA

MARQUISE DE PRÉTINTAILLE.

Aa : J' veux être un chien,
 ou A coups d' pied , à coups d' poing.

Marquise à trente quartiers pleins ,
 J'ai pris mes droits sur les vilains :
 En amour j'aime la canaille.
 D'un ton fier je leur dis : Venez.
 Mais sous mes rideaux blasonnés ,

Vils roturiers ,

Respectez les quartiers
 De la marquise de Pretintaille.

Sacrifierais-je à mes attraits
 Des gentilshommes damerets,
 Qui n'ont ni carrure ni taille ?
 Non , mais j'accable cent gredins
 De mes feux et de mes dédains.

Vils roturiers , etc.

Je veux citer les plus marquans ,
 Bien qu'après coup tous ces croquans
 Osent me traiter d'antiquaille :

Je ne suis , aux yeux des malins ,
Qu'une savonnnette à vilains.

Vils roturiers , etc.

Mon laquais était tout porté ,
Mais il parle de liberté :
De mes parchemins il se raille.
Paix ! lui dis-je , et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.

Vils roturiers , etc.

Arrive après mon confesseur ;
Du parti sacré défenseur ,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi , son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.

Vils roturiers , etc.

Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.

Vils roturiers , etc.

Mon fermier, butor bien nerveux ,
Dont la Charte a comblé les vœux ,
Dénigrait la glèbe et la taille ;
Mais je lui fis voir , à loisir ,
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.

Vils roturiers , etc.

J'oubliais certain grand coquin ,
Pauvre officier républicain ,
Brave au lit comme à la mitraille !
J'ai vengé sur ce possédé
Charette , Cobourg et Condé.

Vils roturiers , etc.

Mes privilèges s'éteindraient,
Si nos étrangers ne rentreraient;
A ma note aussi je travaille :
En attendant, forçons le roi
De solder les Suisses pour moi.
Vils roturiers, etc.

LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE),
EX-PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE
ROUEN.

CHANSON FAITE ET CHANTÉE A ROUEN, QUEL-
QUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

Am : Je vais bientôt quitter l'empire.

Dupont, que vient-on de m'apprendre ?
Quoi ! l'on tourmente vos amis !
J'ai des précautions à prendre ;
Vous le savez, je suis commis. (*bis.*)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus.
Bien mieux que vous je sais garder ma place.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage ;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous ; (*bis.*)
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts.
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, etc.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits. (bis.)
De vos discours on tient registre ;
Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talens ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, etc.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaumé vivez en paix. (bis.)
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos vœux ;
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, etc.

Oui, je vous suis sans autre forme,
Vous, que long-temps mon cœur aimait,
Je ne veux pas qu'on me réforme,
Comme Pasquier vous réforma. (bis.)
Adieu donc, honneur de la France !
Du préfet je crains les argus,
Avec L... je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, etc.

MA CONTEMPORAINE.

COUPLET ÉCRIT EN L'HONNEUR DE MADAME M.

Air : Ma Belle est la belle des belles.
Vous vous vantiez d'avoir mon âge
Sachez que l'Amour n'en reçoit rien.
Jadis les Berges ont je gage
Mâlé votre fil et le mien.

Nous n'attendons plus que Lisette ;
Fortune , passe ton chemin.

Pan ! pan ! etc.

Si l'on en croit ce qu'elle dit ,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles ,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan ! pan ! etc.

Elle offre perles et rubis ,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh ! que nous fait la pourpre même ?
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan ! pan ! etc.

Elle nous traite en écoliers ,
Parle de gloire et de génie.
Hélas ! grâce à la calomnie ,
Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan ! pan ! etc.

Loin des plaisirs , point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle :
Sans même essayer la nacelle ,
Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan ! pan ! etc.

Mais tous nos voisins et voisins
Implorent ses faveurs traîtresses :
Ah ! chers amis , par nos maîtresses
Nous serons plus gaîment trompés.

Pan ! pan ! etc.

de Mars

e,

rée

dards!

aptive;

pour moi

emploi;

fou du roi.

plice,

te

nis.

et ma lyre.

inaux;

aux,

point Minos.

loyés

nue :

udroyés.

ge!

ge;

naufage :

is bas.

gai repas,

souffre pas?

é

tibles :

Dans nos hameaux, quelle image brillante
 Nous nous faisons d'un souverain !
 Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !
 Pour la couronne un front chagrin !
 Heureux villageois, etc.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne ;
 L'horloge a causé son effroi :
 Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne,
 Pour un signal de son beffroi.
 Heureux villageois, etc.

Mais notre joie, hélas ! le désespère :
 Il fuit avec son favori.
 Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
 A ses enfans il a souri.
 Heureux villageois, etc.

LES ADIEUX A LA GLOIRE.

(DÉCEMBRE 1820.)

Air : Je commence à m'apercevoir,
 Qu'il en est d'la musique. (D'ALEXIS.)

Chantons le vin et la beauté :

Tout le reste est folie.

Voyez comme on oublie

Les hymnes de la liberté.

Un peuple brave

Retombe esclave :

Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.

La France, qui souffre en repos,

Né veut plus que mal-à-propos

J'ose en trompette, ériger mes pipeaux.

Adieu donc, pauvre gloire !

Déshéritons l'histoire.

Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi ! d'indignes enfans de Mars
 Briguaient une livrée ,
 Quand ma muse éplorée
 Recrutait pour leurs étendards !
 Ah ! s'il m'arrive
 Beauté naïve ,
 Sous ses baisers ma voix sera captive ;
 Ou flattons si bien , que pour moi
 On exhume aussi quelque emploi ;
 Oui , noir ou blanc , soyons le fou du roi.
 Adieu donc , etc.

Des excès de nos ennemis
 Chaque juge est complice ,
 Et la main de justice
 De soufflets accable Thémis.
 Plus de satire !
 N'osant médire ,
 J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
 J'ai trop bravé nos tribunaux ;
 Dans leurs dédales infernaux ,
 J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
 Adieu donc , etc.

Des tyrans par nous soudoyés
 La faiblesse est connue :
 Gulliver éternue ,
 Et tous les nains sont fondroyés.
 Mais , quelle image !
 Non , plus d'orage ;
 De nos plaisirs redoutons le naufrage :
 Opprimés , gémissiez plus bas.
 Que nous fait , dans un gai repas ,
 Que l'univers souffre ou ne souffre pas ?
 Adieu donc , etc.

Du sommeil de la liberté
 Les rêves sont pénibles :

Devenons insensibles
 Pour conserver notre gaieté.
 Quand tout succombe,
 Faible colombe,
 Ma muse aussi sur des roses retombe.
 Lasse d'imiter l'aigle altier,
 Elle reprend son doux métier :
 Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
 Adieu donc, etc.

LES DEUX COUSINS,

ou

LETTRE

D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

Am : Daignez m'épargner le reste.

Salut ! petit cousin-germain ;
 D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
 La Fortune te tend la main :
 Ta naissance l'a fait sourire.
 Mon premier jour aussi fut beau :
 Point de Français qui n'en convienne.
 Les rois m'adoraient au berceau,
 Et cependant je suis à Vienne !

Je fus bercé par des faiseurs
 De vers, de chansons, de poèmes :
 Ils sont, comme les confiseurs,
 Partisans de tous les baptêmes.
 Les eaux d'un fleuve bien mondain
 Vont laver ton ame chrétienne :
 On m'offrit de l'eau du Jourdain,
 Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges , ces pairs avilis
 Qui te prédisent des merveilles ,
 De mon temps j'aurais que des lys ,
 Seraient le butin des abeilles.
 Parmi les nobles détracteurs
 De toute vertu plébéienne ,
 Ma nourrice avait des flatteurs ,
 Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais ;
 La pourpre seule t'environne.
 Des sceptres étaient mes hochets ;
 Mon bourlet fut une couronne.
 Méchant bourlet ! puisqu'un faux pas
 Même au Saint-Père ôta la sienne :
 Mais j'avais pour moi nos prélats ,
 Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux , je crois peu
 Que du monde ils t'ouvrent l'entrée.
 Ils préfèrent au cordon bleu ,
 De l'honneur l'étoile sacrée.
 Mon père à leur beau dévouement
 Livra sa fortune et la mienne :
 Ils auront tenu leur serment ,
 Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis ,
 Si je végète sans puissance ,
 Confonds ces courtisans maudits ,
 En leur rappelant ma naissance.
 Dis-leur : « Je puis avoir mon tour ;
 » De mon cousin qu'il vous souvienne.
 » Vous lui promettiez votre amour ,
 » Et cependant il est à Vienne ! »

LES VENDANGES.

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau,
ou Air nouveau de M. Lorin.

L'aurore annonce un jour serein ;

Vite à l'ouvrage !

Et reprenons courage.

Filletes , flûte et tambourin ,

Mettez les vendangeurs en train.

Du vin qu'a fait tourner l'orage ,

Un vin nouveau bientôt consolera.

Amis, chez nous la gaité renaitra. } (*bis.*)

Ah ! ah ! la gaité renaitra,

Notre maire tourne à tout vent ;

D'écharpe il change ,

Et de tout vin s'arrange.

Mais , puisqu'ainsi ce bon vivant

De couleur changea si souvent ,

Qu'avec son écharpe il vendange ,

Et de vin doux on la barbouillera.

Amis, etc.

Le juge qui , de vingt façons ,

En robe noire ,

Explique son grimoire ,

Condamne jusqu'à nos chansons ;

Mais , grace au vin que nous pressons ,

Que lui-même il chante après boire

La liberté , la gloire , et cætera.

Amis, etc.

Si le curé , peu tolérant ,

Gronde sans cesse

Et veut qu'on se confesse ,

Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.
Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un *libera*.
Amis, etc.

Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne,
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne ;
Aux parchemins il les préférera.
Amis, etc.

Beau pays, fertile et guerrier,
A la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier.
Vendangeons, et vive la France !
Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, etc.

L'ORAGE.

Am : C'est l'amour, l'amour.

Chers enfans, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre de vertes charmillers,
Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,

Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs ;
En vain la foudre gronde ,
Couronnez-vous de fleurs !

Chers enfans , etc.

L'éclair sillonne le nuage ,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage ;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.

J'en crois votre allégresse ;
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillans d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfans , etc.

Vos pères ont eu bien des peines ;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes ,
De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire ;
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfans , etc.

Au bruit de lugubres fanfares ,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des barbares
Qui vous annonçait nos revers.

Dans le fracas des armes ,
Sous nos toits en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

Chers enfans , etc.

Vous triompherez des tempêtes
Où notre courage expira.



C'est en éclatant sur nos têtes
Que la foudre nous éclaira.

Si le dieu qui vous aime
Crut devoir nous punir,
Pour vous sa main resseme
Les champs de l'avenir.

Chers enfans, etc.

Enfans, l'orage, qui redouble,
Du sort présage le courroux.
Le sort ne vous cause aucun trouble ;
Mais à mon âge on craint ses coups.

S'il faut que je succombe
En chantant nos malheurs,
Déposez sur ma tombe
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfans, etc.

LE CINQ MAI.

(1821.)

Air : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.

Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.

Mais loin des Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogua plus joyeux.

Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !

Bons Espagnols, là s'éteint votre haine :
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.

Je ne puis rien, rien pour sa délivrance ;

Ne soufflez mot; retenez votre langue;
Tremblez, enfans, vous qui jurez parfois!
Le dard caché, qu'à ces guêpes Dieu donne,
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfans; etc.

Petits Poucets de la littérature;
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;
Où, s'il s'endort, dérobez sa chaussure.
De s'en servir on peut juger prudent.
Non : qu'ai-je dit? Ah! la peur déraisonne,
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfans; etc.

LA MUSE EN FUITE,

ou

MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

CHANSON FAITE A L'OCCASION DES PREMIÈRES
POURSUITES JUDICIAIRES EXERCÉES
CONTRE MOI POUR LA PUBLICATION DE
MON RECUEIL.

Am : Halte-là.

Pou.	Quittez la lyre, ô ma muse!
Bien	Et déchiffrez ce mandat.
Il ap	Vous voyez qu'on vous accuse
Sa	De plusieurs crimes d'Etat.
D'	Pour un interrogatoire
P	Au Palais comparaissez.
)	Plus de chansons pour la gloire!
	Pour l'amour plus de chansons!
	Suivez-moi!

C'est la loi.

Suivez-moi, de par le roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains*.
Au *Qui vive* d'ordonnance,
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France !
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi ! etc.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.
Voici la Sainte-Chapelle,
Où l'on pria pour Boileau **.
S'il renaissait, ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du Lutrin.
Suivez-moi ! etc.

Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissant
Au bûcher livra l'Émile ***,
Phénix toujours renaissant.
Muse, de vos chansonnettes,
Aujourd'hui l'on va tâcher

* Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde, et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

** On dit que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

*** On sait également que, par arrêt du parlement, l'Émile fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

De faire des allumettes
Pour rallumer ce bûcher.
Suivez-moi ! etc.

Muse, voici la grand' salle...
Eh quoi ! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent.
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi ! etc.

Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge
Ma muse avait pris alors.
Gaîment avec la grisette
D'un président, bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait le verre en main :
Suivez-moi ! etc.

DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS
PENDANT MON PROCÈS *.

Air : du Ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé, je dénonce ;
Oui, je dénonce des couplets.

* L'auteur ignorait que ces couplets fussent de mademoiselle de Froberville, d'Orléans.

La gaîté de l'auteur annonce
Qu'il peut figurer au Palais ;
On voit, à l'air dont il vous traite,
Que cent fois il vous persifla.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.
Il croit à la gloire des braves ;
Pourriez-vous le lui pardonner ?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges , etc.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés ;
Il pourrait chanter la patrie ,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, etc.

ADIEUX A LA CAMPAGNE.

(Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de ma condamnation.)

Am : Muse des bois et des accords champêtres.

Soleil si doux, au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que le trône pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.

Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée ,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeurs la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchans.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, etc.

Déjà leur rage atteint mon indigence *,
Au tribunal ils traînent ma gaîté ;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance :
Rougeraient-ils devant ma probité ?
Ah ! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire :
L'intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, etc.

Sur des tombeaux si j'invoque la gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,
Ai-je, à prix d'or, aux pieds de la victoire,
Encouragé le meurtre des États ?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantaï dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, etc.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie ,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers ;
Même aux regards de la France asservie,
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre,
La renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, etc.

* Lorsque mon Recueil parut, on m'a assuré que ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université de m'ôter le modique emploi d'expéditionnaire que j'occupais depuis douze ans.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
 Jadis un roi causa tous ses malheurs.
 Partons : j'entends le geolier qui m'appelle.
 Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
 Mes fers sont prêts; la liberté m'inspire ;
 Je vais chanter son hymne glorieux.
 Ciel vaste et pur, etc.

A BAS LA LIBERTÉ!

PREMIÈRE CHANSON FAITE A SAINTE-PÉLAGIE
 EN JANVIER 1822.

Air : Chantons Lœtadini.

D'un petit bout de chaîne
 Depuis que j'ai tâté,
 Mon cœur en belle haine
 A pris la liberté.
 Fi de la liberté !
 A bas la liberté !

Marchangy, ce vrai sage,
 M'a fait par charité
 Sentir de l'esclavage
 La légitimité.
 Fi de la liberté ! etc.

Plus de vaines louanges
 Pour cette déité,
 Qui laisse en de vieux langes
 Le monde emmaillotté !
 Fi de la liberté ! etc.

De son arbre civique
 Que nous est-il resté ?
 Un bâton despotique,

Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté ! etc.

Interrogeons le Tibre,
Lui seul a bien goûté
Sueur du peuple libre,
Crasse d'oisiveté.
Fi de la liberté ! etc.

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son baigne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté ! etc.

Bons porte-clefs que j'aime ,
Geuliers pleins de gaité,
Par vous, au Louvre même,
Que ce vœu soit porté.
Fi de la liberté ! etc.

LA CHASSE.

CHANSON DE REMERCIEMENT A DES CHAS-
SEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VI-
LAINE, QUI M'ENVOYÈRENT UNE BOUR-
RICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Aia : Tonton , tontaine.

Grace à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton ,
Tonton , tonton , tontaine tonton ,
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine ,
De votre cor je prends le ton ,
Tonton , tontaine tonton.

Chasses, morbleu, chassez encore :
 Quittez Rosette et Jeanneton,
 Tonton, tonton, tontaine tonton :
 Ou pour rabattre, dès l'aurore,
 Que les amours soient de planton,
 Tonton, tontaine tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
 Maint chasseur au fond d'un ponton*,
 Tonton, tonton, tontaine tonton :
 Gabrielle daiguait permettre
 Qu'on braconnât dans son canton,
 Tonton, tontaine tonton.

Jadis nul n'osait en province
 Porter aux champs son mousqueton,
 Tonton, tonton, tontaine tonton.
 On gardait la perdrix du prince :
 Le loup dévorait le mouton,
 Tonton, tontaine tonton.

Vous, qui consolez ma disgrâce,
 Pour nos droits vous tremblez, dit-on,
 Tonton, tonton, tontaine tonton ;
 Sauvez au moins le droit de chasse,
 Pour l'honneur du pays breton,
 Tonton, tontaine tonton.

* Henri IV renouvela des ordonnances très-sévères contre les délits de chasse.

MA GUÉRISON.

RÉPONSE A DES SEMUROIIS QUI , POUR FAIRE
PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER
DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES , M'ONT
ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE
ROMANÉE , EN M'ORDONNANT DES DOU-
CHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR
EN PRISON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Ain : de la Treille de sincérité.

J'espère
Que le vin opère :
Oui, tout est bien , même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après un coup de Romanée,
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée
A railler les hommes puissans. (*bis.*)
Un accès pouvait me reprendre ;
Mais, du topique effet certain !
J'avais de l'encens à leur vendre,
Après un coup de Chambertin.
J'espère, etc.

Après deux coups de Romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits. (*bis.*)
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin,
J'admire Marchangy lui-même,

Après deux coups de Chambertin.

J'espère , etc.

Après trois coups de Romanée,
Je n'aperçois plus d'opresseurs ;
La presse n'est plus enchaînée,
Le budget seul a des censeurs ; (*bis.*)
La Tolérance, par la ville,
Court en habit de sacristain ;
Je vois pratiquer l'Évangile,
Après trois coups de Chambertin.

J'espère , etc.

Au dernier coup de Romanée,
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la Liberté couronnée
D'olivier, d'épis et de fleurs. (*bis.*)
Les douces lois sont les plus fortes ;
L'avenir n'est plus incertain :
J'entends tomber verrous et portes,
Au dernier coup de Chambertin.

J'espère , etc.

O Chambertin ! ô Romanée !
Avec l'aurore d'un beau jour,
L'illusion chez vous est née
De l'Espérance et de l'Amour. (*bis.*)
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du Destin
Tantôt un cep de Romanée,
Tantôt un cep de Chambertin.

J'espère , etc.

L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENS A DES BOURGUIGNONS QUI
M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIF-
FÉRENS CRAUS LES PLUS RENOMMÉS.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Am : Je vais bientôt quitter l'empire.

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province,
Ce Bourguignon nous est donné. (*bis.*)
Quoiqu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (*bis.*)
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune,
M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé...* (*bis.*)
Plus d'un personnage notable
Là souvent devient délateur. (*bis.*)
Chut ! mes amis ; etc.

Mais il circule, et de la France
Déjà nous vantons les héros ;
A nos yeux déjà l'espérance
Sourit à travers les barreaux. (*bis.*)
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur. (*bis.*)
Chut ! mes amis ; etc.

Il nous ferait chanter la gloire

* On visite tous les objets envoyés aux prison-
niers ; des gens de police sont chargés de ce soin.

D'un sol fertile en joyeux ceps,
 Et l'empereur dont la mémoire
 Reste en honneur chez les Français...* (*bis.*)
 Oui, sur Probus, prince équitable,
 Il nous souffle un chorus flatteur. (*bis.*)
 Chut! mes amis; etc.

De ce traître faisons justice :
 Exprès prolongeons le dîner.
 S'il a passé par la police,
 Qu'il passe pour y retourner. (*bis.*)
 Passe donc, ô vin délectable !
 Retourne à ce lieu corrupteur. (*bis.*)
 Chut! mes amis; etc.

MON CARNAVAL.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air : des Chevilles de maître Adam,
 ou Air nouveau de M. Meissonnier.

Amis, voici la riante semaine,
 Que tous les ans je fêtais avec vous.
 Marotte en main, dans le char qu'il promène,
 Momus au bal conduit sages et fous.
 Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
 Il m'a semblé voir passer les Amours.
 J'entends au loin l'archet de la folie :
 O mes amis, prolongez d'heureux jours !
 Oui, je les vois ces danses amoureuses
 Où la beauté triomphe à chaque pas.

* La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.

De vingt danseurs je vois les mains heureuses
Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin , etc.

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets, j'ai présidé chez vous !
Là, de mon cœur jaillissait l'étincelle
Dont la gaîté vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie;
Je la vidais, mais vous versiez toujours !
J'entends au loin , etc.

Des jours charmans la perte est seule à craindre ;
Fêtez-les bien , c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le peu d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.
J'entends au loin , etc.

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'allégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie :
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin , etc.

L'OMBRE D'ANACRÉON.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air : de la Sentinelle ,
ou Air nouveau de Dupaty.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !

O demi-dieux ! vous, nos premiers flambeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire !

Soudain sous un ciel enchanté

Une ombre apparaît et s'écrie :

« Doux enfant de la liberté, (*bis.*)

» Le plaisir veut une patrie !

» Une patrie !

» O peuple grec, c'est moi dont les destins

» Furent si doux chez tes aïeux si braves.

» Quand il chantait l'amour dans leurs festins ,

» Anacréon en chassait les esclaves.

» Jamais la tendre volupté

» N'approcha d'une ame flétrie.

» Doux enfant de la liberté, (*bis.*)

» Le plaisir , etc.

» De l'aigle encor l'aile rase les cieux ,

» Du rossignol les chants sont toujours tendres.

» Toi , peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux ,

» Qu'en as-tu fait ? qu'as-tu fait de nos cendres ?

» Tes fêtes passent sans gaîté

» Sur une rive encor fleurie.

» Doux enfant de la liberté, (*bis.*)

» Le plaisir , etc.

» Déjà vainqueur, chante et vole au danger ;

» Brise tes fers : tu le peux , si tu l'oses.

» Sur nos débris, quoi ! le vil étranger

» Dort enivré du parfum de tes roses !

» Quoi ! payer avec la beauté

» Un tribut à la barbarie !

» Doux enfant de la liberté , (*bis.*)

» Le plaisir , etc.

» C'est trop rougir aux yeux du voyageur,

» Qui d'Olympie évoque la mémoire.

» Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur ,

» Reverdiront d'abondance et de gloire.

» Des tyrans le sang détesté

» Réchauffe une terre appauvrie.

» Doux enfant de la liberté, (*bis.*)

» Le plaisir, etc.

» A tes voisins n'emprunte que du fer :

» Tout peuple esclave est allié perfide.

» Mars va t'armer des feux de Jupiter :

» Cher à Vénus, son étoile te guide* ;

» Bacchus, dieu toujours indompté,

» Remplira ta coupe tarie.

» Doux enfant de la liberté, (*bis.*)

» Le plaisir, etc.

Il se rendort le sage de Téos.

La Grèce enfin suspend ses funérailles.

Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,

Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!

Vos vierges même ont répété

Ces mots d'une voix attendrie :

Doux enfant de la liberté, (*bis.*)

» Le plaisir, etc.

L'ÉPITAPHE A MA MUSE.

(SAINTE-PÉLAGIE.)

Air : de Ninon chez madame de Sévigné,
ou Air du Vilain.

Venez tous, passans, venez lire

L'épithaphe que je me fais.

J'ai chanté l'amoureux délire,

* Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.

Le vin, la France et ses hauts faits.
 J'ai plaint les peuples qu'on abuse;
 J'ai chansonné les gens du roi :
 Béranger m'appelait sa muse. (bis.)
 Pauvres pécheurs, priez pour moi ! (bis.)
 Priez pour moi ! priez pour moi !
 Grace à moi, qu'il rendit moins folle,
 D'être gueux il se consolait,
 Lui qui des muses de l'école
 N'avait jamais sucé le lait.
 Il grelottait dans sa coquille,
 Quand d'un luth je lui fis l'octroi. (bis.)
 De fleurs j'ai rempli sa mandille. (bis.)
 Pauvres pécheurs, priez pour moi !
 Je l'ai rendu cher au courage
 Dont il adoucit le malheur.
 En amour il fut mon ouvrage,
 J'ai pipé pour cet oïseleur.
 A lui plus d'un cœur vint se rendre,
 Mais les oiseaux en feront foi : (bis.)
 J'ai fourni la glu pour les prendre. (bis.)
 Pauvres pécheurs, priez pour moi !
 Un serpent... (Dieu ! ce mot rappelle
 Que Marchangy rampa vingt ans !)
 Un serpent, qui fait peau nouvelle
 Dès que brille un nouveau printemps,
 Fond sur nous, triomphe et nous livre
 Aux fers dont on pare la loi. (bis.)
 Sans liberté je ne peux vivre. (bis.)
 Pauvres pécheurs, priez pour moi !
 Malgré l'éloquence sublime
 De Dupin, qui pour nous parla,
 N'ayant pu mordre sur la lime,
 Le hideux serpent l'avalâ.

Or, je trépasse, et, mieux instruite,
 Je vois l'enfer avec effroi : (bis.)
 Hier Satan s'est fait jésuite. (bis.)
 Pauvres pécheurs, priez pour moi !

LA SYLPHIDE.

Am : Je ne sais plus ce que je veux.

La raison a son ignorance;
 Son flambeau n'est pas toujours clair.
 Elle niait votre existence,
 Sylphes charmans, peuple de l'air.
 Mais, écartant sa lourde égide,
 Qui gênait mon œil curieux,
 J'ai vu naguère une Sylphide.
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses,
 Fils de l'Aurore et des Zéphyr;
 Vos brillantes métamorphoses
 Sont le secret de nos plaisirs.
 D'un souffle vous séchez nos larmes,
 Vous épurez l'azur des cieux;
 J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine,
 Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
 J'ai vu sa parure enfantine
 Plaire par ~~ce~~ qui lui manquait.
 Ruban perdu, boucle défaite;
 Elle était bien, la voilà mieux.
 C'est de vos sœurs la plus parfaite.
 Sylphes légers, soyez mes dieux.
 Que de grace en elle font naître



Composé de 12 n. 100

LA GYPSY.

Vos caprices toujours si doux !
 C'est un enfant gâté, peut-être,
 Mais un enfant gâté par vous.
 J'ai vu, sous un air de paresse,
 L'amour rêveur peint dans ses yeux.
 Vous qui protégez la tendresse,
 Sylphes légers, soyez mes dieux.
 Mais son aimable enfantillage
 Cache un esprit aussi brillant
 Que tous les songes qu'au bel âge
 Vous nous apportez en riant,
 Du sein de vives étincelles,
 Son vol m'élevait jusqu'aux cieux ;
 Vous, dont elle empruntait les ailes,
 Sylphes légers, soyez mes dieux,
 Hélas ! rapide météore,
 Trop vite elle a fui loin de nous.
 Doit-elle m'apparaître encore ?
 Quelque Sylphe est-il son époux ?
 Non, comme l'abeille, elle est reine
 D'un empire mystérieux ;
 Vers son trône un de vous m'entraîne.
 Sylphes légers, soyez mes dieux.

LE PIGEON MESSAGER *.

(1822.)

Am : de Tacounet,

L'AI brillait, et ma jeune maîtresse
 Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.

* Tout le monde connaît maintenant l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter des lettres pressées. Emportés loin de leur séjour ha-

Nous comparions notre France à la Grèce,
 Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. *(bis.)*
 Nœris découvre un billet sous son aile ;
 Il le portait vers des foyers chéris. *(bis.)*
 Bois dans ma coupe, ô messager fidèle, } *(bis.)*
 Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Il est tombé, las d'un trop long voyage,
 Rendons-lui vite et force et liberté.
 D'un trafiquant remplit-il le message ?
 Va-t-il d'amour parler à la beauté ? *(bis.)*
 Peut-être il porte, au nid qui le rappelle,
 Les derniers vœux d'infortunés proscrits. *(bis.)*
 Bois dans ma coupe, etc.

Mais du billet quelques mots me font croire
 Qu'il est en France à des Grecs apporté.
 Il vient d'Athènes, il doit parler de gloire.
 Lisons-le donc par droit de parenté. *(bis.)*
 Athènes est libre ! amis, quelle nouvelle !
 Que de lauriers tout-à-coup reflouris ! *(bis.)*
 Bois dans ma coupe, etc.

Athènes est libre ! Ah ! buvons à la Grèce ;
 Nœris ; voici de nouveaux demi-dieux.
 L'Europe en vain, tremblante de vieillesse ,
 Déshéritait ces aînés glorieux : *(bis.)*
 Ils sont vainqueurs ! Athènes, toujours belle,
 N'est plus vouée au culte des débris. *(bis.)*
 Bois dans ma coupe, etc.

Athènes est libre ! ô muse des Pindares,
 Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
 Athènes est libre, en dépit des barbares :

bituel, ils traversent, pour y revenir, les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.

Athène est libre, en dépit de nos rois. (bis.)
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encor Athènes dans Paris ! (bis.)
Bois dans ma coupe, etc.

Beau voyageur, au pays des Hellènes,
Repose-toi, puis vole à tes amours ;
Vole, et, bientôt rapporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vaulours. (bis.)
A tant de rois dont le trône chancelle,
D'un peuple libre apporte encor les cris. (bis.)
Bois dans ma coupe, etc.

LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE, QUI
M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES
BUREAUX POUR RÉPARER LA PERTE DE
MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.

(1832.)

Au : de la Treille de sincérité.

Lise à l'oreille

Me conseille;

Cet oracle me dit tout bas :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Un doux emploi pourrait vous plaire,

Me dit Lise; mais songez bien,

Songez bien au poids du salaire,

Même chez un vrai citoyen. (bis.)

Rester pauvre vous est facile,

Quand l'amour, afin de l'user,

Vient remonter ce luth fragile

Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille, etc.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
 Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
 Célébrer au bruit de son coffre
 Les droits que sa vertu défend. (*bis.*)
 Vous croiriez voir à chaque rime.
 Les sots doublement satisfaits,
 De vos chansons lui faire un crime,
 Vous en faire un de ses bienfaits.
 Lise à l'oreille, etc.

Craignant alors la malveillance,
 Vous ririez moins de ce baron,
 Courtier de la Sainte-Alliance,
 Qui des rois s'est fait le patron. (*bis.*)
 Dans les fonds de peur d'une crise,
 Il veut que les Grecs soient déçus;
 Pour avoir l'*endos* de Moïse,
 On fait banqueroute à Jésus.
 Lise à l'oreille, etc.

Votre muse en deviendrait folle,
 Et croirait flatter en disant
 Que sur la *droite* du Pactole
 Intrigue et ruse vont puisant : (*bis.*)
 Tandis qu'une noble industrie
 Puise à *gauche*, et, de toute part,
 Reverse à flots sur la patrie
 Un or dont le pauvre a sa part.
 Lise à l'oreille, etc.

Ainsi mon oracle m'inspire,
 Puis ajoute ce dernier point :
 Des distances l'amour peut rire ;
 L'amitié n'en supporte point. (*bis.*)
 Riche de votre indépendance,
 Chez Laffitte toujours fêté,

En trinquant avec l'opulence
 Vous boirez à l'égalité.
 Lise à l'oreille, etc.

L'EAU BÉNITE.

COUPLETS POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE
 DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS
 SANS CÉRÉMONIE.

Am : Faut d' la vertu.

Ces deux époux ont mis enfin } (bis.)
 De l'eau bénite dans leur vin.

A l'autel ce couple s'engage ;
 Voilà de quoi nous récrier.
 Après vingt ans de mariage ,
 Oser encor se marier !
 Ces deux époux , etc.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes ,
 Le moindre, aux yeux de ta bonté ,
 Est celui d'avoir dit les *graces*
 Avant le *bénédicté*.
 Ces deux époux , etc.

Madame, de fleurs ennuyée...
 Chut ! me dit-elle. Ah ! puisse un jour
 Du chapeau de la mariée
 Sa fille aussi coiffer l'Amour !
 Ces deux époux , etc.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
 Versez d'un Bordeaux réchauffant,
 Reste du vin mis en bouteilles
 Au baptême de votre enfant.
 Ces deux époux , etc.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que parfois, prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.
Ces deux époux, etc.

L'AMITIÉ.

COUPLETS CHANTÉS A MES AMIS, LE 8 DÉ-
CEMBRE 1822, JOUR ANNIVERSAIRE DE MA
CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

Au : Quand des ans la fleur printanière.

Sur des roses l'amour sommeille,
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'amitié qui veille
A la porte d'une prison. (bis.)

Tyran aussi, l'amour nous coûte
Des pleurs, qu'elle sait arrêter.
Au poids de nos fers il ajoute,
Elle nous aide à les porter.
Sur des roses, etc.

Dans l'une de nos cent bastilles,
Lorsque ma muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'amitié frappait déjà.
Sur des roses, etc.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines
Celui des soins de l'amitié !
Sur des roses, etc.

Que fait la gloire à qui succombe !

Amis, renouons à briller.
 Donnons les marbres d'une tombe
 Pour les plumes d'un oreiller.
 Sur des roses, etc.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime,
 Trompons les hivers meurtriers.
 On peut braver le temps lui-même
 Quand on a bravé les geoliers.
 Sur des roses, etc.

LE CENSEUR.

(1822.)

Ara : de la Robe et des Bottes.

On me disait : il est temps d'être sage ;
 Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
 Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
 Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
 De mes refrains j'ai reponné le livre ;
 Mais quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
 Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,
 Nous délivre au moins du censeur !

La Liberté, nourrice du génie,
 Voit les beaux-arts pleurant sur son cercueil.
 Qui va d'un joug subir l'ignominie,
 A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
 Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?
 Et toi, Molière, admirable penseur ?
 Non, dites-vous, ou que Dieu vous délivre,
 Vous délivre au moins du censeur !

Tu veux encor ravir le feu céleste,
 Jeune homme, épris des lauriers les plus beaux,

Quand la censure, à son rocher funeste,
De ton génie a promis les lambeaux !
D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur,
Fils de Japhet, ah ! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur !

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs;
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble ! en scène il faut me suivre.
Jeffrys * en vain t'a pris pour assesseur.
Quoi ! tu souris ! ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

De Louis onze évoquons les victimes.
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot, pour se souler de crimes,
Mette sa vierge entre le diable et lui **.
Mais, tout sanglans, nos Tristans *** vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts, taisez-vous ! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur !

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépôt des rois.
Sans le régir, j'agrandis mon domaine ;
D'autres un jour lui traceront des lois.

* Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

** Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

*** Tristan est le nom du grand-prévôt de Louis XI. Il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes-œuvres.

Qu'en république on puisse y toujours vivre :
C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvre Français, ah ! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur !

LE MAUVAIS VIN ,

OU

LES CAR.

Am : On dit partout que je suis bête.

Béni sois-tu, vin détestable !
Pour moi tu n'es point redoutable,
Bien qu'au maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc, fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur, qui me dit toujours :
« Pour vous c'est assez des Amours.
» Chantez Bacchus, ainsi qu'un prêtre
» Parle des dieux sans les connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse
Ce soir pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens.
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.

Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers forgés sans peine,
Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès.

Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie.

Vive le vin qui ne vaut rien !
Notre gaité s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.
Mais, vin, à qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux.

Au risque d'une catastrophe,
Versez-m'en, je suis philosophe.

Versez ! versez ! je ne crains rien.

Du bon vin je me trouve bien.

LA CANTHARIDE,

OU

LE PHILTRE.

Ain : des Comédiens,
ou du Rondeau de Miller, intitulé : UN TOUR DE JARDIN.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui rocèles
Des dons puissans, à la volupté chers ;
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille,
Qui chaque jour pleure encor son printemps,
« Quoi ! votre joue est déjà moins vermeille,
» Vous languissez et n'avez que vingt ans !

- » Un père altier, que seul l'intérêt touche,
- » Vous a jetée au lit d'un vieil époux ;
- » L'espoir en vain sourit sur votre bouche :
- » L'hymen l'effleure et s'endort près de vous.
- » A votre abord naît la froide risée ;
- » L'Amour se dit : On m'a fait un larcin ,
- » Mais cette terre a des nuits sans rosée ,
- » Et d'aucun fruit ne parera son sein.
- » Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse ;
- » Un philtre heureux, plein de tendres chaleurs,
- » De votre époux exhumant la jeunesse,
- » Peut de la vôtre épanouir les fleurs. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais vers ce frêne, accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantlaride y reposait encore ;
Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissans, à la volupté chers ;
Rends à l'amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes ;
Je répugnais à d'innocens plaisirs.
Tout bas, ma bouche insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes désirs.

Mon cœur brûlait, hélas ! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur !

Père cruel ! il fallait de ta fille
 Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
 Là, Dieu du moins nous crée une famille,
 Là, son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
 Avait rêvé jeune, beau, caressant ?

Entre ses bras ma pudique tendresse
 Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue ;

D'un plaisir chaste allumons le flambeau.

Ah ! cessons d'être une vaine statue,

Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,

» Et dès demain renaîtront vos couleurs :

» Demain moi-même, au seuil de votre asile,

» Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut ; meurs, ô toi qui recèles

Des dons puissans, à la volupté chers ;

Rends à l'amour tous les feux que tes ailes

Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

LE TOURNE-BROCHE.

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

Du dîner j'aime fort la cloche,

Mais on la sonne en peu d'endroits ;

Plus qu'elle aussi le tourne-broche

A nos hommages a des droits.

Combien d'ennemis il rapproche

Chez le prince et chez le bourgeois !

A son doux tic tac un jour les partis

Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique

querelles du temps passé ;

Que par l'Amphion italique
Le grand Mozart soit terrassé ;
Je ne tiens qu'au refrain bachique
Par le tourne-broche annoncé.
A son doux tic tac , etc.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi, je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac , etc.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours :
Le tourne-broche a l'avantage
D'embellir des instans trop courts.
A son doux tic tac , etc.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or ;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort :
Vivent ceux que sa main remonte,
Mais gloire à celui du Trésor !
A son doux tic tac , etc.

LES SCIENCES.

Am :

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir amours et muses ;

J'allais vouloir être savant.
 Mais quoi ! pour une ame incertaine,
 La science est d'un vain secours.
 Gardons Lisette et La Fontaine :
 Muses, restez ; restez, amours.

La nature était mon Armide ;
 Dans ses jardins j'errais surpris.
 Mais un chimiste moins timide
 Règne en vainqueur sur leurs débris.
 Dans son fourneau rien qu'il ne jette :
 Des gaz il poursuit le concours.
 Ma fée y perdrait sa baguette :
 Muses, restez ; restez, amours.

J'ai regret aux contes de vieille,
 Quand un docteur dit qu'à sa voix
 Les morts lui viennent à l'oreille
 De la vie expliquer les lois.
 De la lampe il voit la matière,
 Les ressorts, le fond, les contours ;
 Je n'en veux voir que la lumière ;
 Muses, restez ; restez, amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
 Si les cieux n'obéissaient pas :
 Plus d'une erreur passe et repasse
 Entre les branches d'un compas.
 Un siècle a changé la physique ;
 Nos temps sont féconds en retours.
 Je crains que le soleil n'abdique :
 Muses, restez ; restez, amours.

Enivrons-nous de poésie,
 Nos cœurs n'en aimeront que mieux.
 Elle est un reste d'ambroisie,
 Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
 Quel est sur moi le froid qui tombe ?

C'est le froid du soir de mes jours.
 Promettez un rêve à ma tombe,
 Muses, restez ; restez , amours.

LE TAILLEUR ET LA FÉE.

CHANSON CHANTÉE A MES AMIS LE JOUR
 ANNIVERSAIRE DE MA NAISSANCE, 19
 AOUT 1822.

Air : d'Angelina (DE WILHEM).

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
 En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
 Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
 Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
 Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
 A mon berceau, qui n'était point de fleurs ;
 Mais mon grand-père , accourant à mes pleurs,
 Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
 Et cette fée, avec de gais refrains, } (bis.)
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'ame inquiète :
 « A cet enfant quel destin est promis ? »
 Elle répond : « Vois-le , sous ma baguette ,
 » Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
 » Un coup de foudre ajoute à mes présages * :
 » Ton fils , atteint, va périr consumé ;
 » Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
 » Vole, en chantant, braver d'autres orages. »
 Et puis la fée, avec de gais refrains, } (bis.)
 Calmait le cri de mes premiers chagrins.

* L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

« Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
 » Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
 » Au toit du pauvre il répand l'allégresse,
 » A l'opulence il sauve des ennuis.
 » Mais quel spectacle attriste son langage?
 » Tout s'engloutit, et gloire, et liberté ;
 » Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
 » Il vient au port raconter leur naufrage. »
 Et puis la fée, avec de gais refrains, } (bis.)
 Calmait le cri de mes premiers chagrins. }

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi ! ma fille
 » Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons !
 » Mieux, jour et nuit, vaudrait tenir l'aiguille,
 » Que, faible écho, mourir en de vains sons. »
 « Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes,
 » De grands talens ont de moins beaux succès.
 » Ses chants légers seront chers aux Français,
 » Et du proscrit adouciront les larmes. »
 Et puis la fée, avec de gais refrains, } (bis.)
 Calmait le cri de mes premiers chagrins. }

Amis, hier, j'étais faible et morose,
 L'aimable fée apparaît à mes yeux.
 Elle me dit : « Tu te vois déjà vieux.
 » Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage*.
 » Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir,
 » Pour te fêter, tes amis vont s'unir ;
 » Long-temps près d'eux revis dans un autre âge. »
 Et puis la fée, avec ses gais refrains, } (bis.)
 Comme autrefois dissipa mes chagrins. }

* Les effets fantastiques du mirage trompent les yeux du voyageur au milieu des sables du désert : il croit voir devant lui des forêts, des lacs, des ruisseaux, etc.

LA DÉESSE.

SUR UNE PERSONNE A QUI L'AUTEUR A VU
REPRÉSENTER LA LIBERTÉ DANS UNE DES
FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

Ain : de la petite Gouvernante.

Est-ce bien vous, vous que je vis si belle,
Quand tout un peuple, entourant votre char,
Vous saluait du nom de l'Immortelle
Dont votre main brandissait l'étendard ?
De nos respects, de nos cris d'allégresse,
De votre gloire et de votre beauté,
Vous marchiez fière ; oui, vous étiez Déesse,
Déesse de la Liberté.

Vous traversiez des ruines gothiques ;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas ;
Les fleurs pleuvaient, et des vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats.
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
» Déesse de la Liberté. »

De noms affreux cette époque est flétrie ;
Mais, jeune alors, je n'ai rien pu juger.
En épelant le doux mot de Patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger.
Tout s'agitait, s'armait pour la défense ;
Tout était fier, surtout la pauvreté.
Ah ! rendez-moi les jours de mon enfance,
Déesse de la Liberté.

Volcan éteint sous les cendres qu'il lance,
Après vingt ans, ce peuple se rendort ;

Et l'étranger, apportant sa balance,
Lui dit deux fois : « Gaulois, pesons ton or. »
Quand notre ivresse, au ciel rendant hommage
Sur un autel élevait la beauté,
D'un rêve heureux vous n'étiez que l'image,
Déesse de la Liberté.

Je vous revois, et le temps trop rapide
Ternit ces yeux où riaient les amours ;
Je vous revois, et votre front qu'il ride
Semble à ma voix rougir de vos beaux jours.
Rassurez-vous : char, autel, fleurs, jeunesse,
Gloire, vertu, grandeur, espoir, fierté,
Tout a péri ; vous n'êtes plus Déesse,
Déesse de la Liberté.

LE MALADE.

(AVRIL 1823.)

Air : Muse des bois, etc.

Un mal cuisant déchire ma poitrine,
Ma faible voix s'éteint dans les douleurs,
Et tout renaît, et déjà l'aubépine
A vu l'abeille accourir à ses fleurs.
Dieu d'un sourire a béni la nature,
Dans leur splendeur les cieux vont éclater.
Reviens, ma voix, faible, mais douce et pure,
Il est encor de beaux jours à chanter.
Mon Esculape*, a renversé mon verre,
Plus de gaîté ! mon front se rembrunit.

* Le célèbre docteur Dubois, à qui l'auteur de ces chansons ne peut témoigner trop de reconnaissance, et en qui les qualités du cœur égalent la science et l'étonnante habileté.

Mais vient l'amour et le mois qu'il préfère ;
 Déjà l'oiseau butine pour son nid.
 Des voluptés le torrent va s'épandre
 Sur l'univers qui semblait végéter.
 Reviens, ma voix, faible, mais toujours tendre ;
 Il est encor des plaisirs à chanter.

Pour mon pays que de chansons encore !
 D'un lâche qubli vengeons les trois couleurs *.
 De nouveaux noms la France se décore ;
 A l'aigle éteint nous redevons des pleurs.
 Que de périls la tribune orageuse
 Offre aux vertus qui l'osent affronter !
 Reviens, ma voix, faible, mais courageuse,
 Il est encor des gloires à chanter.

Puis j'entrevois la Liberté bannie ;
 Elle revient : despotes, à genoux !
 Pour l'étouffer, en vain la Tyrannie
 Fait signe au Nord de déborder sur nous.
 L'ours effrayé regagne sa tanière,
 Loin du soleil qu'il voulait disputer.
 Reviens, ma voix, faible, mais libre et fière,
 Il est encor un triomphe à chanter.

Que dis-je, hélas ! oui, la terre s'éveille,
 Belle et parée, au souffle du printemps ;
 Mais dans nos cœurs le courage sommeille.
 Chargé de fers, chacun se dit : J'attends !
 La Grèce expire, et l'Europe est tremblante ;
 Seuls, nos pleurs seuls osent se révolter.

* A l'époque où cette chanson fut faite, on avait banni du salon de peinture les tableaux où M. Horace Vernet a si bien représenté les beaux faits d'armes de la révolution. On a senti, cette année, le ridicule d'une pareille mesure.

Reviens, ma voix, faible, mais consolante,
Il est encor des martyrs à chanter.

LA COURONNE DE BLUETS.

Ain : J'ai vu partout dans mes voyages.

Du ciel j'arrive, et mon voyage
Nous épargne à tous bien des pleurs.
Beauté folâtre autant que sage,
Ne joues plus avec des fleurs.
Sachez qu'hier, la panse ronde,
Et l'œil obscurai par Bacchus,
Jupin a cru, dans notre monde,
Voir une couronne de plus.

A la colère il s'abandonne :
— L'abus, dit-il, deviant trop fort.
Encore un front que l'on couronne,
Quand le faiseur de rois est mort !
Sur ce front lançons mon tonnerre ;
Du faible enfin vengeons les droits.
Je veux voir un jour, sur la terre,
Les rois sujets, les sujets rois.

Dans son conseil alors j'arrive :
(Où les rimeurs n'entrent-ils pas ?)
En joue il vous met sans qui vive ;
Mais je l'aborde chapeau bas :
— Jupin, de ton arrêt j'appelle,
Ta balance et tes poids sont faux.
Ta cour de justice éternelle
A-t-elle eu ses gardes-des-sceaux ?

Braque tes lunettes, vieux sire,
Sur le front couronné par nous ;

De la candeur c'est le sourire,
 De la bonté c'est l'œil si doux.
 Lorsque les carreaux de son foudre
 Chez nos sourds passent pour muets,
 Jupin ne mettrait-il en poudre
 Qu'une couronne de bluets?

— Oh ! oh ! dit-il ; qu'allais-je faire !
 Ailleurs frappons, mon foudre est chaud.
 — Frappe ; mais sur notre hémisphère
 Vise donc plus bas ou plus haut.
 Heureux d'avoir su vous défendre,
 J'accours des célestes donjons ;
 Quant à Jupin, je viens d'apprendre
 Qu'il a foudroyé deux pigeons.

L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS.

Ann : A soixante ans, etc.

De Damoclès l'épée est bien connue ;
 En songe, à table, il m'a semblé la voir.
 Sous cette épée et menaçante et nue,
 Denis l'Ancien me forçait à m'asseoir.
 Je m'écriais : Que mon destin s'achève,
 La coupe en main, au doux bruit des concerts.
 O vieux Denis, je me ris de ton glaive*,
 Je bois, je chante, et je siffle tes vers.
 Servez ! disais-je à messieurs de la bouche :
 Versez ! versez ! messieurs du gobelet.

* Denis l'Ancien, tyran de Syracuse, était, comme on sait, un métromane déterminé : il envoyait aux carrières ceux qui ne trouvaient pas ses vers bons. Quant à l'histoire du festin de Damoclès, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la rapporter ici.

Malheur d'autrui n'est point ce qui te touche,
 Denis sur moi fais donc vite un couplet.
 Ton Apollon à nos larmes fait trêve :
 Il nous égaie au sein d'affreux revers.
 O vieux Denis, etc.

Puisqu'à rimer sans remords tu t'amuses,
 De la patrie écoute un peu la voix :
 Elle est, crois-moi, la première des muses,
 Mais rarement elle inspire les rois.
 Du frêle arbuste où bout sa noble sève,
 La moindre fleur parfume au loin les airs.
 O vieux Denis, etc.

Tu crois du Pinde avoir conquis la gloire,
 Quand ses lauriers, de ta foudre encor chauds,
 Vont, à prix d'or, te cacher à l'histoire,
 Ou balayer la fange des cachots.
 Mais, à ton nom, Clio, qui se soulève,
 Sur ton cercueil viendra peser nos feux.
 O vieux Denis, etc.

Que du mépris la haine au moins me sauve,
 Dit ce bon roi, qui rompt un fil léger :
 Le fer pesant tombe sur mon front chauve,
 J'entends ces mots : Denis sait se venger.
 Me voilà mort, et, poursuivant mon rêve,
 La coupe en main, je répète aux enfers :
 O vieux Denis, etc.

LE VIOLON BRISÉ.

Am : Je regardais Madelinette.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
 Mange, malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Les étrangers, vainqueurs par ruse,
M'ont dit hier dans ce vallon :
Fais-nous danser ! moi je refuse ;
L'un d'eux brise mon violon.

C'était l'orchestre du village.
Plus de fêtes ! plus d'heureux jours !
Qui fera danser sous l'ombrage ?
Qui réveillera les amours ? (*bis.*)

Sa corde vivement pressée,
Dès l'aurore d'un jour bien doux,
Annonçait à la fiancée
Le cortège du jeune époux.

Aux curés qui l'osaient entendre,
Nos danses causaient moins d'effroi.
La gaité qu'il savait répandre
Eût déridé le front d'un roi. (*bis.*)

S'il préluda, dans notre gloire,
Aux chants qu'elle nous inspirait,
Sur lui, jamais pouvais-je croire
Que l'étranger se vengerait ?

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
Mange, malgré mon désespoir.

Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

Combien sous l'orme ou dans la grange
Le dimanche va sembler long !
Dieu bénira-t-il la vendange
Qu'on ouvrira sans violon !

Il délassait des longs ouvrages,
Du pauvre étourdissait les maux ;
Des grands, des impôts, des orages,
Lui seul consolait nos larmes. (*bis.*)

Les haines, il les faisait taire ;
Les pleurs amers, il les séchait.
Jamais sceptre n'a fait sur terre
Autant de bien que mon archet.

Mais l'ennemi qu'il faut qu'on chassé
M'a rendu le courage aisé.
Qu'en mes mains un mousquet remplace
Le violon qu'il a brisé. (*bis.*)

Tant d'amis, dont je me sépare,
Diront un jour, si je péris :
Il n'a point voulu qu'un barbare
Dansât gaîment sur nos débris.

Viens, mon chien, viens, ma pauvre bête,
Mange, malgré mon désespoir.
Il me reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir. (*bis.*)

LA MAISON DE SANTÉ.

A MADAME G....., POUR LA SAINT-JEAN,
JOUR DE SA FÊTE.

Am : du Ménage de Garçon,
ou du petit Matelot.

Naguère en un royal hospice,
J'allai subir les soins de l'art.
Esculape me fut propice,
Je bénis cet heureux hasard. (*bis.*)
Mais l'Amitié, toujours craintive,
Me dit : « Point de sécurité !
Un *quiproquo* bien vite arrive.
Change de maison de santé. » (*bis.*)

A R.... elle me transporte,
 Je me sens mieux en avançant.
 La Bienfaisance est sur la porte,
 Le Malheur salué en passant. *(bis.)*
 Là, Jeannette est supérieure;
 Et le ciel fit de sa bonté
 La lampe qui brûle à toute heure
 Dans cette maison de santé. *(bis.)*

Molière a terminé sa vie
 Entre deux sœurs de charité :
 Or, quand Jeanne fait œuvre pie,
 C'est un rendu pour un prêté. *(bis.)*
 De Thalie elle fut tourière
 Avec talent, grace et beauté,
 Et la suivante de Molière
 Fonde une maison de santé. *(bis.)*
 L'amitié seule y donne place :
 Moi, j'en ai fait mon Hôtel-Dieu.
 Infirmiers, remplissez ma tasse,
 C'est aujourd'hui le saint du lieu. *(bis.)*
 Quand il s'agit de fêter Jeanne,
 Mon seul régime est la gaité.
 Je veux m'enivrer de tisane
 Dans cette maison de santé. *(bis.)*

LA BONNE MAMAN.

COUPLETS A UNE DAME DE TRENTE ANS, QUE
 L'AUTEUR APPELAIT SA GRAND'MÈRE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Au dire du proverbe ancien,
 L'amitié ne remonte guère.

Bon petit-fils, je n'en crois rien,
 Quand je pense à vous, ma grand'mère.
 Ces titres, quelquefois si doux,
 Vous paraîtraient-ils insipides?
 Bonne maman, consolez-vous :
 Vous n'avez point encor de rides.

L'âge a-t-il éteint vos désirs?
 Blâmez-vous les tendres chimères?
 Censurer les plus doux plaisirs
 Est le plaisir de nos grand'mères.
 Les ans font-ils neiger sur nous,
 A nos yeux tout se décolore.
 Bonne maman, consolez-vous :
 Vous ne blanchissez point encore.

L'Amour a peur des grand'mamans.
 Mais, à prix d'or, combien de vieilles
 Ont à leurs gages des amans,
 Dont les missives font merveilles!
 On sait, pour lire un billet doux,
 Quel moyen prennent ces coquettes.
 Bonne maman, consolez-vous :
 Vous lisez encor sans lunettes.

Quoi! sans rides, sans cheveux blancs,
 Et sans lunettes à votre âge!
 Voyons si vos genoux tremblans
 Des ans n'attestent pas l'outrage.
 Oui, je vois trembler vos genoux,
 Que l'amour tendrement caresse.
 Bonne maman, consolez-vous :
 Prenez un bâton de vieillesse.

LE CONTRAT DE MARIAGE.

IMITÉ D'UN ANCIEN FABLIAU.

Am : Daignez m'épargner le reste,
ou du Vaudeville d'Angélique et Melcourt.

« Sire, de grace, écoutez-moi !

(Le prince courait chez sa dame)

» Sire, vous êtes un grand roi ;

» Daignez me venger de ma femme. »

Le roi dit : « Qu'on tienne éloigné

» Ce fou qui m'arrête au passage. »

— « Ah ! sire, vous avez signé

» Mon contrat de mariage. »

Ces mots font sourire le roi :

« Gardes, je défends qu'on l'assomme.

» Vilain, dit-il, explique-toi. »

— « Sire, j'ai fait le gentilhomme.

» J'acquis d'un argent bien gagné

» Château, blason, titre, équipage.

» Et, sire, vous avez signé

» Mon contrat de mariage.

» J'ai pris femme noble, aux doux yeux,

» Aux mains blanches, au cou de cygne.

» Son père a dit : Par mes aïeux !

» Mon gendre, il faut que le roi signe.

» Votre nom fut accompagné

» D'un pâté de mauvais présage,

» Sire, quand vous avez signé

» Mon contrat de mariage.

» J'étais en habit de gala,

» Sire, et, pour abrégé l'histoire,

» Rappelez-vous que ce jour-là.

- » Un beau page tint l'écritoire.
- » Ma femme ici l'avait lorgné.
- » Hier je l'ai surpris... Quel outrage
- » Pour vous, dont la plume a signé
- » Mon contrat de mariage ! »

Le roi dit : « Je n'ai qualité
 » Que pour guérir les écrouelles.
 » Un diable, cornard effronté,
 » Vilains, ici guette vos belles.
 » Sur les rois même il a régné,
 » Et met un sceau de vasselage
 » A tous les gens dont j'ai signé
 » Le contrat de mariage. »

Le livre où j'ai puisé ceci
 Ajoute que l'époux morose
 Faillit mourir de noir souci,
 Et que d'un dicton il fut cause :
 Dès qu'un mari peu résigné
 Prêtait à rire au voisinage,
 Le roi, disait-on, a signé
 Son contrat de mariage.

LE CHANT DU COSAQUE.

Am : Dis-moi, soldat ; dis-moi, t'en souviens-tu.

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
 Vole au signal des trompettes du Nord.
 Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
 Prête, sous moi, des ailes à la mort.
 L'or n'enrichit ni ton frein, ni ta selle :
 Mais attends tout du prix de mes exploits.
 Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle,
 Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La paix , qui fuit , m'abandonne tes guides ,
 La vieille Europe a perdu ses remparts.
 Viens de trésors combler mes mains avides ;
 Viens reposer dans l'asile des arts.
 Retourne boire à la Seine rebelle ,
 Où , tout sanglant , tu t'es lavé deux fois.
 Hennis d'orgueil , etc.

Comme en un fort , princes , nobles et prêtres ,
 Tous assiégés par leurs sujets souffrans ,
 Nous ont crié : Venez , soyez nos maîtres :
 Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
 J'ai pris ma lance , et tous vont devant elle
 Humilier et le sceptre et la croix.
 Hennis d'orgueil , etc.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense ,
 Sur nos bivouacs fixer un oeil ardent.
 Il s'écriait : Mon règne recommence !
 Et de sa hache il montrait l'Occident.
 Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle ;
 Fils d'Attila , j'obéis à sa voix.
 Hennis d'orgueil , etc.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière ,
 Tout ce savoir qui ne la défend pas ,
 S'engloutira dans les flots de poussière
 Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
 Efface , efface , en ta course nouvelle ,
 Temples , palais , mœurs , souvenirs et lois.
 Hennis d'orgueil , etc.

LES HIRONDELLES.

Air : de la Romance de Joseph.

Captif au rivage du Maure ,
 Un guerrier , courbé sous ses fers ,

Disait : Je vous revois encore,
 Oiseaux ennemis des hivers.
 Hirondelles, que l'espérance
 Suit jusqu'en ces brûlans climats,
 Sans doute vous quittez la France;
 De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure
 De m'apporter un souvenir
 Du vallon, où ma vie obscure
 Se berçait d'un doux avenir.
 Au détour d'une eau qui chemine
 A flots purs, sous de frais lilas,
 Vous avez vu notre chaumine;
 De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née
 Au toit où j'ai reçu le jour.
 Là, d'une mère infortunée
 Vous avez dû plaindre l'amour.
 Mourante, elle croit à toute heure
 Entendre le bruit de mes pas ;
 Elle écoute, et puis elle pleure.
 De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?
 Avez-vous vu de nos garçons
 La foule, aux noces conviée,
 La célébrer dans leurs chansons ?
 Et ces compagnons du jeune âge
 Qui m'ont suivi dans les combats,
 Ont-ils revu tous le village ?
 De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps, l'étranger peut-être
 Du vallon reprend le chemin :
 Sous mon chaume il commande en maître,
 De ma sœur il trouble l'hymen.

Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ?

LES FILLES.

COUPLETS A UN AMI QUE SA FEMME VENAIT
DE RENDRE PÈRE D'UNE QUATRIÈME FILLE.

Air : Verdrillon, Verdrillette, Verdrillon.

Quand des filles naissent chez vous,
Pour le plaisir de ce monde,
Dites-moi, messieurs les époux,
Pourquoi chacun de vous gronde ?
Aux filles, morbleu, nous tenons ;
Faites-en, faites-en de gentilles ;
Qu'elles soient anges ou démons,
Faites des filles :
Nous les aimons.

Maris, toujours trop occupés,
Que, près des gens qui vous aident,
Aux femmes qui vous ont trompés
Un jour vos filles succèdent.
Aux filles, morbleu, nous tenons ;
Faites-en, etc.

Pour les pères, pour les amans,
Fille d'humeur folle ou sage
Ajoute aux charmes des beaux ans,
Ote à l'ennui du vieil âge.
A leur cœur aussi nous tenons ;
Faites-en, etc.

Pour Batyle aux fraîches couleurs,

Quand Anacréon détonne ,
Les Graces arrachent les fleurs
Dont cet enfant le couronne.
Aux filles nous nous en tapons ;
Faites-en , etc.

Mais pour quatre filles buvons
A toi , mari , qui nous aimes.
Pour nos fils nous te le devons ;
Que n'est-ce , hélas ! pour nous-mêmes !
A vos filles , oui , nous tenons :
Faites-en , etc.

LE CACHET ,

ou

LETTRE A SOPHIE.

Am : de la bonne Vieille (ou B. WILMAN).

Il vient de toi , ce cachet où le lierre
Serpente en or , symbole ingénieux ;
Cachet où l'art a gravé sur la pierre
Un jeune Amour au doigt mystérieux :
Il est sacré ; mais en vain , ma Sophie ,
A ton amant il offre son secours :
De son pouvoir ma plume se défie.
Plus de secret , même pour les amours !

Pourquoi , dis-tu , si loin de ton amie ,
Quand une lettre adoucit ses regrets ,
Pourquoi penser qu'une main ennemie
Brise le dieu qui scelle nos secrets ?
Je ne crains point qu'un jaloux en délire ,
Jamais , Sophie , à ce crime ait recours.
Ce que je crains , je tremble de l'écrire.
Plus de secret , même pour les amours !

Il est, Sophie, un monstre à l'œil perfide,
 Qui de Venise ensanglanta les lois :
 Il tend la main au salaire homicide,
 Souffle la peur dans l'oreille des rois ;
 Il veut tout voir, tout entendre, tout lire ;
 Cherche le mal et l'invente toujours ;
 D'un sceau fragile il amollit la cire.
 Plus de secret, même pour les amours !

Ces mots tracés pour toi seule, ô Sophie,
 Son œil affreux avant toi les lira.
 Ce qu'au papier ma tendresse confie
 Ira grossir un complot qu'il vendra.
 Ou bien, dit-il, de ce couple qui s'aime,
 Livrons la vie aux sarcasmes des cours,
 Et déridons l'ennui du diadème.
 Plus de secret, même pour les amours !

Saisi d'effroi, je repousse la plume
 Qui de l'absence eût charmé la douleur.
 Pour le cachet la cire en vain s'allume,
 On le rompra ; j'aurai fait ton malheur.
 Par le grand roi, qui trahit La Vallière,
 Ce lâche abus fut transmis à nos jours :
 Cœurs amoureux, maudissez sa poussière.
 Plus de secret, même pour les amours !

LA JEUNE MUSE.

RÉPONSE A DES COUPLETS QUI M'ONT ÉTÉ
 ADRESSÉS PAR MADEMOISELLE ***, AGÉE
 DE DOUZE ANS.

Am : Où s'en vont ces gais bergers ?

Pour les vers, quoi ! vous quittez
 Les plaisirs de votre âge !

Ma muse , que vous flattez ,
 Aux amours rend hommage.
 Ce sont aussi des enfans
 A la voix séduisante :
Mais , hélas ! vous n'avez que douze ans ,
 Et moi j'en ai quarante !
 Pourquoi parler de lauriers ?
 - De pleurs on les arrose ;
 Ce n'est point aux chansonniers
 Que la gloire en impose.
 La fleur, orgueil du printemps ,
 Est le prix qui nous tente.
Mais , hélas ! vous n'avez que douze ans ,
 Et moi j'en ai quarante !
 Jeune oiseau , prenez l'essor ,
 Égayez le bocage.
 Par des chants plus doux encor
 Brillez dans un autre âge.
 De les inspirer je sens
 Combien l'espoir m'enchanté.
Mais , hélas ! vous n'avez que douze ans ,
 Et moi j'en ai quarante !
 De me couronner de fleurs ,
 Oui , vous perdrez l'envie.
 Sous des dehors plus flatteurs
 Vous verrez le génie.
 Puissiez-vous pour mon encens
 Être alors indulgente.
Mais à peine vous aurez vingt ans .
 Que j'en aurai cinquante.

LA FUTE DE L'AMOUR.

Am :

Je vois déjà se déployer tes ailes ,
 Amour, adieu ! mon bel âge est passé.
 D'un air moqueur les Graces infidèles
 Montrent du doigt mon réduit délaissé.
 S'il fut des jours où j'ai maudit tes armes,
 Savais-je, hélas ! que tu m'en punirais ?
 Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes ,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Je reposais du sommeil de l'enfance,
 Lorsqu'à ta voix mes yeux se sont ouverts.
 Dans la beauté j'adorai ta puissance,
 Et vins m'offrir de moi-même à tes fers.
 Si jeune encor, j'ignorais tes alarmes,
 Tes sombres feux, le poison de tes traits.
 Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Glacé par l'âge, il se peut que j'oublie
 Tous les baisers que Rose me donna ,
 Mais non les pleurs versés pour Eulalie ,
 Non les soupirs perdus près de Nina.
 Pour bien aimer, l'une avait trop de charmes ;
 Mes vœux pour l'autre ont dû rester secrets.
 Ah ! plus, Amour, tu nous causes de larmes ,
 Plus, quand tu fuis, tu laisses de regrets.

Fuis donc, Amour, ma couche solitaire ,
 Fuis ! car déjà tu souris de pitié.
 De mes ennuis pénétrant le mystère ,
 Les bras tendus, vers moi vient l'Amitié.
 Pour l'éloigner fais luire encor tes armes :

Ses soins sont doux , mais j'en abuserais ;
Car plus , Amour , tu nous causes de larmes ,
Plus , quand tu fuis , tu laisses de regrets.

L'ANNIVERSAIRE.

Am : du Partage de la Richesse.

Depuis un an vous êtes née ,
Héloïse , le savez-vous ?
C'est là votre plus belle année ,
Mais l'avenir vous sera doux.
Voici des fleurs que l'on vous donne ,
Parez-vous-en , et , s'il vous plait ,
Charmante avec cette couronne ,
N'allez point en faire un hochet.
Un enfant , qui ne vieillit guère ,
Sachant qui vous donna le jour ,
Devine que vous saurez plaire ;
Vous le connaîtrez , c'est l'Amour.
Redoutez-le , pour mille causes ,
Bien qu'il vous soit frère de lait ;
Car de votre chapeau de roses
Il voudra se faire un hochet.
L'Espérance , aux ailes brillantes ,
Sur vous se plait à voltiger ;
De combien de formes riantes
Vous dote son prisme léger !
A ses doux songes asservie ,
Vous serez heureuse en effet ,
Si pour chaque âge de la vie
Elle vous réserve un hochet.

IMPROMPTU

SUR LE MARIAGE DE NAPOLEON ET DE
MARIE-LOUISE.

(1810.)

Ara : J'étais bon chasseur autrefois.

Nous allons devoir aux Amours,
Dit-on, le bonheur de la terre;
Le sang coulera donc toujours,
Soit pour la paix, soit pour la guerre !
Mais, pour nous rendre le repos,
Ne plaignons pas ce qu'il en coûte :
Mars en aurait versé des flots,
Vénus n'en répand qu'une goutte.

LE VIEUX SERGENT.

(1815.)

Ara : Dis-moi, soldat ; dis-moi, t'en souviens-tu ?

Près du rouet de sa fille chérie,
Le vieux sergent se distrair de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;
Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas ! »
Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne ;
Il voit au loin passer un bataillon.

Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.

Hélas! soudain, tristement il s'écrie :

« C'est un drapeau que je ne connais pas *.

» Ah! si jamais vous vengez la patrie,

» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

» Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,

» Aux bords du Rhin, à Jemmappe, à Fleurus,

» Ces paysans, fils de la république,

» Sur la frontière à sa voix accourus!

» Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,

» Tous à la gloire allaient du même pas.

» Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.

» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

» De quel éclat brillaient dans la bataille

» Ces habits bleus, par la victoire usés!

» La Liberté mêlait à la mitraille

» Des fers rompus et des sceptres brisés.

» Les nations, reines par nos conquêtes,

» Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.

» Heureux celui qui mourut dans ces fêtes!

» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

» Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.

» Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;

» Par la cartouche encor toute noircie,

» Leur bouche est prête à flatter les tyrans.

» La Liberté déserte avec ses armes;

» D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;

» A notre gloire on mesure nos larmes.

» Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

Sa fille alors, interrompant sa plainte,

Tout en filant, lui chante à demi-voix

* La France était alors couverte de drapeaux étrangers.

Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte ,
 Ont en sursaut réveillé tous les rois.
 « Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent !
 » Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
 Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
 « Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

LE PRISONNIER.

Air : de la Balançoire (d'AMÉDÉE DE BEAUFAN).

Reine des flots, sur ta barque rapide,
 Vogue en chantant, au bruit des longs échos.
 Les vents sont doux, l'onde est calme et limpide;
 Le ciel sourit : vogue, reine des flots.

Moi, captif à la fleur de l'âge,
 Dans ce vieux fort inhabité,
 J'attends, chaque jour, ton passage
 Comme j'attends la liberté.

Reine des flots, etc.

L'eau te réfléchit grande et belle,
 Ton sein forme un heureux contour.
 A qui ta voile obéit-elle ?
 Est-ce au zéphyr ? est-ce à l'amour ?

Reine des flots, etc.

De quel espoir mon cœur s'enivre !
 Tu veux m'arracher de ce fort.
 Libre par toi, je vais te suivre :
 Le bonheur est sur l'autre bord.

Reine des flots, etc.

Tu t'arrêtes, et ma souffrance
 Semble mouiller tes yeux de pleurs.
 Hélas ! semblable à l'espérance,
 Tu passes, tu fuis, et je meurs.

Reine des flots, etc.

L'illusion m'est donc ravie !
 Mais non : vers moi tu tends la main.
 Astre de qui dépend ma vie,
 Pour moi tu brilleras demain.
 Reine des flots, etc.

L'ANGE EXILÉ.

A CORINNE DE L***.

Ara : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Je veux, pour vous, prendre un ton moins frivole :
 Corinne, il fut des anges révoltés.
 Dieu sur leur front fait tomber sa parole,
 Et dans l'abîme ils sont précipités.
 Doux, mais fragile, un seul, dans leur ruine,
 Contre ses maux garde un puissant secours ;
 Il reste armé de sa lyre divine.
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

L'enfer mugit d'un effroyable rire,
 Quand, dégoûté de l'orgueil des méchans,
 L'ange qui pleure en accordant sa lyre,
 Fait éclater ses remords et ses chants.
 Dieu d'un regard l'arrache au gouffre immonde,
 Mais ici-bas veut qu'il charme nos jours.
 La poésie enivra le monde.
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

Vers nous il vole en secouant ses ailes,
 Comme l'oiseau que l'orage a mouillé.
 Soudain la terre entend des voix nouvelles,
 Maint peuple errant s'arrête émerveillé.
 Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
 Aux cieux jamais Dieu ne dit : Soyez sourds.

L'autel s'épure aux parfums du génie.
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.
 En vain l'enfer, des clameurs de l'envie,
 Poursuit cet ange échappé de ses rangs;
 De l'homme inculte il adoucit la vie,
 Et sous le dais montre au doigt les tyrans.
 Tandis qu'à tout sa voix prêtant des charmes,
 Court jusqu'au pôle éveiller les amours,
 Dieu compte au ciel ce qu'il sèche de larmes.
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.
 Qui peut me dire où luit son auréole?
 De son exil Dieu l'a-t-il rappelé?
 Mais vous chantez, mais votre voix console;
 Corinne, en vous l'ange s'est dévoilé.
 Votre printemps veut des fleurs éternelles,
 Votre beauté, de célestes atours;
 Pour un long vol vous déployez vos ailes:
 Ange aux yeux bleus, protégez-moi toujours.

LA VERTU DE LISETTE.

Ain : Je loge au quatrième étage.

Quoi ! de la vertu de Lisette
 Vous plaisantez, dames de cour !
 Eh bien ! d'accord : elle est grisette,
 C'est de la noblesse en amour.
 Le barreau, l'église et les armes,
 De ses yeux noirs font très-grand cas.
 Lise ne dit rien de vos charmes,
 De sa vertu ne parlons pas.
 D'avoir fait de riches conquêtes
 L'osez-vous bien railler encor,
 Quand le peuple hébreu dans ses fêtes

Vous voit adorer son veau d'or !
L'empire a , pour plus d'un service ,
Long-temps soudoyé vos appas.
Lise est mal avec la police ,
De sa vertu ne parlons pas.

Point de cendre si bien éteinte
Qu'elle n'y retrouve du feu :
Un marquis, dont la vie est sainte ,
Veut à la cour la mettre en jeu.
Par elle , illustrant son mérite ,
Sur les ducs il aura le pas.
Lisette sera favorite ,
De sa vertu ne parlons pas.

Çà , mesdames les dénigrantes ,
Si cet honneur vient la trouver ,
Vous vous direz de ses parentes ,
Vous ferez cercle à son lever :
Mais, dût son triomphe et ses suites
De joie enfler tous les rabats ,
Se confessât-elle aux jésuites ,
De sa vertu ne parlons pas.

Croyez-moi , beautés monarchiques ,
Le mot vertu , dans vos caquets ,
Ressemble aux grands noms historiques
Que devant vous crie un laquais.
Les échâsses de l'étiquette
Guignent bien haut des cœurs bien bas ;
De la cour. Dieu garde Lisette !
De sa vertu ne parlons pas.

LE VOYAGEUR.

Ain : Plus on est de fous , plus on rit.

(Sans la reprise finale.)

LE VIEILLARD.

Voyageur , dont l'âge intéresse ,
Quel chagrin flétrit tes beaux jours ?

LE VOYAGEUR.

Bon vieillard , plaignez ma jeunesse ,
En butte aux orages des cours.

LE VIEILLARD.

Le sort est injuste , sans doute ,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
Dieu , qui m'a placé sur ta route ,
Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Mes maux sont de tristes exemples
Du pouvoir des dieux d'ici-bas.
Bientôt le crime aura des temples :
Des palais il doit être las.

LE VIEILLARD.

Prends mon bras , car un long voyage
Endolorit tes pieds poudreux.
Comme toi j'errais à ton âge.
Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Quand j'invoquai dans la tempête
Ce Dieu , qu'on dit si consolant !
Des poignards levés sur ma tête
Portaient gravé son nom sanglant.

LE VIEILLARD.

Te voici dans mon ermitage,
 Versons-nous d'un vin généreux.
 Hélas ! mon fils aurait ton âge.
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Non, il n'est point d'Être Suprême
 Qui seul peuple l'immensité,
 Et cet univers n'est lui-même
 Qu'une grande inutilité.

LE VIEILLARD.

Vois ma fille, à qui ta détresse
 Arrache un soupir douloureux ;
 Elle a consolé ma vieillesse.
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

LE VOYAGEUR.

Dans cette nuit profonde et triste,
 Ce Dieu vient-il guider nos pas ?
 Eh ! qu'importe enfin qu'il existe,
 Si pour lui nous n'existons pas !

LE VIEILLARD.

Voici ta couche et ta demeure :
 Chasse des rêves ténébreux.
 Tiens-moi lieu du fils que je pleure.
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux.

L'étranger reste ; il plait, il aime,
 Et de fleurs bientôt couronné,
 Époux et père, il va lui-même
 Dire à plus d'un infortuné :
 « Le sort est injuste ; sans doute,
 Mais n'est pas toujours rigoureux.
 Dieu, qui m'a placé sur ta route,
 Dieu t'offre un ami (*bis*) ; sois heureux. »

MON ENTERREMENT.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit (de *LISSETTE*).

Ce matin , je ne sais comment ,
Je vois d'Amours ma chambre pleine ;
J'étais couché , sans mouvement.
Il est mort , disaient-ils gaiement ,
De l'inhumer prenons la peine.
Lors je maudis entre mes draps
Ces dieux que j'aimais tant à suivre.
Amis , si j'en crois ces ingrats ,
Plaiguez-moi (*bis*) , j'ai cessé de vivre. (*bis*.)

De mon vin ils prennent leur part ,
Ils caressent ma chambrière :
L'un veut guider le corbillard ,
Et l'autre , d'un ton nasillard ,
Me psalmodie une prière.
Le plus grave ordonne à l'instant
Vingt galoubets pour mon escorte :
Mais déjà la voiture attend.
Plaiguez-moi (*bis*) , voilà qu'on m'emporte. (*bis*.)

Causant , riant , faisant des leurs ,
Les Amours suivent sur deux lignes ;
Le drap , où l'argent brille en pleurs ,
Porte un verre , un luth et des fleurs ,
De mes ordres joyeux insignes.
Maint passant , qui met chapeau bas ,
Se dit : Triste ou gai , tout succombe !
Les Amours font hâter le pas.
Plaiguez-moi (*bis*) , j'arrive à ma tombe. (*bis*.)

Mon cortège , au lieu de prier ,
Chante là mes vers les plus lestes.

Grace au ciseau du marbrier,
 Une couronne de laurier
 Va d'orgueil enivrer mes restes.
 Tout redit ma gloire en ce lieu,
 Qui bientôt sera solitaire:
 Amis, j'allais me croire un dieu.
 Plaignez-moi (*bis*), voilà qu'on m'enterre. (*bis*).
 Mais d'aventure, en ce moment,
 Par-là passait mon infidèle;
 Lise m'arrache au monument:
 Puis encor, je ne sais comment,
 Jè me sens renaître auprès d'elle.
 De la vie et de ses douceurs,
 Vous qu'à médire l'âge excite,
 Vous du monde éternels censeurs,
 Plaignez-moi (*bis*), car je ressuscite. (*bis*).

LE POÈTE DE COUR.

COUPLETS POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

(1824.)

Am : de la Treille de sincérité.

On achète
 Lyre et musette:
 Comme tant d'autres, à mon tour,
 Je me fais poète de cour. (*bis*)
 Te chanter encore, ô Marie!
 Non vraiment, je ne l'ose pas.
 Ma muse enfin s'est aguerrie,
 Et vers la cour porte ses pas. (*bis*)
 Je gage, s'il naît un Voltaire,
 Qu'on emprunte pour l'acheter.

Prêt à me vendre au ministère,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète, etc.

Ce que je dirais pour te plaire
Ferait rire ailleurs de pitié :
L'amour est notre moindre affaire,
Les grands ont banni l'amitié. *(bis.)*
On siffle le patriotisme ;
Ce qu'on sait le mieux, c'est compter.
J'adresse une ode à l'égoïsme,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète, etc.

Je crains que ta voix ne m'inspire
L'éloge des Grecs valeureux,
Contre qui l'Europe conspire
Pour ne plus rougir devant eux. *(bis.)*
En vain ton ame généreuse,
De leurs maux se laisse attrister ;
Moi, je chante l'Espagne heureuse,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète, etc.

Dans mes calculs, Dieu ! quel déboire,
Si de ton héros je parlais !
Il nous a légué tant de gloire,
Qu'on est embarrassé du legs. *(bis.)*
Lorsque ta main pare son buste
De lauriers qu'on doit respecter,
J'encense une personne auguste,
Pour toi je ne puis plus chanter.

On achète, etc.

Pourquoi douter, chère Marie,
Que ton ami change à ce point ?
Liberté, gloire, honneur, patrie,
Sont des mots qu'on n'escompte point. *(bis.)*

Des chants pour toi sont la satire
Des grands que j'apprends à flatter;
Non, quoi que mon cœur veuille dire,
Pour toi je ne puis plus chanter.
On achète, etc.

OCTAVIE.

AIR : des Comédiens ,
ou du Rondeau de Miller, intitulé : UN TOUR DE JARDIN.

Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
La volupté seule a versé des pleurs.

Ainsi parlaient des enfans de l'empire
À la beauté dont Tibère est charmé.
Quoi! disaient-ils, la colombe soupire
Au nid sanglant du vautour affamé!

Belle Octavie! à tes fêtes splendides,
Dis-nous, la joie a-t-elle jamais lui?
Ton char, traîné par deux coursiers rapides,
Laisse trop loin les Amours après lui.

Sur un vieux maître, aux Romains qu'elle outrage
Tant d'opulence annonce ton crédit;
Mais sous la pourpre on sent ton esclavage;
Et, tu le sais, l'esclavage enlaidit.

Marche aux accords des lyres parasites;
Que par les grands tes vœux soient épiés;
Déjà, dit-on, nos prêtres hypocrites
Ont de leurs dieux mis l'encens à tes pieds.

Mais, à la cour, lis sur tous les visages,
Traîtres, flatteurs, meurtriers, vils faquins.

D'impurs ruisseaux , gonflés par nos orages ,
Font déborder cet égout des Tarquins.

Tendre Octavie , ici rien n'effarouche
Le dieu qui cède à qui mieux le ressent.
Ne livre plus les roses de ta bouche
Aux baisers morts d'un fantôme impuissant.

Viens parmi nous , qui brillons de jeunesse ,
Prendre un amant , mais couronné de fleurs.
Viens sous l'ombrage , où , libre avec ivresse ,
La volupté seule a versé des pleurs.

Accours ici purifier tes charmes :
Les délateurs respectent nos loisirs.
Tous , à leur prince , ont prédit que nos armes
Se rouilleraient à l'ombre des plaisirs.

Sur les coussins où la douleur l'enchaîne ,
Quel mal , dis-tu , vous fait ce roi des rois ?
Vois-le d'un masque enjoliver sa liane ,
Pour étouffer notre gloire et nos lois.

Vois ce cœur faux , que cherchent tes caresses ,
De tous les siens n'aimer que ses aïeux ;
Charger de fers les muses vengeresses ,
Et par ses mortels nous révéler ses dieux.

Peins-nous ses feux , qu'en secret tu redoutes ,
Quand sur ton sein s'exhale son nectar ,
Ses feux infects dont s'indignent les voûtes
Où plane encor l'aigle du grand César.

Ton sexe faible est oublieux des crimes :
Mais , dans ces murs ouverts à tant de peurs ,
N'entends-tu pas des ombres de victimes
Mêler leurs cris à tes soupirs trompeurs ?

Sur le tyran et sur toi le ciel gronde ;
Avec les siens ne confonds plus tes jours.

Ah ! trop souvent la liberté du monde
 A d'un long deuil affligé les Amours.
 Viens parmi nous, qui brillons de jeunesse,
 Prendre un amant, mais couronné de fleurs;
 Viens sous l'ombrage, où, libre avec ivresse,
 La volupté seule a versé des pleurs.

LES TROUBADOURS.

DITHYRAMBE.

Aria : Je commence à m'apercevoir, etc.

J'entonne sur les troubadours
 Un chant dithyrambique.
 Malgré goût et logique,
 Coulez, vers longs, moyens et courts.
 Momus sommeille :
 Qu'on le réveille ;
 Gai farfadet, qu'il rie à notre oreille.
 Laissons, malgré maux et douleurs,
 L'espérance essuyer nos pleurs.
 Lisette, apporte et du vin et des fleurs.
 Narguant des lois sévères,
 Troubadours et trouvères,
 Au nez des rois, vidaient gaîment leurs verres.
 Toi, doux rimeur, que la beauté
 Mène par la lisière,
 Unis parfois le lierre
 Aux roses de la volupté.
 Coupe remplie
 Par la folie
 Met en gaîté femme tendre et jolie.
 La colombe d'Anacréon,
 Dans la coupe de ce barbon,

Buvait d'un vin père de la chanson.
Narguant, etc.

Toi qui fais de religion
Parade à chaque rime ;
Qui sur la double cime
Fais grimper la procession ,
Ta muse en masque
Est lourde et flasque ;
Mais qu'un tendron te tire par la basque ,
Tu lui souris ; et le bon vin ,
Pour toi ne vieillit pas en vain ,
Beau joueur d'orgue au service divin.
Narguant, etc.

Toi qui prends Boileau pour psantier,
Du joug je te délie :
Veux-tu , près de Thalie ,
De Regnard être l'héritier ?
De cette muse
Parfois abuse :
Enivre-la ; Molière est ton excuse.
Elle naquit sur un tonneau ;
Pour lui rendre un éclat nouveau ,
Puisse la joie au fond de son berceau.
Narguant, etc.

Du romantisme jeune appui,
Descends de tes nuages ;
Tes torrens , tes orages
Ceignent ton front d'un pâle ennui.
Mon camarade ,
Tiens , bois rasade ;
C'est un julep pour ton cerveau malade.
Entre naître et mourir , hélas !
Puisqu'on ne fait que quelques pas ,
On peut aller de travers ici-bas.
Narguant, etc.

Oui, trouvères et troubadours
 Sablaient force champagne.
 Mais je bats la campagne :
 L'ode et le vin font de ces tours.
 Le ciel nous dote
 D'une marotte
 Tour-à-tour grave, et quinteuse et falotte.
 Le soleil s'est levé joyeux,
 Le front barbouillé de vin vieux ;
 Ah ! tout poète esi le jouet des dieux.
 Narguant, etc.

LES ESCLAVES GAULOIS.

CHANSON ADRESSÉE A M. MANUEL.

(MAY 1824.)

Am : Un soldat, par un coup funeste.

D'anciens Gaulois, pauvres esclaves,
 Un soir qu'autour d'eux tout dormait,
 Levaient la dîme sur les caves
 Du maître qui les opprimait.

Leur gaité s'éveille :

« Ah ! dit l'un d'eux, nous faisons des jaloux.

» L'esclave est roi quand le maître sommeille.

» Enivrons-nous ! (4 fois.)

» Amis, ce vin par notre maître

» Fut confisqué sur des Gaulois,

» Bannis du sol qui les vit naître

» Le jour même où mouraient nos lois.

» Sur nos fers qu'il rouille

» Le temps écrit l'âge d'un vin si doux.

» Des malheureux partageons la dépouille.

» Enivrons-nous ! (4 fois.)

- » Savez-vous où gît l'humble pierre
- » Des guerriers morts de notre temps ?
- » Là, plus d'épouses en prières ;
- » Là, plus de fleurs, même au printemps.
- » La lyre attendrie
- » Ne rendit plus leurs noms effacés tous.
- » Nargue du sot qui meurt pour la patrie !
- » Enivrons-nous ! (4 fois.)
- » La Liberté conspire encore
- » Avec des restes de vertu ;
- » Elle nous dit : Voici l'aurore ;
- » Peuple, toujours dormiras-tu ?
- » Dedité qu'on vante,
- » Recrute ailleurs des martyrs et des fous :
- » L'or te corrompt, la gloire t'épouvante.
- » Enivrons-nous ! (4 fois.)
- » Oui, toute espérance est bannie,
- » Ne comptons plus les maux soufferts.
- » Le marteau de la tyrannie
- » Sur les autels rive nos fers.
- » Au monde en tutelle,
- » Dieux tout-puissans, quel exemple offrez-vous !
- » Au char des rois un prêtre vous attelle.
- » Enivrons-nous ! (4 fois.)
- » Rien des dieux, sifflons les sages,
- » Flattons nos maîtres absolus.
- » Donnons-leur nos fils pour otages :
- » On vit de honte, on n'en meurt plus.
- » Le plaisir nous venge :
- » Sur nous du sort il fait glisser les coups.
- » Traînons gaiement nos chaînes dans la fange.
- » Enivrons-nous ! » (4 fois.)
- Le maître entend leurs chants d'ivresse,
- Il crie à des valets : « Courez !

» Qu'un fouet dissipe l'allégresse
» De ces Gaulois dégénérés. »

Du tyran qui gronde
Prêts à subir la sentence à genoux,
Pauvres Gaulois, sous qui trembla le monde,
Enivrons-nous ! (4 fois.)

ENVOL.

Cher Manuel, dans un autre âge,
Aurais-je peint nos tristes jours ?
Ton éloquence et ton courage
Nous ont trouvés ingrats et sourds.
Mais pour la patrie
Ta vertu brave et périls et dégoûts,
Et plaint encor l'insensé qui s'écrie :
Enivrons-nous ! (4 fois.)

TREIZE A TABLE.

Am : de Préville et Taconnet,
ou du Carnaval de Meissonnier.

Dieu ! mes amis, nous sommes treize à table,
Et devant moi le sel est répandu.
Nombre fatal ! présage épouvantable !
La mort accourt ; je frissonne éperdu. (bis.)
Elle apparaît, esprit, fée ou déesse,
Mais belle et jeune ; elle sourit d'abord. (bis.)
De vos chansons ranimez l'allégresse ;
Non, mes amis, je ne crains plus la mort.
Bien qu'elle semble invitée à la fête,
Qu'elle ait aussi sa couronne de fleurs,
Seul je la vois, seul je vois sur sa tête
D'un arc-en-ciel resplendir les couleurs. (bis.)
Elle me montre une chaîne brisée,

Et sur son sein un enfant qui s'endort. (*bis.*)
 Calmez la soif de ma coupe épuisée;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

« Vois, me dit-elle, est-ce moi qu'il faut craindre?
 » Fille du ciel, l'Espérance est ma sœur.
 » Dis-moi, l'esclave a-t-il droit de se plaindre
 » De qui l'arrache aux fers d'un oppresseur? (*bis.*)
 » Ange déchu, je te rendrai les ailes
 » Dont, ici-bas, te dépouilla le sort. » (*bis.*)
 Enivrons-nous des baisers de nos belles;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

« Je reviendrai, poursuit-elle, et ton ame
 » Ira franchir tous ces mondes flottans,
 » Tout cet azur, tous ces globes de flamme
 » Que Dieu sema sur la route du temps. (*bis.*)
 » Mais, tant qu'au joug elle rampe asservie,
 » Goûtes sans crainte un bonheur sans remord. » (*bis.*)
 Que le plaisir tise en paix notre vie;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

Ma vision passe et fuit tout entière
 Aux cris d'un chien, hurlant sur notre seuil.
 Ah! l'homme en vain se rejette en arrière
 Lorsque son pied sent le froid du cercueil. (*bis.*)
 Gais passagers, au flot inévitable
 Livrons l'esquif qui doit conduire au port. (*bis.*)
 Si Dieu nous compte, ah! restons treize à table;
 Non, mes amis, je ne crains plus la mort.

LAFAYETTE EN AMÉRIQUE.

Ann : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Républicains, quel cortège s'avance?
 — Un vieux guerrier débarque parmi nous.

— Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance?
 — Il a des rois allumé le courroux.
 — Est-il puissant? — Seul il franchit les ondes.
 — Qu'a-t-il donc fait? — Il a brisé des fers.
 Gloire immortelle à l'homme des deux mondes!
 Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Européen, partout, sur ce rivage,
 Qui retentit de joyeuses clameurs,
 Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
 La paix, les lois, le travail et les mœurs.
 Des opprimés ces bords sont le refuge :
 La tyrannie a peuplé nos déserts.
 L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
 Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Mais que de sang nous coûta ce bien-être!
 Nous succombions : Lafayette accourut,
 Montra la France, eut Washington pour maître,
 Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
 Pour son pays, pour la liberté sainte,
 Il a depuis grandi dans les revers.
 Des fers d'Olmutz nous effaçons l'empreinte.
 Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
 Par un héros ce héros adopté,
 Béni jadis, à sa première feuille,
 L'arbre naissant de notre Liberté.
 Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
 Bravent en paix la foudre et les livers,
 Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
 Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages,
 Nos vieux soldats se rappelant ses traits;
 Vois tout un peuple et ces tribus sauvages,
 A son nom seul sortant de leurs forêts.

L'arbre sacré sur ce concours immense
 Forme un abri de rameaux toujours verts :
 Les vents au loin porteront sa semence.
 Jours de triomphe, éclairez l'univers !
 L'Européen , que frappent ces paroles ,
 Servit des rois , suivit des conquérans.
 Un peuple esclave encensait ces idoles :
 Un peuple libre a des honneurs plus grands.
 Hélas ! dit-il , et son œil sur les ondes ,
 Semble chercher des bords lointains et chers :
 Que la vertu rapproche les deux mondes !
 Jours de triomphe , éclairez l'univers !

MAUDIT PRINTEMPS.

Au : C'est à mon maître en l'art de plaire.

Je la voyais , de ma fenêtre ,
 A la sienne tout cet hiver ;
 Nous nous aimions sans nous connaître ;
 Nos baisers se croisaient dans l'air ;
 Entre ses tilleuls sans feuillage ,
 Nous regarder comblait nos jours.
 Aux arbres tu rends leur ombrage ,
 Maudit printemps , reviendras-tu toujours !

Il se perd dans leur voûte obscure ,
 Cet ange éclatant qui , là-bas ,
 M'apparut , jetant la pâture
 Aux oiseaux , un jour de frimas :
 Ils l'appelaient , et leur manège
 Devint le signal des amours.
 Non , rien d'aussi beau que la neige !
 Mandit printemps , reviendras-tu toujours !

Sans toi je la verrais encore
 Lorsqu'elle s'arrache au repos ,

Fraîche, comme on nous peint l'Aurore
 Du jour entr'ouvrant les rideaux.
 Le soir entor je pourrais dire :
 Mon étoile achève son cours ;
 Elle s'endort, sa lampe expire.
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !
 C'est l'hiver que mon cœur implore ;
 Ah ! je voudrais qu'on entendît
 Tinter sur la vitre sonore
 Le grésil léger qui bondit.
 Que me fait tout ton vieil empire,
 Tes fleurs, tes zéphyr, tes longs jours ?
 Je ne la verrai plus sourire.
 Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

PSARA*,

ou

CHANT DE VICTOIRE DES OTTOMANS.

Am : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Nous triomphons ! Allah ! gloire au prophète !
 Sur ce rocher plantons nos étendards.
 Ses défenseurs, illustrant leur défaite,
 En vain sur eux font crouler ses remparts.
 Nous triomphons, et le sabre terrible
 Va de la croix punir les attentats.
 Exterminons une race invincible :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

* Le désastre de Psara ou Ipsara est encore trop récent pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les détails, non plus que de la belle défense et de la fin héroïque de ses habitants. Les Turcs eux-mêmes ont rendu justice aux Ipsariotes.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être
 Qui vînt ici raconter tous tes maux * ?
 Psara tremblante eût fléchi sous son maître.
 Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
 Lorsque la peste en ton île rebelle
 Sur tant de morts menaçait nos soldats ** ,
 Tes fils mourans disaient : N'implorons qu'elle :
 Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes.
 Psara succombe, et voilà ses soutiens !
 Dans le sérail comptez combien de têtes
 Vont saluer les envoyés chrétiens.
 Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
 Vierges, l'outrage ajoute à vos appas.
 Le glaive après purifira vos ames :
 Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
 Qu'un peuple libre apparaisse, et soudain...
 Paix ! ont crié d'une voix courroucée
 Les chefs que Dieu lui donne en son dédain.
 Byron offrait un dangereux exemple :
 On les a vus sourire à son trépas.
 Du Christ lui-même allons souiller le temple ;
 Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose ;
 Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer.

* Plus de cinquante mille chrétiens perdirent la vie ou la liberté lors du massacre de Chios, ou Scio, car c'est le même nom, corrompu par la prononciation italienne.

** Le nombre des cadavres entassés dans cette malheureuse contrée fit craindre aux chefs ottomans que la peste ne se mit dans leur armée, livrée au pillage de cette île opulente.

Sur ses débris le vainqueur qui repose
 Rêve le sang qui lui reste à verser.
 Qu'un jour Stamboul * contemple avec ivresse
 Les derniers Grecs suspendus à nos mâts!
 Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
 Les rois chrétiens ne la vengeront pas.
 Ainsi chantait cette horde sauvage.
 Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
 La flotte Hellène a surpris le rivage,
 Et de Psara tout le sang est payé.
 Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître
 Dans le triomphe égarera vos pas.
 Les nations vous pleureraient peut-être ;
 Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

LE VOYAGE IMAGINAIRE.

Am : Muse des bois, etc.

L'automne accourt et sur son aile humide
 M'apporte encor de nouvelles douleurs.
 Toujours souffrant, toujours pauvre et timide,
 De ma gaîté je vois pâlir les fleurs.
 Arrachez-moi des fanges de Latèce.
 Sous un beau ciel mes yeux devaient s'ouvrir.
 Tout jeune aussi je rêvais à la Grèce ;
 C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.
 En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
 Oui, je fus Grec ; Pythagore a raison.
 Sous Périclès j'eus Athènes pour mère ;
 Je visitai Socrate en sa prison.
 De Plaidias j'encensai les merveilles ;

* Constantinople. Stamboul est le nom que lui donnent les Turcs.

De l'Ilissus j'ai vu les bords fleurir.
J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Dieux, qu'un seul jour, éblouissant ma vue,
Ce beau soleil me réchauffe le cœur !

La Liberté, que de loin je salue,
Me crie : Accours, Thrasybule est vainqueur.

Partons, partons, la barque est préparée.

Mer, en ton sein garde-moi de périr.

Laisse ma muse aborder au Pirée ;

C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Il est bien doux le ciel de l'Italie,

Mais l'esclavage en obscurcit l'azur.

Vogue plus loin, nocher, je t'en supplie ;

Vogue, où là-bas venait un jour si pur.

Quels sont ces flots ? quel est ce roe sauvage ?

Quel sol brillant à mes yeux vient s'offrir ?

La tyrannie expire sur la plage ;

C'est là, c'est là, que je voudrais mourir.

Daignez au port accueillir un barbare,

Vierges d'Athènes, encouragez ma voix.

Pour vos climats je quitte un ciel avare,

Où le génie est l'esclave des rois.

Sauvez ma lyre, elle est persécutée ;

Et, si mes chants pouvaient vous attendrir,

Mêlez ma cendre aux cendres de Tyrtée :

Sous ce beau ciel, je suis venu mourir.

LES MOEURS.

Am : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Mes chers amis, respectons la décence :

Ce mot lui seul vaut presque une chanson.

Sans équivoque , et surtout sans licence ,
 Je vais parler de l'amant de Lison.
 Le drôle un jour, d'un ton fait pour séduire ,
 Lui débitait de lubriques horreurs.
 Ce qu'il disait , je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Saches que Lise est une fille honnête
 Qui se choqua d'un pareil impromptu ;
 Mais au vaurien ne vint-il pas en tête
 De pénétrer le fond de sa vertu !
 Sein ferme et blanc ne saurait lui suffire :
 Déjà deux doigts sont en besogne ailleurs.
 Ce qu'ils y font , je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Au bord du lit , sur le nez il la pousse ,
 Et bravement l'attaque par le dos.
 Lise , indignée en sentant qu'il la trousse ,
 Sans doute alors se livrait aux sanglots.
 Dans ce cœur tendre aussitôt ce satyre
 Enfonce , enfonce un long sujet de pleurs.
 Ce que c'était , je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.

Long-temps encor Lison , dans sa posture ,
 A tour de reins se débat vivement.
 On me dira que c'était par luxure ;
 C'est par vertu , moi , j'en fais le serment.
 Or , pour six mois , sa vertu sut réduire
 L'insolent même à pleurer ses erreurs.
 Ce qu'il gagna , je pourrais vous le dire ;
 Mais je me tais par respect pour les mœurs.

MISTIGRIS.

Air : C'est un lanla landerirette.

Il est certain personnage
 Qui vit gaîment dans son trou ;
 Qui se cache comme un sage,
 Et se conduit comme un fou.
 Quoique ce soit un bout d'homme,
 Le beau sexe en est épris :
 C'est Mistigris que je le nomme,
 C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Nos bigots en font un diable,
 Mais ils l'adorent tout bas ;
 Les inventeurs de la fable
 N'en faisaient pas moins de cas.
 Le dieu qui tâtonne en route,
 L'aveugle enfant de Cypris,
 C'est Mistigris qui n'y voit goutte,
 C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Ses goûts n'ont rien d'équivoque,
 Bien qu'on nous puisse assurer
 Qu'il est sorti d'une coque,
 Où toujours il veut rentrer.
 Mais l'hymen le vient-il prendre ;
 Adieu ses goûts favoris !
 C'est Mistigris qu'on mène pendre,
 C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Bien tempéré par l'église,
 Abeilard, devenu gras,
 Voulut revoir Héloïse,
 Qui ne le reconnut pas.
 Rappelez-vous nos merveilles,
 Dit l'amant des plus contrits ;

C'est Mistigris, sans ses oreilles,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Un jour le petit profane,
Dans un féminin couvent,
Vint soulever la sottise
D'un prédicateur fervent.
Miracle ! crie une mère,
A l'auditoire surpris :

C'est Mistigris qui monte en chaire,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

L'école de notre ville
A cent médecins titrés ;
Mais plus qu'eux il est habile,
Et prend ailleurs les degrés.
Belles, qu'agite un cœur tendre,
Pour voir tous vos maux guéris,
C'est Mistigris qu'il vous faut prendre,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

Comme la gloire l'emporte,
A la guerre il s'en ira.
Quand d'une place un peu forte
Le siège l'achèvera,
Que son étui le repêche
Et porte ces mots écrits :
C'est Mistigris mort sur la brèche,
C'est Mistigris, c'est Mistigris.

NOUVEL ORDRE DU JOUR.

Ain : C'est l'amour, l'amour.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour.

—Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne?

—Mon p'tit, ell' n' veut plus qu'aujourd'hui

Ferdinand fass' périr au bagne

Ceux-là qui s' sont battus pour lui ;

Nous allons tirer d' peine

Des moin's blancs, noirs et roux ,

Dont ou prendra la graine

Pour en r'planter chez nous.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre ?

—Mon p'tit, ça n'ira jamais bien.

V'là z'un princ' qui n' s'y connaît guère,

C'est un' poir' moll' de bon chrétien ;

Bientôt l' fils d'Henri-Quatre

Voudra qu'un jour d'action

On n' puisse aller combattre

Sans billet d' confession.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trapiste,
Avec tous ces Chouans dégu'nillés ?

—Mon p'tit, y vont grossir la liste

Des gens qu' la France a rhabillés ;

Afin qu' pour leur vengeance,

Leurs frèr's soient massacrés ,

Ils font un' sainte alliance

Avec nos émigrés.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, quel s'ra not' partage ?

—Mon p'tit, les coups d' can'n' reviendront ;

Et puis, suivant le vieil usage,

Les nobles seuls avanceront.

Oui, s'lon not' origine,

Nous aurons pour régal,
 Nous l' bâton d' discipline,
 Eux l' bâton d' maréchal.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, que d'viendra la France,
 Si je cherchons d' lointains dangers ?

—Mon p'tit, profitant d' not' absence,
 On introduira l' z'étrangers.

A la fin d' la campagne,
 Nous s'rons tous étonnés
 Qu'en enchaînant l'Espagne,
 Nous nous s'rons enchaînés.

Brav' soldats, etc.

—Notre ancien, vous que l' père aux autres
 Eût fait z'officier d'puis long-temps,
 Marquez-nous l' pas, nous s'rons des vôtres.

—Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.

Si la France, en alarmes,
 Porte un trop lourd fardeau,
 Pour essuyer ses larmes,
 R'prenons not' vieux drapeau !

Brav' soldats, etc.

LE GRENIER.

Air : du Carnaval de Meissonnier.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse
 De la misère a subi les leçons.
 J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
 De francs amis, et l'amour des chansons.
 Bravant le monde, et les sots, et les sages,
 Sans avenir, riche de mon printemps,
 Leste et joyeux, je montais six étages.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !



THE END OF THE WORLD

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore.
 Là, fut mon lit, bien chétif et bien dur ;
 Là, fut ma table ; et je retrouve encore
 Trois pieds d'un vers charbonné sur le mur.
 Apparaissent, plaisirs de mon bel âge,
 Que d'un coup d'aile a fustigés le temps.
 Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître,
 Vive, jolie, avec un frais chapeau :
 Déjà sa main à l'étroite fenêtre
 Suspend son schal, en guise de rideau.
 Sa robe aussi va parer ma couchette ;
 Respecte, Amour, ses plis longs et flottans.
 J'ai su depuis qui payait sa toilette.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse,
 De mes amis les voix brillaient en chœur,
 Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :
 « A Marengo Bonaparte est vainqueur ! »
 Le canon gronde... Un autre chant commence ;
 Nous célébrons tant de faits éclatans !
 Les rois jamais n'envahiront la France.
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit, où ma raison s'enivre.
 Oh ! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés !
 J'échangerais ce qu'il me reste à vivre
 Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
 Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
 Pour dissiper sa vie en peu d'instans,
 D'un long espoir pour la voir embellie,
 Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

WATERLOO.

Am : de la bonne Vieille.

De vieux soldats m'ont dit : « Grace à ta muse,
 » Le peuple enfin a des chants pour sa voix.
 » Ris des lauriers qu'un parti te refuse :
 » Consacre encor des vers à nos exploits.
 » Chante ce jour qu'invoquaient des perfides ,
 » Ce dernier jour de gloire et de revers. »
 — J'ai répondu, baissant des yeux humides :
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Qui, dans Athènes, au nom de Chéronée,
 Mêla jamais des sons harmonieux ?
 Par la fortune Athènes détrônée
 Maudit Philippe, et douta de ses dieux.
 Un jour pareil voit tomber notre empire,
 Voit l'étranger nous rapporter des fers,
 Voit des Français lâchement leur sourire.
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Périssent enfin le géant des batailles !
 Disaient les rois : peuples, accourez tous.
 La liberté sonne ses funérailles :
 Par vous sauvés, nous règnerons par vous.
 Le géant tombe, et ces nains sans mémoire
 A l'esclavage ont voué l'univers.
 Des deux côtés ce jour trompa la gloire.
 Son nom jamais n'attristera mes vers.

Mais, quoi ! déjà les hommes d'un autre âge
 De ma douleur se demandent l'objet.
 Que leur importe, en effet, ce naufrage !
 Sur le torrent leur berceau surnageait.
 Qu'ils soient heureux ! leur astre qui se lève
 Du jour funeste efface les revers.

Mais , dût ce jour n'être plus qu'un vain rêve,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

Venez , enfans ; que sur vos fronts je lise
Un avenir de gloire et de bonheur.

Vous vaincrez , oui , votre œil le prophétise.
Croissez , enfans , croissez pour notre honneur.

Tant qu'à ce jour où d'un sanglant orage
Le ciel sur nous fit pleuvoir les revers ,

Tant qu'à ce jour nous devons un nuage ,
Son nom jamais n'attristera mes vers.

LES SOUVENIRS

DU PEUPLE.

Air : Passez vot' chemin , beau sire.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien long-temps :
L'humble toit , dans cinquante ans ,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Là , viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois ,
Mère , abrégez notre veille.
Bien , dit-on , qu'il nous ait nui ,
Le peuple encor le révère ,

Oui , le révère.

Parlez-nous de lui , grand'mère ,

Parlez-nous de lui. (bis.)

Mes enfans , dans ce village ,
Suivi de rois , il passa.

Voilà bien long-temps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.

A pied grim pant le coteau ,

Où pour voir je m'étais mise ,
 Il avait petit chapeau
 Avec redingote grise.
 Près de lui je me troublai ;
 Il me dit : Bonjour , ma chère ,
 Bonjour , ma chère.
 — Il vous a parlé , grand'mère ,
 Il vous a parlé ! (bis.)

L'an d'après , moi , pauvre femme ,
 A Paris étant un jour ,
 Je le vis avec sa cour :
 Il se rendait à Notre-Dame.
 Tous les cœurs étaient contents :
 On admirait son cortège !
 Chacun disait : Quel beau temps !
 Le ciel toujours le protège.
 Son sourire était bien doux :
 D'un fils Dieu le rendait père ,
 Le rendait père.
 — Quel beau jour pour vous , grand'mère !
 Quel beau jour pour vous ! (bis.)

Mais quand la pauvre Champagne
 Fut en proie aux étrangers ,
 Lui , bravant tous les dangers ,
 Semblait seul tenir la campagne.
 Un soir , tout comme aujourd'hui ,
 J'entends frapper à la porte.
 J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui ,
 Suivi d'une faible escorte !
 Il s'assied où me voilà ,
 S'écriant : Ah ! quelle guerre !
 Ah ! quelle guerre !
 — Il s'est assis là , grand'mère ,
 Il s'est assis là ! (bis.)

J'ai faim, dit-il ; et, bien vite,
 Je sers piquette et pain bis.
 Puis il sèche ses habits :
 Même à dormir le feu l'invite.
 Au réveil, voyant mes pleurs,
 Il me dit : Bonne espérance !
 Je cours de tous ses malheurs,
 Sous Paris, venger la France.
 Il part, et comme un trésor
 J'ai depuis gardé son verre,
 Gardé son verre.
 — Vous l'avez encor, grand'mère,
 Vous l'avez encor ? (*bis.*)
 Le voici. Mais à sa perte
 Le héros fut entraîné.
 Lui, qu'un pape a couronné,
 Est mort dans une île déserte.
 Long-temps aucun ne l'a cru ;
 On disait : Il va paraître ;
 Par mer il est accouru :
 L'étranger va voir son maître.
 Quand d'erreur on nous tira,
 Ma douleur fut bien amère,
 Fut bien amère.
 — Dieu vous bénira, grand'mère,
 Dieu vous bénira. (*bis.*)

LA PEYRONNETTE.

AIR : de la Catacoua.

Chers eunuques du portefeuille,
 Ventrus que nous avons truffés,
 De la liberté qui s'effeuille,
 Tous les germes sont étouffés.

Mais cette canaille qui pense
 Ose ne pas le trouver bon.
 Vite un bâillon,
 Un saint bâillon,
 Pour éclairer, il suffit de Guyon.
 Il faut, pour gouverner la France,
 Mettre la pensée en prison.

Entendez-vous leurs cris sinistres ?
 Du meurtre de leurs libertés,
 La chute de vos sept ministres
 Doit absoudre les royautés ;
 Et l'on exile en espérance,
 Vos sept Lycurgues à Toulon.

Vite un bâillon,
 Un saint bâillon,
 Pour éclairer, il suffit de Guyon.
 Faites respecter l'impudence
 Sous la robe de Lamoignon.

Mais sur vos chaises septennales
 Vous n'êtes pas mieux éclairés :
 A vos consciences vénales
 Nous jetons des gâteaux dorés.
 Chez vous le cœur est dans la panse,
 Et ne bat plus sous un cordon.

Vite un bâillon,
 Un saint bâillon,
 Pour éclairer, il suffit de Guyon.
 Pillez la ruche, et, par prudence,
 A l'abeille êtes l'aiguillon.

Avec Canning, de ridicule
 Couvrant tous nos exploits guerriers,
 Aux jambons de la Péninsule
 Ils font honneur de nos lauriers ;
 Et sur le bûcher de Valence,
 Leurs traits ont gravé notre nom.

Vite un bâillon ,
Un saint bâillon ,
Pour éclairer, il suffit de Guyon.
De l'aigle cher à la vaillance,
Livrons les foudres aux dindons.

Sous les charniers de la police
Où les libelles sont éclos,
Ils marchent devant la justice,
Dont ils allument les falots.
Mais dans les mains d'une Éminence
Ils n'osent éteindre un tison.

Vite un bâillon ,
Un saint bâillon ,
Pour éclairer, il suffit de Guyon.
Que Vidoc ait l'omnipotence ,
Que Tharin soit un Fénélon !

De la vierge de Louis onze
Vos dons excitent l'appétit.
Encor des lois ! coulez en bronze
La servitude de l'esprit.
Aux talens votez l'indigence ,
Les poucettes à la chanson.

Vite un bâillon ,
Un saint bâillon ,
Pour éclairer, il suffit de Guyon.
Proscrivez même l'éloquence ,
Nous n'y tenons pas, par raison.

Que les libertés en marasme
Meurent, et que tous nos valets ,
Échappant aux cris du sarcasme ,
Se vautrent dans l'or des budjets.
Le commerce a trop d'opulence ;
Qu'il creuse pour nous son sillon.

Vite un bâillon ,

Un saint bâillon,
 Pour éclairer, il suffit de Guyon.
 Et qu'aux ronces de la puissance,
 La brebis laisse sa toison.
 Et toi, Discorde en chapeau rouge,
 Aiguise ton poignard sacré;
 Broie en paix les suc de Mont-Rouge
 Dans l'eau bénite des curés.
 On réserve à ton innocence
 Le monopole des poisons.

Vite un bâillon,
 Un saint bâillon,
 Pour éclairer, il suffit de Guyon.
 Rendons le peuple à l'ignorance,
 Changeons le sceptre en goupillon.
 Lâchons la meute qui nous flatte
 Sur tous nos ennemis muets,
 Et, sans crainte qu'il se débâte,
 Pendons l'honneur à nos gibets.
 Que bientôt la Charte en silence
 Y perde son dernier haillon.

Vite un bâillon,
 Un saint bâillon,
 Pour éclairer, il suffit de Guyon.
 Il faut, pour gouverner la France,
 Mettre la pensée en prison.

LA MESSE DU SAINT-ESPRIT,

POUR L'OUVERTURE DES CHAMBRES.

(1824.)

Air : de la Codaqui.

Hier, monseigneur *, le front ceint
De sa mitre épiscopale,
En ces mots à l'Esprit-Saint
Parlait dans la cathédrale :

— Tant de bons nobles devenus
Députés du peuple, au peuple inconnus,
Dans notre chambre septennale
N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.
Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas !
— Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas.

— Qu'est ceci ? dit d'un ton dur
Une Excellence bretonne ** :
Pour ses papiers, à coup sûr,
Le tourniquet le chiffonne.
Parlons-lui, quoiqu'en vérité
L'Esprit soit de trop dans la Trinité :
Viens voir à quoi la charte est bonne !
De ce lourd carrosse on fait un *en cas*.
Saint-Esprit, etc.

Un financier *** vient : — Sandis !
Dit-il, nous prends-tu pour d'autres ?
Pour gagner le paradis
J'ai doré mes patenôtres.
Tremble de perdre ton emploi ;
J'ai séduit des gens plus huppés que toi :

* M. de Quélen.

** M. de Corbière.

*** M. de Villèle.

J'ouvre un emprunt, sois donc des nôtres.
De notre embonpoint nos amis sont gras.
Saint-Esprit, etc.

Un magistrat * crie aussi :
— Oses-tu te faire attendre !

Ma Thémis a, Dieu merci,
De bons jurés à revendre.

Chaque juge est un homme à moi,
Qui jette en passant sa carte chez toi.

Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
La main de justice au bout de mon bras.
Saint-Esprit, etc.

« S'il persiste, il faudra bien,
Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
D'ailleurs la cour pour soutien
Préfère en tout saint Ignace.

Mont-Rouge a miné tout Paris ;
La Sorbonne aussi sort de ses débris.

La jeunesse est dans notre nase,
Et les hausse-cols font place aux rebats.
Saint-Esprit, etc.

— Mais voudrais-tu t'expliquer ?

— Oui, bateleurs en goguettes,
Je vous ai vu fabriquer
Vos quatre cents marionnettes.

Quoi ! vous osez tout pervertir,
Corrompre, effrayer, flouter, mentir,
Et, dans un discours à roulettes....

— Paix ! dit l'archevêque, ou crains nos prélats !
Saint-Esprit, etc.

* M. de Peyronnet.

LES MOUTONS.

Am : du Vaudeville de la Partie carrée.

Dans un pays que chacun peut connaître,
 Au temps jadis vivaient nombreux troupeaux;
 Mais les bergers voulaient, comme le maître,
 Dîmer, tailler, tondre jusqu'aux agneaux.
 Pour s'affranchir de ce joug tributaire,
 La gent qui bêle enfin se révolta.
 Pauvres moutons, oh ! vous aurez beau faire,
 Toujours on vous tondra. (*bis.*)

Grande rumeur ! on prit les chiens pour guide;
 C'était gémir sous de nouveaux tyrans.
 On vit bientôt cette race perfide
 Se transformer en des loups dévorans.
 Jours de terreur ! Leur rage sanguinaire
 Sur ce beau sol trop long-temps s'exerça.
 Pauvres moutons, etc.

Sire lion, d'un courage indomptable,
 Vint à régner en ces temps désastreux.
 Gloire, revers, splendeur trop peu durable,
 Ont signalé son empire orageux.
 Le léopard trembla dans son repaire;
 Mais que d'agneaux ce triomphe coûta !
 Pauvres moutons, etc.

On vit bientôt mille hordes sauvages
 Fondre du nord sur ces bords désolés ;
 On s'adjudgea de riches pâturages
 Pour secourir des frères accablés.
 Le reste échut au fermier solidaire,
 Qui par traités en toisons s'acquitta.
 Pauvres moutons, etc.

Robin mouton, favori du despote,
Eut après lui la bergerie à bail :
Flatteur adroit et fourbe patriote,
A l'étranger il vendait le bercail.
On paya bien son zèle mercenaire :
Il voulait paître... et paître on l'envoya.
Pauvres moutons, etc.

Ah ! quand pourrai-je aux rives de la Seine
Voir nos moutons jouir d'un sort plus doux ,
Et, pour eux seuls fertilisant la plaine,
Croître et bondir sans la crainte des loups !
En attendant cet appui tutélaire
Que chaque maître à son tour promettra ,
Pauvres moutons, etc.

LA MORT DU DIABLE.

Ain : Je suis vilain, etc.

Du miracle que je retrace
Dans ce récit des plus succincts,
Rendez gloire au grand saint Ignace,
Patron de tous nos petits saints.
Par un tour qui serait infame
Si les saints pouvaient avoir tort,
Au diable il a fait rendre l'ame.
Le diable est mort. (*bis.*)

Satan, l'ayant surpris à table,
Lui dit : Trinquons, ou sois honni.
L'autre accepte, mais verse au diable
Dans son vin un poison béni.
Satan boit, et, pris de colique,
Il jure, il grimace, il se tord ;

Il crève comme un hérétique.

Le diable est mort. (*bis.*)

Il est mort ! disent tous les moines ,

On n'achètera plus d'*agnus*.

Il est mort ! disent les chanoines ,

On ne paîra plus d'*oremus*.

Au conclave on se désespère :

Adieu, puissance et coffre-fort !

Nous avons perdu notre père.

Le diable est mort. (*bis.*)

L'amour sert bien moins que la crainte ;

Elle nous comblait de ses dons.

L'intolérance est presque éteinte :

Qui rallumera ses brandons ?

A notre joug si l'homme échappe ,

La vérité luira d'abord ;

Dieu sera plus grand que le pape.

Le diable est mort. (*bis.*)

Ignace accourt : Que l'on me donne ,

Leur dit-il, sa place et ses droits ;

Il n'épouvantait plus personne ,

Je ferai trembler jusqu'aux rois.

Vols , massacres , guerres ou pestes ,

M'enrichiront du sud au nord.

Dieu ne vivra que de mes restes.

Le diable est mort. (*bis.*)

Tous de s'écrier : Ah ! brave homme ,

Nous te bénissons dans ton fiel.

Soudain son Ordre, appui de Rome ,

Voit sa robe effrayer le ciel.

Un chœur d'anges , l'ame contrite ,

Dit : Des humains plaignons le sort ;

De l'enfer saint Ignace hérite ,

Le diable est mort. (*bis.*)

LE DOCTEUR ET LE MALADE.

A MARIE D.

Ain : du Vilain.

Je vivais selon l'ordonnance
 D'un docteur qui m'a répété :
 Par le repos et l'abstinence
 Je rétablirai ta santé.
 Mais à mon cœur l'amitié crie :
 Céder au plaisir fait du bien ;
 Et j'accours pour fêter Marie.
 A mon docteur n'en dites rien ,
 N'en dites rien , n'en dites rien.
 Crains Bacchus , dit mon Esculape ;
 Par les toasts crains d'être emporté.
 Frère Maragnon à la Trappe
 Prêchait moins la sobriété.
 Mais à mon cœur l'amitié crie :
 Un peu de gâité fait du bien.
 Avec vous je bois à Marie.
 A mon docteur , etc.
 Dût-on te traiter de transfuge ,
 Ne chante plus , dit-il aussi.
 Cet arrêt est digne d'un juge :
 Bourreau , serais-tu Marchangy ?
 Mais à mon cœur l'amitié crie :
 Prouver qu'on aime fait grand bien.
 Comme vous je chante Marie.
 A mon docteur , etc.
 Des femmes , ajoute le traître ,
 N'approche plus , malgré ton goût.
 Dieu ! c'est un jésuite peut-être :
 Ces messieurs se fourrent partout.

Mais à mon cœur l'amitié crie :
Un baiser fait toujours du bien ;
Et je cours embrasser Marie.
A mon docteur, etc.

LE CONVOI DE DAVID*.

Air : de Roland.

— Non, non, vous ne passerez pas,
Crie un soldat sur la frontière,
A ceux qui de David, hélas !
Rapportaient chez nous la poussière.
— Soldat, disaient-ils dans leur deuil,
Proscrit-on aussi sa mémoire ?
Quoi ! vous repoussez son cercueil,
Et vous héritez de sa gloire !

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens,
Eût-il à trembler sous un maître,
Heureux qui meurt parmi les siens,
Aux bords sacrés (*bis*) qui l'ont vu naître !

— Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat avec furie.
— Soldat, ses yeux, jusqu'au trépas,
Se sont tournés vers la patrie.
Il en soutenait la splendeur,
Du fond d'un exil qu'il honore ;

* Les enfans de ce grand peintre ayant sollicité en vain l'autorisation de rapporter sa dépouille en France, ont été obligés de le faire inhumer dans le cimetière commun de Bruxelles, où ses amis lui font élever un obélisque triangulaire en marbre noir.

C'est par lui que notre grandeur
Sur la toile respire encore.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

— Non, non, vous ne passerez pas,
Redit plus bas la sentinelle.

— Le peintre de Léonidas,
Dans la liberté n'a vu qu'elle.
On lui dut le noble appareil
Des jours de gloire et d'espérance,
Où les beaux-arts, à leur réveil,
Fétaient le réveil de la France.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

— Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat, c'est ma consigne.

— Du plus grand de tous les soldats
Il fut le peintre le plus digne.
A l'aspect de l'aigle si fier,
Plein d'Homère et l'âme exaltée,
David crut peindre Jupiter;
Hélas ! il peignait Prométhée.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

— Non, non, vous ne passerez pas,
Dit le soldat devenu triste.

— Le héros, après cent combats,
Succombe, et l'on proscriit l'artiste !
Chez l'étranger la mort l'atteint.
Qu'il dut trouver sa coupe amère !
Aux cendres d'un génie éteint,
France, tends les bras d'une mère.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

— Non, non, vous ne passerez pas,
Dit la sentinelle attendrie.

— Eh bien ! retournons sur nos pas;
Adieu, terre qu'il a chérie !
Les arts ont perdu le flambeau
Qui fit pâlir l'éclat de Rome.
Allons mendier un tombeau
Pour la cendre de ce grand homme.

CHOEUR.

Fût-il privé de tous les biens, etc.

L'ÉCUELLE.

CHANSON ADRESSÉE A M. DÉSAUGIERS.

(1820.)

Am : Rendez-moi mon écuelle de bois.

As-tu vu mon écuelle d'argent,
As-tu vu mon écuelle ?

Dit Buteux, en se rengorgeant :

Ah ! qu'elle est large ! ah ! qu'elle est belle !

As-tu vu mon écuelle d'argent,
As-tu vu mon écuelle ?

— D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

Chez le czar ou chez le régent

As-tu fait le polichinelle ?

D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

De Paris Regnault délogeant

A-t-il oublié sa vaisselle ?

D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

Bonaparte, esclave indigent ,

N'a plus de quoi payer ton zèle.

D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

A ses amis Arnault songeant

Te l'envoya-t-il de Bruxelles ?

D'où te vient cette écuelle d'argent ?

D'où te vient cette écuelle ?

— Je la tiens cette écuelle d'argent,

Je la tiens cette écuelle,

D'un roi trop bon, trop indulgent ,

Qui prend des chansons pour du zèle.

Je la tiens cette écuelle d'argent,

Je la tiens cette écuelle.

Qu'on lui donne une écuelle d'argent,

Qu'on lui donne une écuelle,

Dit le prince, puisqu'en mangeant,

Pour chacun sa verve étincelle.

Qu'on lui donne une écuelle d'argent,

Qu'on lui donne une écuelle.

Il aurait cent écuelles d'argent,

Il aurait cent écuelles,

Si l'on en gagnait en changeant

De héros, d'amis et de belles.

Il aurait cent écuelles d'argent,

Il aurait cent écuelles.

VIVE LA CHARTE!

Am :

O liberté ! sous ta bannière sainte ,
Qu'un même cri nous rassemble à jamais !
Elus du peuple , il garde votre enceinte :
Vive la Charte ! est le cri des Français.

Puisque les rois ne veulent pas l'entendre ,
Dans le Forum qu'il aille retentir.
Écho du peuple , apprends-nous à le rendre ;
Du tombeau même écoute-le sortir !
O liberté ! etc.

O toi , qui meurs pour cette noble cause ,
Bénis ton sort : la patrie est en deuil.
Vive la Charte ! est ton apothéose ;
La liberté veille sur ton cercueil.
O liberté ! etc.

Vous l'entendez , vous tous , nobles victimes ,
Vieux combattans punis de vos exploits ;
Vous qui tenes aussi pour légitimes
Les droits du peuple , et la gloire et les lois.
O liberté ! etc.

Guerriers français que la tombe nous cache ,
Venez montrer à d'impudens soldats
Ce front sans peur et ce glaive sans tache ,
Que votre main n'agitait qu'aux combats.
O liberté ! etc.

D'un cri de paix malheur à qui s'offense !
Soldats d'un jour, barbares sans danger,
Vous opprimez un peuple sans défense :
Jadis ce fer était pour l'étranger.
O liberté ! etc.

LE PETIT HOMME ROUGE.

Ans : C'était de mon temps.

Foin des mécontents !
 Comme balayeuse on me loge
 Depuis quarante ans
 Dans le château , près de l'horloge.
 Or, mes enfans , sachez
 Que là , pour mes péchés ,
 Du coin d'où le soir je ne bouge ,
 J'ai vu le petit homme rouge.
 Saints du paradis ,
 Priez pour Charles-Dix.

Vous figurez-vous
 Cet homme habillé d'écarlate ,
 Bossu , louche et roux ?
 Un serpent lui sert de cravate ;
 Il a le nez crochu ,
 Il a le pied fourchu.
 Sa voix rauque en chantant présage
 Au château grand remue-ménage.
 Saints du paradis , etc.

Je le vis , hélas !
 En quatre-vingt-douze apparaître ;
 Nobles et prélats
 Abandonnaient notre bon maître ;
 L'homme rouge venait
 En sabots , en bonnet ;
 M'endormais-je un peu sur ma chaise ,
 Il entonnait la *Marseillaise*.
 Saints du paradis , etc.

J'eus à balayer ;
 Mais lui , bientôt par la gouttière ,

Reviat m'effrayer
 Pour ce bon monsieur Robespierre.
 Lors il était poudré,
 Parlait mieux qu'un curé,
 Ou, comme en riant de lui-même,
 Chantait l'*Hymne à l'Être-Suprême*.
 Saints du paradis, etc.

Depuis la terreur
 Plus n'y pensais, lorsque sa vue
 Du bon empereur
 M'annonça la chute imprévue.
 En toque il avait mis
 Vingt plumets ennemis,
 Et chantait au son d'une vielle:
Vive Henri-Quatre, et Gabrielle.
 Saints du paradis, etc.

Soyez donc instruits,
 Enfans, mais qu'ailleurs on l'ignore,
 Que, depuis trois nuits,
 L'homme rouge apparaît encore;
 Riant d'un air moqueur,
 Il chante comme au chœur,
 Baise la terre, et puis ensuite
 Met un grand chapeau de jésuite.
 Saints du paradis, etc.

LES BOHÉMIENS.

Am : Mon père m'a donné un mari.

Sorciers, bateleurs ou filous,
 Reste immonde
 D'un autre monde,
 Sorciers, bateleurs ou filous,
 Gais Bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.

L'hirondelle

D'où vous vient-elle ?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien ;

Où nous irons, le sait-on bien ?

Sans pays, sans prince et sans lois ,

Notre vie

Doit faire envie.

Sans pays, sans prince et sans lois ,

L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendans nous naissons,

Sans église

Qui nous baptise.

Tous indépendans nous naissons ,

Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés ,

Dans ce monde

Où l'erreur abonde ,

Nos premiers pas sont dégagés

Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple en butte à nos larcins ,

Tout grimoire

En fait accroire ;

Au peuple, en butte à nos larcins ,

Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin ,

Notre bande

Gaiement demande.

Trouvons-nous Plutus en chemin ,

En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit ,

De la ville

Qu'on nous exile ;

Pauvres oiseaux que Dieu bénit;
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'amour, chaque nuit,
Nous attèle
Tous pêle-mêle;
A tâtons l'amour, chaque nuit,
Nous attèle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe,
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir, c'est avoir ; allons courir !
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir, c'est avoir ; allons courir !
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite,
Ou croupisse au gîte,
Mais à l'homme on crie en tout lieu
« Tu nais, bonjour ! tu meurs, adieu ! »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre ame !
Quand nous mourons, vieux ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes ;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyez-en notre gaité,
 Noble ou prêtre,
 Valet ou maître;
 Mais croyez-en notre gaité :
 Le bonheur, c'est la liberté.
 Oui, croyez-en notre gaité,
 Noble ou prêtre,
 Valet ou maître,
 Oui, croyez-en notre gaité :
 Le bonheur, c'est la liberté.

L'ÉCHELLE DE JACOB.

Ain : Ah ! si madame me voyait !

Lorsqu'un patriarche, en dormant,
 Vit la plus longue des échelles,
 Où, de crainte d'user leurs ailes,
 Les anges montaient lestement
 Jusqu'aux portés du firmament ;
 Il vit ses fils, quelqu'un l'asûre,
 Sur l'échelle aussi se hisser,
 Croyant qu'au ciel on fait l'œuvre.
 — Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

De ce cri du fils d'Isaac
 Sa race ne tient aucun compte :
 A l'échelle chaque Hébreu monte,
 Fraudant eau-de-vie et tabac,
 Des écus rognés dans un sac ;
 Chargés de bijoux et de traites,
 Ils vont d'abord, pour commencer,
 Aux anges vendre des lunettes.
 — Grand Dieu ! le pied va leur glisser.
 Mais Jacob en voit deux ou trois *

* MM. Rotschild frères.

Dont nos désastres font la gloire ;
 Un page leur tient l'écritoire ,
 Ils ont des titres, et , je crois ,
 Des cordons, et même des croix.
 Riches de l'or de cent provinces,
 Sur leur coffre ils ont fait tracer :
 Mont-de-piété pour les princes.
 — Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

Ah ! dit Jacob, des fils si chers
 Prouvent que Dieu tient sa promesse ;
 Seuls ils font la hausse et la baisse,
 Ont seuls tous les emprunts ouverts :
 Mes fils règnent sur l'univers !
 C'est la peste à qui rien n'échappe !
 Voyez dix rois les caresser ;
 Ils se font bénir par le pape.
 — Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

Qui les suit ? C'est un cordon bleu ,
 Qu'en frère chacun d'eux embrasse...
 Cet homme est-il bien de ma race ?
 Son *trois pour cent* le prouve un peu ;
 Mais *sandis* n'est pas de l'hébreu.
 A mes fils comme il se cramponne !
 Quoi ! pour voir le Jourdain hausser,
 Ils ont assuré la Garonne.
 — Grand Dieu ! le pied va leur glisser.

Tandis qu'il les voit à grands pas
 Sur l'échelle élever leur course ,
 Vient Satan qui crie : A la bourse ,
 Sur terre on craint de grands débats.
 Bien vite ils regardent en bas.
 La tête tourne à la séquelle
 Dont l'orgueil est si haut placé.
 Le diable a secoué l'échelle.
 — Grand Dieu ! le pied leur a glissé.

NABUCHODONOSOR.

Air : de Calpigi.

Puïser dans la Bible est de mode,
Prenons-y le sujet d'une ode.
Je chante un roi devenu bœuf ;
Aux anciens le trait parut neuf : (*bis.*)
Surtout la cour en fut aux anges,
Et les brocanteurs de louanges
Répétaient sur les harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi beugle : eh ! que fait la forme ?
On rampa sous un aigle énorme ,
Lui disaient les amis du lieu ;
En Égypte vous seriez Dieu. (*bis.*)
Pour fouler aux pieds le vulgaire ,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi se mit à son étable ;
A sa manière il tenait table ,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits. (*bis.*)
On lit dans une dédicace ,
Qu'en latin il lisait Horace.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé. (*bis.*)
Chacun d'avouer à la ronde
Que c'est le plus grand roi du monde.

Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Il hume tout l'encens des mages ,
Mais paie un peu cher leurs hommages.
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou. (bis.)
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attèle à leur charrue.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Le peuple indigné prend un maître,
D'autre espèce, pire peut-être ;
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras. (bis.)
Et sans remords le clergé même
S'en régale tout le carême.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Bardes que la cassette inspire,
Tragiques à mourir de rire,
Traitez mon sujet, il plaira ,
La censure le permettra. (bis.)
Oui, parfumeurs de la couronne,
L'airain gronde, le bourdon sonne.
Répétez sur vos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

LE CORDON SANTITAIRE.

Am : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Un Espagnol, du haut de la frontière,
Où nos soldats se trouvaient arrêtés ,
Leur demanda d'une voix libre et fière :
Qu'avez-vous fait de votre liberté ?

Nos vieux guerriers lui rappellent leur gloire ;
 Mais l'Espagnol leur dit : Parlez plus bas :
 Soldats français, il n'est qu'une victoire ,
 C'est d'être libre , et vous ne l'êtes pas. (*bis.*)

Le Catalan près de nos preux s'avance,
 Et malgré l'ordre on le laisse approcher.
 Lors il leur dit : Eh ! qu'ont fait pour la France
 Tous vos succès qu'elle paya si cher ?
 Que lui sert-il de fatiguer l'histoire,
 De répéter vos marches , vos combats ?
 Soldats français, il n'est qu'une victoire,
 C'est d'être libre , et vous ne l'êtes pas. (*bis.*)

Un roi couvert d'une gothique rouille
 Insolemment vient vous tyranniser ;
 Et vous tremblez sous un sceptre en quenouille ,
 Qu'un faible enfant suffirait à briser.
 A vos exploits je refuse de croire ,
 Puisque la peur enchaîne encor vos bras.
 Soldats français, il n'est qu'une victoire ,
 C'est d'être libre , et vous ne l'êtes pas. (*bis.*)

Au mot de peur, nos guerriers en furie ,
 Allaient lancer un plomb sûr et mortel ;
 Mais l'Espagnol, sans s'émouvoir, leur crie :
 Ce n'est pas moi qui dois rougir l'autel ;
 Si l'honneur veut un sang expiatoire ,
 A vos tyrans envoyez le trépas.
 Soldats français, il n'est qu'une victoire ,
 C'est d'être libre , et vous ne l'êtes pas. (*bis.*)

Comme le vent chasse un léger nuage ,
 De nos guerriers le courroux a passé ;
 Et le Français répond avec courage
 A l'Espagnol qu'il tenait embrassé :
 La liberté repassera la Loire ,
 Nous la suivrons , vieux et jeunes soldats ;

Chacun de nous jure par la victoire
De vivre libre ou de ne vivre pas. (*bis.*)
Soudain, pour faire un drapeau tricolore,
Un colonel donne un manteau d'azur ;
Un grenadier, sur le lis qu'il abhorre,
Ouvre sa veine et répand un sang pur :
Comme un fanal du haut d'un promontoire,
Le drapeau saint brille sur nos climats ,
Et tout Français jure par la victoire
De vivre libre ou de ne vivre pas. (*bis.*)

LE CHIEN DE SAINT ROCH,

ou

ÉLOGE DE L'ABBÉ CERBÈRE*.

Am : Monsieur l'abbé, où allez-vous ?

Saint Roch un jour dit dans les cieux :
Collègues, foin des envieux.

Il faut qu'on ne se fie

En rien

A la philosophie :

Vous m'entendez bien.

Vous êtes des Jean...! c'est le mot.

Pour moi je transforme aussitôt,

Par un secret magique,

Mon chien

En roquet satirique :

Vous m'entendez bien.

Sur son cul le chien se mettant,

Un coup de pied, zeste ! à l'instant

* Cette chanson, faite contre un journaliste trop fameux, a été publiée en 1809.

A Paris nous l'envoie;
 Eh bien !
 Aussitôt il aboie :
 Vous m'entendez bien.

Voltaire attaque aux sombres bords *
 De Fréron , du diable et des morts ,
 Les préjugés sans nombre ;
 Le chien
 Aboie après son ombre :
 Vous m'entendez bien.

Nous philosophons aux *Français* ;
 Mais , de peur qu'un jour de succès
 Satan ne nous emporte ,
 Le chien
 Doit en garder la porte :
 Vous m'entendez bien.

Gueule ouverte à ses ennemis ,
 Gueule ouverte à ses bons amis ,
 Il avale sans tordre ,
 Eh bien !
 Et ne vit que de mordre :
 Vous m'entendez bien.

Pour une actrice ayant sauté ,
 Aux amateurs il a vanté
 Ses attraits et sa grace ,
 Eh bien !
 Il est son chien de chasse :
 Vous m'entendez bien.

Auteurs qui voulez l'assommer,
 Tout Paris peut vous affirmer

* Dans les royaumes sombres
 S'il est des préjugés , j'en guérirai les ombres.
 (VOLTAIRE , Épître à Boileau.)

Qu'il court à son breuvage
Trop bien,
Pour qu'on craigne la rage :
Vous m'entendez bien.

O grand saint Roch ! du haut des cieux,
Voyez comme on l'aime en tous lieux :
Sur un coffre il renifle,
Le chien,
Et partout on le siffle :
Vous m'entendez bien.

LE TOMBEAU DE MANUEL.

Air : T'en souviens-tu ! disait un capitaine.

Tout est fini, la foule se disperse,
A son cercueil un peuple a dit adieu ;
Et l'amitié des larmes qu'elle verse
Ne fera plus confiance qu'à Dieu.
J'entends sur lui la terre qui retombe.
Hélas ! Français, vous allez l'oublier !
A vos enfans, pour indiquer sa tombe,
Prêtez secours au pauvre chansonnier !

Je quête ici pour honorer les restes
D'un citoyen, votre plus ferme appui.
J'eus le secret de ses vertus modestes :
Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui.
L'humble tombeau qui sied à sa dépouille
Est pour nous tous un tribut à payer.
Près de sa tombe un ami s'agenouille.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Mon cœur lui doit ces soins pieux et tendres.
Voilà douze ans qu'en des jours désastreux
Sur les débris de la patrie en cendres,

Nous nous étions rencontrés tous les deux.
Moi, je chantais ; lui, vétéran d'Arcole,
Sourit au luth vengeur d'un vieux laurier.
Grace à vos dons, qu'un tombeau me console.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

L'ambition n'effleurait point sa vie ;
Mais, même aux champs, rêvant un beau trépas,
Il écoutait si la France asservie
En appelant ne se réveillait pas.
Contre la mort j'aurais eu son courage,
Quand sur son bras je pouvais m'appuyer.
Ma voix pour lui demande un peu d'ombrage.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Contre un pouvoir qui de nous se sépare,
Son éloquence a toujours combattu.
Ce n'était point la foudre qui s'égare,
C'était un glaive aux mains de la vertu.
De la tribune on l'arrache, il en tombe
Entre les bras d'un peuple tout entier.
La haine est là : défendons bien sa tombe.
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Tu l'oubliais, peuple encor trop volage,
Sitôt qu'à l'ombre il goûta le repos ;
Mais, noble esquif mis à sec sur la plage,
Il dut compter sur le retour des flots.
La seule mort troubla la solitude
Où mes chansons accouraient l'égayer ;
Pour effacer quatre ans d'ingratitude,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

Oui, qu'un tombeau témoigne de nos larmes.
Assistez-moi, vous pour qui j'ai chanté
Paix et concorde, au bruit sanglant des armes,
Et, sous le joug, espoir et liberté.
Payez mes chants, doux à votre mémoire :

Je tends la main au plus humble denier.
De Manuel pour consacrer la gloire,
Prêtez secours au pauvre chansonnier.

LES FEMMES.

Am : Gai ! gai ! faut passer l'eau.

Gai ! gai ! l'on est chez nous
Toujours en fête
Et cul par-dessus tête.
Gai ! gai ! l'on est chez nous
Toujours en fête
Et sens dessus dessous.

Du dieu des folies,
Prêtresses jolies,
Nous volons gaîment
D'amant en amant,
Et sans qu'on nous raille,
De plume ou de paille,
Nos lits font toujours
Litière aux amours.
Gai ! gai ! l'on est chez nous
Toujours en fête
Et cul par-dessus tête.
Gai ! gai ! l'on est chez nous
Toujours en fête
Et sens dessus dessous.

LES DÉVOTES.

Nous, vieilles dévotes,
Que nous sommes sottes !
L'enfer soulevé
Rit de nos ave.
Qu'il aurait de charmes,

Si, de cœurs de carmes,
 Quelqu'un nous voulait
 Faire un chapelet.
 Gai ! gai ! prions chez nous,
 Pour être en fête
 Et cul par-dessus tête.
 Gai ! gai ! prions chez nous,
 Pour être en fête
 Et sens dessus dessous.

LES VIEILLES COQUETTES.

Nous, vieilles coquettes,
 Cachons nos lunettes,
 Mettons avec art
 Du rouge et du fard.
 Craignons que notre âge
 N'ôte le courage
 A nos freluquets,
 Et même aux laquais.
 Gai ! gai ! payons chez nous,
 Pour être en fête
 Et cul par-dessus tête.
 Gai ! gai ! payons chez nous,
 Pour être en fête
 Et sens dessus dessous.

LES JEUNES FILLES.

Nous, jeunes poulettes,
 Qui courons seulettes,
 Loin de nos mamans
 Lisons des romans.
 Jetons nos aiguilles,
 Mais, adroites filles,
 Pour chasser l'ennui
 Gardons notre étui.
 Gai ! gai ! ne serons-nous

Jamais en fête
 Et cul par-dessus tête ?
 Gai ! gai ! ne serons-nous
 Jamais en fête
 Et sens dessus dessous ?

LES FEMMES MARIÉES.

Pour nous , femmes sages ,
 Loin de nos ménages
 Il faut jouer peu
 Ou tricher au jeu.
 Tricher, quelle gêne !
 On conçoit sans peine
 Quand on est expert
 Tout ce qu'on y perd.
 Gai ! gai ! quand serons-nous
 Toujours en fête
 Et cul par-dessus tête ?
 Gai ! gai ! quand serons-nous
 Toujours en fête
 Et sens dessus dessous ?

TOUTES CES DEMOISELLES.

Fi de ces bégueules !
 Messieurs, chez nous seules
 Rien n'est défendu
 Et rien n'est perdu.
 Arrive qui plante,
 La place est brûlante ;
 Par-dessus les ponts
 Jetons nos jupons.
 Gai ! gai ! l'on est chez nous
 Toujours en fête ,
 Et cul par-dessus tête !
 Gai ! gai ! l'on est chez nous
 Toujours en fête
 Et sens dessus dessous.

COUPLETS

**SUR UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI MIS EN
TÊTE D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS. ***

(1826.)

Ara :

Petit portrait de fantaisie,
Mis en tête de mon recueil,
Penses-tu que , par courtoisie,
Le monde entier te fasse accueil ?
Tu peux te parer , si tu l'oses ,
D'un laurier modeste et discret ;
Tu peux te couronner de roses :
Non , non , tu n'es pas mon portrait.

Jamais je ne me suis fait peindre ;
Mais qui donc représentes-tu ?
Peut-être un cafard qui sait feindre
Jusqu'au charme de la vertu ;
Un petit saint pétri de ruse ,
Qu'à Mont-Rouge on encenserait.
La bonne enseigne pour ma muse !
Non , non , tu n'es pas mon portrait.

Ou serais-tu l'auteur tragique ,
Qui calcula , rima , lima
Maint rôle bien académique ,
Qu'en vain a réchauffé Talma ?
Quoi ! parer d'une noble image
Mes petits vers de cabaret !

* Ce portrait est le même que celui que j'ai rencontré quelquefois chez les marchands de caricatures.

Pour l'alexandrin quel outrage !
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Dans ton masque à mine pincée
Est-ce un vil censeur que je vois ,
Rat de cave de la pensée ,
Qu'il confisque au profit des rois ?
J'ai de la fraude en pacotille ,
Qu'à la barrière on saisirait :
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne ,
Que ta gloire y gagnerait peu.
Crains même qu'un prêtre ne vienne
Saintement te livrer au feu.
Dans l'avenir je devrais vivre ,
Que de toi l'on se passerait :
Je suis bien mieux peint dans ce livre.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

L'IN-OCTAVO

ET L'IN-TRENTE-DEUX*.

Aim : du Carnaval.

Quoi ! mes couplets , encore une sottise !
Osez-vous bien paraître in-octavo ?
Juge , critique, et docteur de l'église ,
Vont après vous s'acharner de nouveau.
L'in-trente-deux trompait l'œil du myope ,
Mais vos défauts vont être tous sentis :
C'est le ciron vu dans un microscope.

* Cette chanson sert de préface à l'édition in-octavo de Paris.

Mieux vous allait de rester tout petits,
Petits, petits, oui, petits, tout petits.

« Quel trait d'orgueil ! dira la calomnie :
» Ferait-on plus pour des alexandrins ?
» Le chansonnier vise à l'Académie,
» Et veut au Pinde anoblir ses refrains. »
Viser si haut, malgré cette imposture,
N'est point mon fait, je vous en avertis.
Pour conserver vos lettres de noture,
Mieux vous allait, etc.

Je vois deux sots rendus à leur province :
« Messieurs, dit l'un, sifflons le troubadour.
» Il veut des croix, et, pour l'offrir au prince,
» A son recueil a mis l'habit de cour.
» Le Roi, dit l'autre, a daigné lui sourire,
» Même a trouvé ses vers assez gentils. »
Voyez du roi ce que vous ferez dire !
Mieux vous allait, etc.

L'humble format sut plaire à cette classe
Sur qui les arts sèment trop peu de fleurs ;
Il se fourrait jusque dans la besace
De l'indigent dont il séchait les pleurs.
A la guinguette instruisant ces recrues,
D'obscurs lauriers j'ai fait large abatis.
Pour rencontrer la gloire au coin des rues,
Mieux vous allait, etc.

Je dois trembler ; car moi, qui suis prophète,
Je vois de loin l'oubli fondre sur vous.
De tant d'échos dont la voix vous répète,
L'un meurt, puis l'autre, et puis cent, et puis tous.
Déjà mon front sent glisser sa couronne ;
Comme les miens vos beaux jours sont partis.
Pour disparaître au premier vent d'automne,
Mieux vous allait, etc.

LE CHAPEAU DE LA MARIÉE.

Ans :

Demain engagez votre foi,
A l'église allez sans scrupule ;
Fille trompeuse, oubliez-moi
Pour un époux riche et crédule.
Des roses, qui naissent pour lui,
La dîme à tort me fut payée ;
Mais en retour j'offre aujourd'hui
Le chapeau de la mariée.

Acceptez ces fleurs d'oranger ;
Qu'à votre voile on les attache.
Sous le joug fier de se ranger,
Que l'époux dise : Elle est sans tache.
L'Amour se plaint, mais c'est tout bas ;
Mais par vous la Vierge est priée.
Allez ; on n'arrachera pas
Le chapeau de la mariée.

Quand vos sœurs se partageront
Ces fleurs qu'on dit d'heureux augure,
Les garçons vous déroberont
Une plus secrète parure,
La jarretière, pensez-y !
Chez moi vous l'avez oubliée.
Me faudra-t-il la joindre aussi
Au chapeau de la mariée ?

La nuit vient ; vous poussez deux cris,
Imités de ce cri si tendre
Qu'un jour, au cœur le plus épris,
Votre innocence a fait entendre.
Le lendemain, l'époux, cent fois,
Raconte à la noce égayée

Que l'hymen s'est piquée les doigts
Au chapeau de la mariée.

Le voilà trompé, ce mari !
Ah ! qu'il le soit bien plus encore.
Dieu ! quel fol espoir m'a souri,
Quand pour lui l'autel se décore !
Malgré le prêtre et ton serment,
Oui, par tes pleurs justifiée,
Tu viendras payer à l'amant
Le chapeau de la mariée.

L'ANGE GARDIEN.

Am : Jadis un célèbre empereur.

A l'hospice un gueux tout perclus
Voit apparaître son bon ange ;
Gaîment il lui dit : Ne faut plus
Que votre altesse se dérange.
Tout compté, je ne vous dois rien :
Bon ange, adieu ; portez-vous bien.

Sur la paille, né dans un coin,
Suis-je enfant du Dieu qu'on nous prêche ?
— Oui, dit l'ange ; aussi j'eus grand soin
Que ta paille fût toujours fraîche.
— Tout compté, etc.

Jeune et vivant à l'abandon,
L'aumône fut mon patrimoine.
— Oui, dit l'ange, et je te fis don
Des trois besaces d'un vieux moine.
— Tout compté, etc.

Soldat bientôt, courant au feu,
Je perdis une jambe en route.

— Oui, dit l'ange ; mais avant peu
Cette jambe aurait eu la goutte.

— Tout compté, etc.

Pour mes jours gras , du vin fraudé
Mit le juge après mes guenilles.

— Oui, dit l'ange ; mais je plaiderai :
Tu ne fus qu'un an sous les grilles.

— Tout compté, etc.

Chez Vénus j'entre en maraudeur ;
C'est tout fruit vert que j'en rapporte.

— Oui, dit l'ange ; mais, par pudeur,
Là je te quittais à la porte.

— Tout compté, etc.

D'un laidron je deviens l'époux ,
Priant qu'il ne soit que volage.

— Oui, dit l'ange ; mais nul de nous
Ne se mêle de mariage.

— Tout compté, etc.

Vieillard , affranchi de regrets ,
Au terme heureux enfin atteins-je ?

— Oui, dit l'ange ; et je tiens tout prêts
De l'huile, un prêtre et du vieux linge.

— Tout compté, etc.

De l'enfer serai-je habitant ,
Ou droit au ciel veut-on que j'aille ?

— Oui, dit l'ange ; ou bien non , pourtant :
Crois-moi, tire à la courte paille.

— Tout compté, etc.

Ce pauvre diable, ainsi parlant,
Mettait en gaité tout l'hospice.

— Il éternue ; et, s'envolant,
L'ange lui dit : Dieu te bénisse !

— Tout compté, etc.

LA MÉTEMPSYCOSE.

Am : du Vandeville de la Robe et des Bottes,
ou de la République.

Grand partisan de la Métempsycose,
En philosophe, hier, sur l'oreiller,
De mes penchans pour connaître la cause,
J'ai mis mon ame en train de babiller.
Elle m'a dit : Tu me dois un beau cierge,
Car sans mon souffle au néant tu restais;
Mais jusqu'à toi je n'arrivai point vierge.

— Ah ! mon ame, je m'en doutais, { (bis.)
Je m'en doutais, je m'en doutais.

Je m'en souviens ; oui, dit-elle, humble lierre,
J'ai couronné jadis des fronts joyeux.
Puis, échauffant plus subtile matière,
Petit oiseau, je saluai les cieux.
Dans le bocage, auprès des pastourelles,
Je voltigeais, je sautais, je chantais.
L'indépendance agrandissait mes ailes.

— Ah ! mon ame, etc.

Je fus Médor, des chiens le plus habile,
Qui, d'un aveugle unique et sûr appui,
Entre ses dents sut prendre une sébile,
Guider son maître et mendier pour lui.
Utile au pauvre, au riche sachant plaire,
Pour nourrir l'un, chez l'autre je quêtai.
J'ai fait du bien, puisque j'en ai fait faire.

— Ah ! mon ame, etc.

Puis j'animai la beauté d'une fille.
Que j'étais bien dans ma douce prison !
Mais de mon gîte on s'empare, on le pille ;
Tous les amours y mettent garnison.

En vrais soudards ils y faisaient esclandre,
Et jour et nuit, du coin que j'habitais,
A la maison je voyais le feu prendre.

— Ah ! mon ame, etc.

Sur tes penchans que mon récit t'éclaire;
Mais, dit mon ame, apprends aussi de moi
Qu'au ciel un jour ayant osé déplaire,
Pour m'en punir, Dieu m'enferma chez toi.
Veilles, travaux, artifices de femme,
Pleurs, désespoir, et des maux que je tais,
Font qu'un poète est l'enfer pour une ame.

— Ah ! mon ame, etc.

LES PAUVRES AMOURS.

Aria : Jupiter un jour en fureur.

Trois douzaines de Cupidons,
Qu'une actrice a mis sur la paille,
Hier mendiaient, et la marmaille
Les poursuivait de gais lardons.
Chez Lise ils frappent d'un air triste;
Lise répond : Nous sommes sourds.
Quoi ! vivrez-vous donc toujours,
Vieux petits culs nus d'amours?
Allez, Dieu vous assiste !

Partout en France on vous fourra.
Vous avez guindé la sculpture,
Vous avez fardé la peinture,
Vous affadissez l'Opéra.
Des Anacréons j'ai la liste;
Ils encombrent ville et faubourgs.
Vous les couronnez toujours,

Vieux petits culs nus d'amours ;
Allez , Dieu vous assiste !

Quittez votre Olympe en débris.
Que Mars , Phébus , Bacchus , Minerve ,
Voguent avec vous de conserve ;
A Gnide remmenez Cypris.
Les Graces suivront à la piste,
Phébé guidera votre cours.

Émigrez , mais pour toujours ,
Vieux petits culs nus d'amours ;
Allez , Dieu vous assiste !

Emballez avec tous vos dieux ,
Flore et l'Aurore aux doigts de roses ;
Par leur nom appelons les choses ,
Les choses n'en plairont que mieux.

Mon cœur à l'amant qui persiste
Se rend bien sans votre secours ;

Sans vous j'aimerai toujours ,
Vieux petits culs nus d'amours ;
Allez , Dieu vous assiste !

En leur fermant la porte au nez ,
Parlait ainsi la tendre Lise ,
Quand près d'eux passe une marquise ,
Dont à peine ils sont les aînés.
La dame, quoique moraliste,
Leur dit : Rendez-moi mes beaux jours.

Dans ma chambre et pour toujours ,
Chers petits culs nus d'amours * ,
Venez , Dieu vous assiste !

* On ne se scandalisera pas de certain mot placé dans ce refrain, si l'on se rappelle que ce mot était employé par les dames de la cour avant la révolution, pour désigner une mode du temps. Madame de Genlis raconte à ce sujet, dans ses Mémoires, une anecdote on ne peut plus gaie.

A. M. GOHIER,

DERNIER PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, QUI
M'AVAIT ADRESSÉ UNE CHANSON, DONT LE
REFRAIN EST :

Fouette ! Fouette !
Chante toujours ; ne t'endors pas.

(1825.)

Am du Vaudeville des Chevilles de maître Adam.

Oui, je dormais sur un petit volume,
Qui me vaudra d'être encore étrillé ;
Lorsqu'en flatteur, le bout de votre plume,
Me chatouillant, m'a soudain réveillé.
Je me suis dit : C'est présage céleste !
Les mauvais jours seraient-ils donc passés ?
Car, je ne sais si quelque fouet nous reste,
Mais jusqu'ici c'est nous qu'on a fessés.

Tout gai frondeur, semant le ridicule,
Ne peut, chez nous, qu'en recueillir du mal.
Notre empereur portait longue fêrule ;
Puis est venu le martinet royal ;
Et puis le knout, et puis les fils d'Ignace,
Dont tous les fouets contre nous sont dressés.
Dieu soit béni ! mais, s'il ne nous fait grace,
Les chansonniers seront toujours fessés.

J'ai bien reçu ma part d'étrivières !
Grippe-Minaud m'en donna pour trois mois.
En refaisant des nœuds à ses lanières,
Il me poursuit encor d'un œil sournois.
Si de Tartufe on n'entend les trois messes,
Si pour les grands l'encens ne brûle assez,

C'est fait de nous ! nos seigneurs les jean-fesses
Aiment à voir les bonnes gens fessés.

Vous, qui chantez comme on chante au bel âge,
Des rois, des saints ne plaisantez donc pas ;
Ou, trop enclin au joyeux persiflage,
Vivez long-temps, allez bien tard là-bas ;
Car en enfer on marque votre place :
Des noirs démons les bras sont retroussés.
Vous et Collé, même aussi votre Horace,
Ensemble un jour vous serez tous fessés.

COUPLET

ÉCRIT SUR UN RECUEIL DE CHANSONS
MANUSCRITES DE M. VAYSSIÈRE.

Air : de la République.

Si j'étais roi, roi de la chansonnette,
Comme en secret me l'a dit maint flatteur,
Votre recueil à ma muse inquiète
Dénoncerait un jeune usurpateur.
Car les conseils qu'en si bons vers il donne
Au pauvre peuple, objet de tant d'effroi,
Feraient trembler mon sceptre et ma couronne
Si j'étais roi. (bis.)

LE

CHASSEUR ET LA LAITIÈRE.

AIR :

L'alouette à peine éveillée
Chante l'aurore d'un beau jour ;
Suis le chasseur sur la fenille,

Laitière, il parlera d'amour.
 Dans la rosée, allons, ma chère,
 Cueillir pour toi fleurs du printemps.
 — Non, beau chasseur, je crains ma mère.
 Je ne veux pas perdre mon temps.

Ta mère et sa chèvre fidèle
 Sont loin derrière ce coteau.
 Écoute une chanson nouvelle
 Qui vient des dames du château.
 Fille qui la peut faire entendre
 Doit fixer les plus inconstans.
 — Chasseur, j'en sais une aussi tendre.
 Je ne veux pas perdre mon temps.

Pour la dire, apprends l'aventure
 Du spectre d'un baron jaloux,
 Entraînant à sa sépulture
 La beauté dont il fit l'époux.
 Ce récit, quand la nuit est noire,
 Fait frissonner les assistans.
 — Chasseur, je connais cette histoire.
 Je ne veux pas perdre mon temps.

Je puis t'enseigner des prières
 Pour charmer la fureur des loups,
 Ou pour conjurer des sorcières
 L'œil malfaisant tourné vers nous.
 Grains qu'une vieille en sa misère
 Ne jette un sort sur ton printemps.
 — Chasseur, n'ai-je pas un rosaire?
 Je ne veux pas perdre mon temps.

Eh bien ! vois cette croix qui brille :
 Compte ses rubis précieux.
 Sur le sein d'une jeune fille,
 Elle attirerait tous les yeux.
 Prends-la, malgré ce qu'elle coûte ;

Mais songe au prix que j'en attends.

— Qu'elle est belle ! ah ! je vous écoute ;

Ce n'est pas là perdre mon temps.

LE SACRE DE CHARLES-LE-SIMPLE.

Charles III, dit le Simple, l'un des successeurs de Charlemagne, fut d'abord évincé du trône par Eudes, comte de Paris. Il se réfugia en Angleterre, puis en Allemagne. Mais, à la mort d'Eudes (en 898), les seigneurs et les évêques français s'étant rattachés à Charles, lui rendirent la couronne, qu'il perdit enfin, lorsque, trahi par Hébert, comte de Vermandois, il fut emprisonné à Péronne, où il mourut en 924.

Aux : du beau Tristan (DE BÉAUFORT).

Français ; que Reims'a réunis,
Criez : Montjoie et Saint-Denis !
On a refait la sainte ampoule,
Et, comme au temps de nos aïeux,
Des passereaux lâchés en foule
Dans l'église volent joyeux.
D'un joug brisé, ces vains présages
Font sourire sa majesté.

Le peuple s'écrie : Oiseaux, plus que nous soyez sages ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Puisqu'aux vieux on rend leurs droits,
Moi, je remonte à Charles Troisième.
Ce successeur de Charlemagne
De Simple mérita le nom.
Il avait couru l'Allemagne,
Sans illustrer son vieux pennon.
Pourtant, à son sacre on se presse ;

Oiseaux et flatteurs ont chanté.

Le peuples'écrite : Oiseaux, point de folle allégresse ;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Chamarré de vieux oripeaux,
Ce roi, grand avaleur d'impôts,
Marche entouré de ses fidèles,
Qui tous, en des temps moins heureux,
Ont suivi les drapeaux rebelles
D'un usurpateur généreux.
Un milliard les met en haleine :
C'est peu pour la fidélité.

Le peuples'écrite : Oiseaux, nous payons notre chaîne;
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Aux pieds de prélats cousus d'or
Charles dit son *Confiteor*.
On l'habille, on le baise, on l'huile ;
Puis, au bruit des hymnes sacrés,
Il met la main sur l'Évangile.
Son confesseur lui dit : « Jurez :
» Rome, que l'article concerne,
» Relève d'un serment prêté. »

Le peuples'écrite : Oiseaux, voilà comme on gouverne.
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

De Charlemagne, en vrai luron,
Dès qu'il a mis le ceinturon,
Charles s'étend sur la poussière.
Roi ! crie un soldat, levez-vous !
« Non, dit l'évêque ; et, par saint Pierre !
» Je te couronne ; enrichis-nous.
» Ce qui vient de Dieu vient des prêtres,
» Vive la légitimité ! »

Le peuples'écrite : Oiseaux, notre maître a des maîtres.
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

Oiseaux, ce roi miraculeux
Va guérir tous les scrofuleux.

Fuyez, vous qui de son cortège
 Dissipez seuls l'ennui mortel ;
 Vous pourriez faire un sacrilège
 En voltigeant sur cet autel.
 Des bourreaux sont les sentinelles
 Que pose ici la piété.
 Le peuple s'écrie : Oiseaux, nous envions vos ailes.
 Gardez bien, gardez bien votre liberté ;
 Gardez bien votre liberté.

BONSOIR.

COUPLETS A M. LAISNEY, IMPRIMEUR
 •A PÉRONNE*.

Au : de la République.

Mon cher Laisney, trinquons, trinquons encore
 A nos beaux jours promptement écoulés.
 Comme ils sont loin, les feux de notre aurore !
 Que de plaisirs avec eux envolés !
 Mais de regrets faut-il qu'on se repaisse ?
 Non : la gaîté nourrit encor l'espoir.
 Mon vieil ami, quand pour nous le jour baisse,
 Souhaitons-nous un gai bonsoir.

Cinquante hivers ont passé sur ta tête :
 J'ai de bien près cheminé sur tes pas.
 Mais ces hivers ont eu leurs jours de fête,
 Tout ne fut point aquilons et frimas.
 Aurions-nous mieux employé la jeunesse,

* C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage. N'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification et corrigea mes premiers essais.

Vécu moins vite avec un riche avoir ?
Mon vieil ami, etc.

Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître ;
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si les seuls fruits que pour nous Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont a sez doux.
Dans nos refrains que le passé renaissè,
L'illusion nous rendra son miroir.
Mon vieil ami, etc.

Reposons-nous ; car les amours, sans doute,
Pour qui jadis nous avons tant marché,
Nous crâraient tous, s'ils nous trouvaient en route :
Allez dormir, le soleil est couché.
Mais l'amitié, l'ombre fût-elle épaisse,
Vient allumer nos lampes pour y voir.
Mon vieil ami, etc.

LE MISSIONNAIRE

DE MONT-ROUGE.

POUR LA FÊTE DE MARIE ***.

(C'est un dindon qui est censé parler.)

Am : Allez-vous-en, gens de la race.

Ave Maria ! ma voisine,
Que le ciel daigne vous toucher !
Mont-Rouge, où l'esprit saint domine,
M'envoie ici pour vous prêcher.
On exalte en vain votre grace,
Votre gaîté, vos heureux goûts.
Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Vous applaudissez aux lumières
D'un siècle aveugle et perversi ;
Votre raison ne se plaît guères
Qu'avec Voltaire et son parti.
Ah ! préférez à leur audace,
L'esprit d'un frère coupe-choux.
Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Les arts vous tiennent sous le charme ;
Phébus pour vous prend son archet.
Mais leur gloire aussi nous alarme,
Demandez à l'ami Franchet.
Aigles et cygnes, quoi qu'on fasse,
Sont toujours de méchans ragoûts.
Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Cessez de vanter l'industrie
Dont votre époux soutient l'honneur.
Vous croyez qu'il sert la patrie,
Que du travail naît le bonheur ;
Mais au peuple on rend la besace,
Pour qu'il dépende encor de nous.
Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Vous êtes surtout bienfaisante ;
Le pauvre au pauvre le redit.
Mais la bonté reste impuissante,
Lorsqu'on est chez nous sans crédit .
Voici les parts qu'il faut qu'on fasse :
A nous l'or ; aux pauvres les sous.
Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (*bis.*)

Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Grace à tous les gens de ma robe,
Qui sont martyrs en ces bas lieux,
Souffrez qu'à l'enfer je dérobe
Votre ame si digne des cieux.
Avant peu, si Dieu nous fait grace,
On rôtira d'autres que nous :
Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (bis.)
Reconnaissez la voix d'Ignace :
Pleurez et convertissez-vous.

Oui, Marie, en vain l'on se moque
Du pauvre père de la foi.
Vos beaux-esprits que je provoque,
A table plairaient moins que moi.
Qu'à la vôtre on me donne place,
J'embellirai ce jour si doux.
Gloux ! gloux ! gloux ! gloux ! (bis.)
De truffes parfumez Ignace :
Riez et divertissez-vous.

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME AMÉDÉE
DE V...

Air :

Que bien long-temps cet album vous redise
Qu'un chansonnier tendre, mais déjà vieux,
Trouvant en vous bonté, grace, franchise,
Fut un moment la dupe de vos yeux.
Quoi ! par amour ? Non ; il n'y doit plus croire ;
Mais, las ! il prit, par vous trop bien flatté,
Pour un sourire de la gloire
Le sourire de la beauté.

ORAISON FUNÈBRE DE TURLUPIN.

Am : C'est à boire , à boire , à boire ,
C'est à boire qu'il nous faut.

Il meurt et la joie expire !
Il meurt, lui, qui si souvent
Nous a fait mourir de rire
A son théâtre en plein vent !
Il nous charmait à toute heure ,
Ah !

Soit en Gilles , soit en Scapin.
Que l'on pleure , pleure , pleure ,
Au convoi de Turlupin.

Sans daigner le reconnaître,
Notre siècle si profond
A vu Socrate renaître
Sous l'habit de ce bouffon.
Pour que son nom lui survive ,
Ah !

Prends , Clio , prends ton calepin.
Qu'on écrive , écrive , écrive
L'histoire de Turlupin.

Culot d'une sainte abbessé
Et d'un prélat respecté ,
Turlupin de sa noblesse
Ne tirait point vanité.
Il ne pouvait voir sans rire ,
Ah !

Ses aïeux cités dans Turpin.
Qu'on admire , admire , admire
Le bon sens de Turlupin.

D'abord il prit la Bastille,
Fut soldat, et puis, blessé,
Vint jouer à la Courtille,
Par la misère engraissé.
La gaité fut sa recette,
Ah !

Sa poudre de prelinpinpin.
Qu'on achète, achète, achète
Le secret de Turlupin.

Doux censeur des grandeurs fausses,
Aux pauvres, ses bons amis,
En rafistolant ses chausses,
Il disait, pauvre et mal mis :
— Au vrai bonheur puisqu'il mène,
Ah !

Le sabot vaut bien l'escarpin.
Que l'on prenne, prenne, prenne
Des leçons de Turlupin.

— Du roi viens voir la personne.
— Non, répondait-il, non pas.
Otera-t-il sa couronne,
Quand je mettrai chapeau bas?
Ma foi, s'il faut crier vive,
Ah !

Vive l'ami qui cuit mon pain !
Que l'on suive, suive, suive
L'exemple de Turlupin.

— Chante au peuple les dimanches
Les vainqueurs pour dix écus.
— Moi, déshonorer mes planches !
Non, dit-il, gloire aux vaincus !
— En prison suis-nous donc vite.
Ah !

Je vous salue, monsieur de Crispin.

Qu'on imite, imite, imite
Ce beau trait de Turlupin.

Veux-tu qu'Ignace t'assiste ?
— Non, fi de ces noirs manteaux !
Entre eux et nous il existe.
Rivalité de tréteaux.
Ton Dieu, Marie Alacoque,
Ah !

N'est pas plus mon Dieu que Jupin.
Qu'on invoque, invoque, invoque
Le dieu du bon Turlupin.

Messieurs, honorons la cendre
De qui n'eut qu'un seul défaut.
Sa mère était chaude et tendre,
Turlupin fut tendre et chaud.
Il eût de la pomme d'Ève,
Ah !

Croqué jusqu'au dernier pepin.
Qu'on élève, élève, élève
Une tombe à Turlupin.

A Melle ****,

EN LUI ENVOYANT MES DERNIÈRES
CHANSONS.

Accueillez-les, ces chansons où ma muse
Vous peint l'amour tout prêt à m'échapper,
Vante la gloire, ombre qui nous abuse,
Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.
L'un est pour vous un Dieu sans importance,
L'autre séduit votre esprit hasardeux.
Quant à l'amour, moi, je soutiens, Hortense,
Qu'il est encor le moins trompeur des deux.

LES DEUX GRENADIERS.

(AVRIL 1814.)

AM : Guide mes pas, ô Providence (DES DEUX
JOURNÉES).

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu, Fontainebleau.

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel, que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
Suivons un vieux soldat. (*bis.*)

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites !
Où sont Moscou, Wilna, Berlin ?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin ;
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat !
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : il abdique.
 Quel est ce mot ? Apprends-le-moi.
 Rétablit-on la république ?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non , puisqu'on nous ramène un roi.
 L'empereur aurait cent couronnes,
 Je concevrais qu'il les cédât :
 Sa main en faisait des aumônes.
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
 Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
 Ont fui, le nez dans leur manteau.
 Tous, dégalonnant leurs costumes,
 Vont au nouveau chef de l'état
 De l'aigle mort vendre les plumes.
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Des maréchaux, nos camarades,
 Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades :
 Heureux qu'il nous en reste encor !
 Quoi ! la gloire fut en personne
 Leur marraine un jour de combat,
 Et le parrain, on l'abandonne !
 Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services,

J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADEUR.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux ;
Mais, quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.

Adieu, femme, enfans et patrie !
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

LE PÈLERINAGE DE LISETTE.

Air : Balancez-vous donc, etc.

A Notre-Dame de Liesse
Allons, me dit Lisette un jour.
J'ai peu de foi, je le confesse ;
Mais Lise, malgré plus d'un tour,
Ferait tout croire à mon amour.
Ami, notre joyeux ménage
Scandalise le voisinage.
Prenons, dit-elle, prenons donc,
Pour aller en pèlerinage,
Prenons, dit-elle, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.
Dame Sorbonne, ajoute Lise,
Remonte sur ses grands chevaux.
Nos ducs vont bâiller à l'église,
Et nos philosophes nouveaux
Se sont faits tant soit peu dévots.
Chaque siècle a son amusette :
Nous édifions la Gazette.
Prenons, mon ami, prenons donc,
Pour qu'on dise sainte Lisette,
Prenons, mon ami, prenons donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

Voilà les pèlerins en route.
 A pied, nous chantons en marchant.
 A chaque auberge, quoi qu'il coûte,
 Nouveau repas et nouveau chant;
 Partout trinquant, partout couchant.
 Le dieu qui d'Al nous asperge,
 Sourit sous des rideaux de serge.
 Ma Lisette, prenions-nous donc,
 Pour mener l'amour à l'auberge,
 Ma Lisette, prenions-nous donc
 Coquilles, rosaire et bourdon?
 Aux pieds de la vierge des vierges,
 A genoux enfin nous voilà.
 Vient un diacre allumer nos cierges;
 Lise se dit : A Loyola
 Je veux souffler cet abbé-là.
 Je me fâche, et de ses poursuites
 Lui montre, hélas ! les tristes suites.
 Quoi ! volage, preniez-vous donc,
 Pour vous mettre à dos les jésuites,
 Quoi ! volage, preniez-vous donc
 Coquilles, rosaire et bourdon ?
 Mais à souper Lise l'attire,
 Le fait boire, jurer, chanter.
 De l'enfer il se prend à rire;
 Du pape il ose plaisanter.
 Moi, je m'endors à l'écouter.
 A mon réveil, Dieu ! le peindrai-je,
 Abjurant ses goûts de collège !...
 Ah ! traîtresse, vous preniez donc
 Pour les plaisirs du sacrilège,
 Ah ! traîtresse, vous preniez donc
 Coquilles, rosaire et bourdon !
 Des beaux miracles de Liesse
 Je garde un triste souvenir.

Notre abbé dit messe sur messe,
Et, Dieu l'aidant à parvenir,
Archevêque il veut nous bénir.
Sainte Lisette, par famine,
Quelque jour se fera béguine.
Prenez, grisettes, prenez donc
Des leçons de la pèlerine ;
Prenez, grisettes, prenez donc
Coquilles, rosaire et bourdon.

LES INFINIMENT PETITS,

ou

LA GÉRONTOCRATIE.

Am : Ainsi jadis un grand prophète.

J'ai foi dans la sorcellerie.
Or, un grand sorcier, l'autre soir,
Me fit voir de notre patrie
Tout l'avenir dans un miroir ;
Quelle image désespérante !
Je vois Paris et ses faubourgs ;
Nous sommes en dix-neuf cent trente,
Et les barbons règnent toujours.
Un peuple de nains nous remplace.
Nos petits-fils sont si petits,
Qu'avec peine, dans cette glace,
Sous leurs toits je les vois blottis.
La France est l'ombre du fantôme
De la France de mes beaux jours.
Ce n'est qu'un tout petit royaume ;
Mais les barbons règnent toujours.
Combien d'imperceptibles êtres !
De petits jésuites bilieux !

De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux !
Béni par eux , tout dégénère ;
Par eux la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire ;
Mais les barbons règnent toujours.

Tout est petit , palais , usines ,
Sciences , commerce , beaux-arts.
De bonnes petites famines
Désolent de petits remparts.
Sur la frontière mal fermée ,
Marche , au son de petits tambours ,
Une pauvre petite armée ;
Mais les barbons règnent toujours.

Enfin le miroir prophétique ,
Complétant ce triste avenir ,
Me montre un géant hérétique ,
Qu'un monde a peine à contenir.
Du peuple pygmée il s'approche ,
Et , bravant de petits discours ,
Met le royaume dans sa poche ;
Mais les barbons règnent toujours.

ENCORE DES AMOURS.

Am :

Je me disais : Tous les dieux du bel âge
M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux.
Adieu l'espoir que leur troupe volage
M'avait donné , de me fermer les yeux !
Je le disais , lorsqu'une enchantresse
Vient et d'un mot ravit mes sens troublés.
Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse :
Tous les amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine ;
 Mais du repos je suis si fatigué !
 Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
 Plus malheureux pourtant j'étais plus gai.
 Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;
 Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
 Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle :
 Tous les amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
 Ma voix encore a des chants amoureux.
 Aimons, chantons. La-beauté vient m'apprendre
 A triompher des hivers rigoureux.
 Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
 Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
 Dans l'air plus doux j'entends battre les ailes :
 Tous les amours ne sont pas envolés.

LE PRISONNIER DE GUERRE.

Am : Chante, chante, troubadour, chante.)
 (DE ROMAGNÉL.)

Marie, enfin quitte l'ouvrage,
 Voici l'étoile du berger.
 — Ma mère, un enfant du village
 Languit captif chez l'étranger.
 Pris sur mer, loin de sa patrie,
 Il s'est rendu, mais le dernier.
 File, file, pauvre Marie,
 Pour secourir le prisonnier :
 File, file, pauvre Marie,
 File, file, pour le prisonnier.
 — Tu le veux, ma lampe s'allume.
 Eh quoi ! ma fille, encor des pleurs ?

— D'ennui, ma mère, il se consume,
L'Anglais insulte à ses malheurs.
Tout jeune, Adrien m'a chérie ;
Il égayait notre foyer.
File, file, etc.

— Pour lui je filerais moi-même :
Mon enfant, mais j'ai tant vieilli !
— Envoyez à celui que j'aime
Tout le gain par moi recueilli.
Rose à sa noce en vain me prie :
Dieu ! j'entends le ménétrier !
File, file, etc.

— Plus près du feu, file, ma chère,
La nuit vient refroidir le temps.
— Adrien, m'a t-on dit, ma mère,
Gémit dans des cachots flottans.
On repousse la main flétrie
Qu'il étend vers un pain grossier.
File, file, etc.

— Ma fille, j'ai naguère encore
Rêvé qu'il était ton époux.
Même avant la trentième aurore,
Mes rêves s'accomplissent tous.
— Quoi ! l'herbe à peine refléurie
Verra le retour du guerrier !
File, file, etc.

LE DAUPHIN.

CONTE.

Am : du Carnaval.

Du bon vieux temps souffrez que je vous parle.
Jadis Richard, troubadour renommé,

Eut pour roi Jean, Louis, Philippe, ou Charle,
 Ne sais lequel, mais il en fut aimé.
 D'un gros dauphin on fêtait la naissance;
 Richard à Blois était depuis un jour.
 Il apprit là le bonheur de la France.
 Pour votre roi, chantez, gai troubadour!
 Chantez, chantez, jeune et gai troubadour!

La harpe en main, Richard vient sur la place.
 Chacun lui dit : Chantez notre garçon.
 Dévotement à la Vierge il rend grace,
 Puis au dauphin consacre une chanson.
 On l'applaudit; l'auteur était en veine.
 Mainte beauté le trouve fait au tour,
 Disant tout bas : Il doit plaire à la reine.
 Pour votre roi, etc.

Le chant fini, Richard court à l'église.
 Qu'y va-t-il faire? Il cherche un confesseur.
 Il en trouve un, gros moine à barbe grise,
 Des mœurs du temps inflexible censeur.
 Ah! sauvez-moi des flammes éternelles!
 Mon père, hélas! c'est un vilain séjour.
 —Qu'avez-vous fait?—J'ai trop aimé les belles.
 Pour votre roi, etc.

Le grand malheur, mon père, c'est qu'on m'aime.
 — Parlez, mon fils; expliquez-vous enfin.
 — J'ai fait, hélas! narguant le diadème,
 Un gros péché, car j'ai fait un dauphin.
 D'abord le moine a la mine ébahie;
 Mais il reprend : Vous êtes bien en cour?
 Pourvoyez-nous d'une riche abbaye.
 Pour votre roi, etc.

Le moine ajoute : Eût-on fait à la reine
 Un prince ou deux, on peut être sauvé.
 Parlez de nous à votre souveraine;

Alles, mon fils, vous direz cinq Ave.
Richard absous, gagnant la capitale,
Au nouveau-né voit prodiguer l'amour.
Vive à jamais notre race royale !
Pour votre roi, etc.

LES NÈGRES ET LES MARIONNETTES.

FABLE.

An : Pégase est un cheval qui porte.

Sur son navire, un capitaine
Transportait des noirs au marché.
L'ennui les tuait par vingtaine :
Peste ! dit-il, quel débouché !
Fi ! que c'est laid, sots que vous êtes :
Mais j'ai de quoi vous guérir tous.
Venez voir mes marionnettes ;
Bons esclaves, amusez-vous.

Pour calmer leur douleur mortelle,
Soudain un théâtre est monté ;
Soudain paraît Polichinello ,
Pour des noirs grande nouveauté.
D'abord ils ne savent qu'en dire,
Ils se regardent en dessous ;
Puis aux pleurs se mêle un sourire :
Bons esclaves, amusez-vous.

Voilà monsieur le commissaire :
Il s'attaque au roi des bossus,
Qui, trouvant un exemple à faire,
Vous l'assomme et sauffle dessus.
Oubliant tout jusqu'à leurs chaînes,

Nos gens poussent des rires fous ;
L'homme est infidèle à ses peines :
Bons esclaves, amusez-vous.

Le diable vient : l'ange rebelle
Leur plait , surtout par sa couleur.
Il emporte Polichinelle :
Autre accroc fait à la douleur.
Cette fin charme l'auditoire :
Un noir a triomphé pour tous.
Ces pauvres gens rêvent la gloire.
Bons esclaves, amusez-vous.

Ainsi , voguant vers l'Amérique ,
Où s'aggraveront leurs destins ,
De leur humeur mélancolique ,
Ils sont tirés par des pantins.
Tout roi que la peur désenvivre
Nous prodigue aussi les joujoux.
N'allez pas vous lasser de vivre ;
Bons esclaves, amusez-vous.

LA MOUCHE.

Am : Je loge au quatrième étage.

Au bruit de notre gaité folle ,
Au bruit des verres , des chansons ,
Quelle mouche murmure et vole ,
Et revient quand nous la chassons ? (*bis.*)
C'est quelque dieu , je le soupçonne ,
Qu'un peu de bonheur rend jaloux.
Ne souffrons point qu'elle bourdonne ,
Qu'elle bourdonne autour de nous.

Transformée en mouche hideuse ,
Amis, oui, c'est, j'en suis certain ,

La Raison, déité grondeuse,
 Qu'irrite un si joyeux festin. (*bis.*)
 L'orage approche, le ciel tonne,
 Voilà ce que dit son courroux :
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.
 C'est la Raison qui vient me dire :
 « A ton âge on vit en reclus.
 » Ne bois plus tant, cesse de rire ;
 » Cesse d'aimer, ne chante plus. » (*bis.*)
 Ainsi, son beffroi toujours sonne
 Aux lueurs des feux les plus doux.
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.
 C'est la Raison : gare à Lisette !
 Son dard la menace toujours.
 Dieu ! il perce la colerette ;
 Le sang coule ! accourez, Amours ! (*bis.*)
 Amours, poursuivez la félonne ;
 Qu'elle expire enfin sous vos coups.
 Ne souffrons point qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.
 Victoire ! amis, elle se noie
 Dans l'Al que Lise a versé.
 Victoire ! et qu'aux mains de la joie
 Le sceptre enfin soit remplacé. (*bis.*)
 Un souffle ébranle sa couronne ;
 Une monche nous troublait tous.
 Ne craignons plus qu'elle bourdonne,
 Qu'elle bourdonne autour de nous.

LES LUTINS DE MONTLHERY.

Am : Ce soir-là sous son ombrage.

A pied, la nuit, en voyage,
Je m'étais mis à l'abri,
Contre le vent et l'orage,
Dans la tour de Montlhéry.
Je chantais, lorsqu'un long rire
D'épouvante m'a glacé.

Puis tout haut j'entends dire :
« Notre règne est passé. »

Des follets brillent dans l'ombre,
Et la voix que j'entendais
Se mêle aux cris d'un grand nombre
De lutins, de farfadets.
Au bruit d'une aigre trompette,
Le sabbat a commencé.

Plus haut la voix répète :
« Notre règne est passé. »

« Oui, dit la voix, pas de fêtes !
» Esprits, vite, délogeons.
» La Raison, par ses conquêtes,
» Nous bannit des vieux donjons.
» Le monde a changé d'oracles;
» Nos prestiges ont cessé.
» L'homme fait les miracles,
» Notre règne est passé.

» Nous donnâmes à la Grèce
» Ces dieux créés pour les sens,
» Dont l'éternelle jeunesse
» Vivait de fleurs et d'encens.
» Dans la Gaule, encor sauvage,

- » Pour nous le sang fut versé.
 - » Hélas ! même au village,
 - » Notre règne est passé.
 - » On nous vit, sous vos trophées,
 - » Paladins et troubadours,
 - » Enchaîner aux pieds des fées
 - » Les rois, les saints, les amours
 - » La magie à notre empire
 - » Soumit le ciel courroucé.
 - » Des sorciers j'entends rire ;
 - » Notre règne est passé.
 - » La Raison nous exorcise :
 - » Esprits, fuyons sans retour. »
- La voix se tait... O surprise !
 J'ai cru voir crouler la tour.
 De leur retraite chérie,
 Tous ont fui d'un vol pressé.
 Au loin la voix s'écrie :
 « Notre règne est passé. »

LA COMÈTE DE 1852.

Am : A soixante ans il ne faut plus remettre.

Dieu contre nous envoie une comète ;
 A ce grand choc nous n'échapperons pas.
 Je sens déjà crouler notre planète,
 L'Observatoire y perdra ses compas. (bis.)
 Avec la table, adieu tous les convives !
 Pour peu de gens le banquet fut joyeux. (bis.)
 Vite à confesser, allez, ames craintives ;
 Finissons-en, le monde est assez vieux,
 Le monde est assez vieux. (bis.)
 i, pauvre globe, égaré dans l'espace,

Embrouille enfin tes nuits avec tes jours ;
 Et cerf-volant, dont la ficelle casse,
 Tourne en tombant, tourne et tombe toujours.)
 Va, franchissant des routes qu'on ignore,
 Contre un soleil te briser dans les cieux. (*bis.*)
 Tu l'éteindrais, que de soleils encore !
 Finissons-en, etc.

N'est-on pas las d'ambitions vulgaires ?
 De sots parés, de pompeux sobriquets,
 D'abus, d'erreurs, de rapines, de guerres ?
 De laquais rois, de peuples de laquais ? (*bis.*)
 N'est-on pas las de tous nos dieux de plâtre ?
 Vers l'avenir, las de tourner les yeux ? (*bis.*)
 Ah ! c'en est trop pour si petit théâtre :
 Finissons-en, etc.

Les jeunes gens me disent : Tout chemine ;
 A petit bruit chacun lime ses fers.
 La presse éclaire et le gaz illumine,
 Et la vapeur vole aplanir les mers. (*bis.*)
 Vingt ans, au plus, bon homme, attends encore,
 L'œuf éclora sous un rayon des cieux. (*bis.*)
 Trente ans, amis, j'ai cru le voir éclore ;
 Finissons-en, etc.

Bien autrement je parlais, quand la vie
 Gonflait mon cœur et de joie et d'amour.
 Terre, disais-je, ah ! jamais ne dévie
 Du cercle heureux où Dieu sema le jour. (*bis.*)
 Mais je vieillis, la beauté me rejette,
 Ma voix s'éteint, plus de concert joyeux : (*bis.*)
 Arrive donc, implacable comète ;
 Finissons-en, etc.

LE LAVEMENT.

CHANSON PARADE.

Je suis Gilles, garçon z'apothicaire chez M. Fleurant, qui demeure là z'au coin, vis-à-vis un cul de sac. On vint l'autre jour me demander un crystère pour mam'selle Zirzabelle; moi qui ai des vues propres sur cette demoiselle, j'apprête mon affaire, je cours, je monte au sixième, j'arrive sur le derrière, et je dis : *me v'là*.

Ara : En revenant de Nivelles.

Salut, mam'sell' Zirzabelle,
J' vous apporte un p'tit lav'ment,
Ça vous r'f'ra l' tempérament;
Allons, tournez-vous, mam'selle.

Elle m'répond avec dédain :

— Fi! monsieur, pas tant d' raideur,
Car z'amaïs apothicaire,
Ne verra c' que, par pudeur;
Z' ne fais voir qu'à ma sèr' mère.
— C' que vous dit'-là n' prouve rien,
Vous mentiez drès étant p'tite,
Drès étant p'tite.

Et puis, d'ailleurs, mam'selle, c'est pour vot' bien ce qu'on en fait : vous avez une inflammation de bas-ventre; il faut laver ça, mam'selle : regardez, j' l'ai dressé exprès pour vous. Allons, prenez, prenez.

Ça vous f'ra du bien tout d' suite,
Ça vous f'ra du bien.

— Z'il est par trop vrai qu' ça m' brûle,
Qu' z'ai besoin d' rafraîchissans.

— D' vous coucher à contre-sens
D' vez-vous donc z' avoir scrupule?

— Puisqu'il l' faut, allons; me v'là.

Mais, Zilles, surtout point d' niche,

Z' ne puis le voir comm' j' suis là :

C'est vraiment ça qui me r'fiche.

— Tout c' qu'on f'ra s'ra pour vot' bien ;

J' sis tout prêt, r'troussez-vous vite,

R'troussez-vous vite.

Pas tant d' façons. Encore cette demi-aune de toile ? Oh ! quel beau visage, s'il avait z'un nez ! C'pendant z'il y a de l'enflure. Il faut z'opérer un dégagement. Avalez-moi ça, mam'selle ; avalez-moi ça.

Ça vous f'ra du bien tout d' suite,

Ça vous f'ra du bien.

— Polisson, qu'allez-vous m' faire ?

Un lav'ment ne s' met pas là.

— A la cour aujourd'hui v'là

Comm' les dam's prenn't un crystère.

— En c' cas, au zenre d' la cour

Z'il est zust' que j'me conforme.

Dieu ! faudrait la bouch' d'un four

Tant l'instrument est énorme !

— C'est trop d'honneur : mais l' moyen

S'rait d' vous fair' la bouch' moins p'tite,

La bouch' moins p'tite.

Allons, mam'selle, élargissez les voies, et tandis que j' pousse, donnez un coup de main.

Si ça passe, vous êtes sauvée.

Ça vous f'ra du bien tout d' suite,

Ça vous f'ra du bien.

— Que vot' s'ringue m' paraît douce ?

Mais z' redoute l's accidens.

— Jusqu'au fond v'là que j' suis d'dans,

N' craignez rien : va comm' j' te pousse.

N' vous tortillez pas si fort,

Ça dérang'rait mon affaire...

V'là qu' ça part. Ah ! sans m' fair' tort,

C' que j' vous donn' n'est pas d' l'eau claire.

— Tu m'inond', oh ! sacré chien,

T'as poussé l' machin trop vite,

L' machin trop vite.

Oh ! mon ser Zilles ! ze n'y étais pas encore.
C'pendant ça m' fait z'un peu d'effet. Pour
que ma guérison soit complète, redouble la
dose, mon ser Zilles, redouble la dose.

Ça me f'ra du bien tout d' suite ,

Ça me f'ra du bien.

J' la guéris, l'on peut bien l' croire ,

Avec sept ou huit lav'mens ;

A cell'-là qui dit que j' mens,

Qu' ma s'ringue prouve c't histoire.

Mettez la main sur vos yeux ,

Puis entre vos doigts, mesdames,

R'luquez bien l' machin curieux

Qui rend la santé z'aux femmes.

La vôtre n' vaut-elle rien ?

Profitez d' mon grand mérite,

D' mon grand mérite.

Voyez, mesdames, décidez-vous, faites
comme mam'selle Zirzabelle. Qu'est-ce qu'en
vaut ! huit, dix, douze ! ne boudez pas con-
tre vot' ventre. J' suis tout prêt.

Ça vous f'ra du bien tout d' suite ,

Ça vous f'ra du bien.

LA PETITE OUVRIÈRE.

Au : A ma Margot, du bas en haut.

Ma mère avait raison, je l' vois,
Not' bonheur est au bout d' nos doigts.

Défunt' maman m' disait sans cesse
Au bout d' tes doigts est la richesse.
Fill' qui travaille avec honneur,
S' fait soi-même son p'tit bonheur.
Quel plaisir (*bis*) je r'sens à l'ouvrage!

Ah! j' suis tout en nage.
Ma mère avait raison, je l' vois,
Not' bonheur est au bout d' nos doigts.

L' cœur à l'ouvrage au mois d' décembre,
Sans feu j' m'enferme dans ma chambre.
Quand il gèle à claquer les dents,
J' réchauff' mes doigts sans souffler d'dans.
Quel plaisir (*bis*) etc.

D' beaux messieurs proposent de m' faire
Des enfans qui mourraient d' misère;
Chers enfans par l' travail que v'la
J' vous épargne ce chagrin-là.
Quel plaisir (*bis*) etc.

Pour m'amuser, d'abord j' m'occupe
D' not' boulanger z'avec sa jupe;
En jupe j' me r'présent' toujours
C' garçon d'esprit v'lu comme un ours.
Quel plaisir (*bis*) etc.

Je m' rappelle aussi l' grand Léandre,
Qui d'avant ma f'nêtre d'un air tendre
S' déboutonne comme un impur,

Sans s' tourner du côté du mur.
Quel plaisir (*bis*) etc.

L'ouvrier' qui craint la satire,
Doit s' chatouiller pour se fair' rire;
En travaillant ça rend l' cœur gai,
Et l' poignet seul est fatigué.
Quel plaisir (*bis*) etc.

L'ABBESSE D'UN COUVENT,

COMME IL Y EN A ENCORE BEAUCOUP.

Air : Pomme de reinette et pomme d'api.

Sortez vite et rentrez souvent ;
Le jour baisse ,
Servez votre abbesse :
Mes filles, malgré pluie ou vent ,
En avant
Pour l'honneur du couvent.

L'heure est propice :
Jeunes houris ,
Que tout Paris
Vous trouve à son service.
Qu'on m'obéisse ;
Vingt ans entiers
J'ai fait l'office
Dans les plus beaux quartiers.
Ne riez pas ,
Oui, mes appas
Ont mis au pas
La ville et la province.
Ducs et milords
Pleuvaient alors,

Et plus d'un prince
M'honora de son corps.
Sortez vite, etc.

De votre ancienne
Apprenez l'art :
Mettez du fard
Et du rouge qui tienne.
Grosse Adrienne,
Parfumez-vous ;
Madame Étienne,
On voit vos cheveux roux ;
Nina, le soir,
Schall ni mouchoir :
Qu'on puisse voir
La gorge blanche et grasse :
Vous, Paméla,
Cachez cela ,
Et qu'on vous fasse
D'autres reins que ceux-là.
Sortez vite , etc.

Que tout rapporte.
Vous serez huit
Jusqu'à minuit
De garde sur la porte.
Qu'une autre sorte
Carton en main ,
Et fasse en sorte
Qu'on l'accoste en chemin.
Chez Maréchal
J'envoie au bal
Trois des moins mal ,
Autant au Vaudeville,
Et tiens à part
Pour maint richard ,
En femme habile ,

Des vierges de hasard.
Sortez vite , etc.

L'œil d'une fille
Juge à l'habit
De l'acabit
Des gens qu'elle émoustille.
Tout vieux qui brille
Donne aux catins ;
Sans crainte on pille
Des cagots libertins.
A nos prélats,
De jeûne las ,
Dieu veuille , hélas !
Rendre des bénéfices.
Quand chacun perd ,
Qui paîra cher ,
Hors des novices
Ou quelque duc et pair ?

Sortez vite , etc.

L'art de complaire
A tous les goûts
Doit parmi vous
Être l'unique affaire.
Un mousquetaire
Va tout de bon ;
Mais qu'il faut faire
De frais pour un barbon !
Vous traitât-on
Comme un jeton ,
Souffrez ce ton ;
Chacun a son système.
Il faudrait pour
Les gens de cour ,
De sexe même
Changer dix fois par jour.
Sortez vite , etc.

Allez séduire
Sages et fous :
Laissons de nous
Les duchesses médire ;
Nous pouvons rire
Nous qui plaisons ;
L'envie aspire
A perdre nos maisons.
Mais nos talens,
Plus que galans,
Sont désolans
Pour les prudes lubriques.
Rien ne nous vaut,
Livrons assaut
Même aux pratiques
Des catins comme il faut.
Sortez vite, etc.

MADAME BARBE-BLEU,

ou

L'OGRESSE.

Au : Voilà la petite Laitière.

Je suis, morbleu,
Madame Barbe-Bleu,
Têtebleu ! corbleu ! ventrebleu !
Tubleu ! damoiseaux étourdis,
Redoutez-moi ! je suis Ogresse.
Des Ogresses du temps jadis
J'ai l'appétit et la tendresse,
Jurant, sacrant comme un démon,
A ma barbe je dois mon nom.
Je suis, etc.

27.

Pour bien juger de quels morceaux
Il faut que ma faim se repaîsse,
Galant, qui crains les longs assauts,
Contemple cette barbe épaisse !
Sans trembler l'on ne peut la voir :
Elle défirait le rasoir.

Je suis, etc.

Voulant vous détruire en un jour,
Petits blondins, faibles espèces,
Que Vénus batte le tambour
Et lève un régiment d'Ogresses ;
Pour vous faire de belles peurs
Je commanderai les sapeurs.

Je suis, etc.

Malgré mes appétits gloutons,
Jamais de jour qu'il ne me vienne
Des barbes de tous les cantons
Pour se mesurer à la mienne.
Barbe de prêtre, de robin,
Barbe de Turc et de rabbin.

Je suis, etc.

Mais, quoi qu'on fasse, je pâtis
Et tout m'est bon lorsque je souffre.
Deux mille amans grands et petits
N'ont encor pu combler ce gouffre ;
Bien d'autres, non moins échauffés,
De ma barbe mourront coiffés.

Je suis, etc.

J'avalerais sans les mâcher,
En un jour, deux abbés, trois cardes,
Les six gros garçons du boucher,
Huit porte-faix et dix gendarmes ;
Quand tout un bataillon viendrait,
Par ma barbe, il y passerait.

Je suis, etc.

LES CULOTTES.

CHANSON EN MANIÈRE D'ORDURES,

FAITE PAR CE POLISSON DE GILLES, DESSUS
MAM'SELLE ZIREABELLE, QUI AIME A SE
METTRE EN HOMME, PARCE QUE ÇA LUI FAIT
PLAISIR.

Au : Tout le long de la rivière.

Zirabelle, est-c' ben vous que j' vois ?
J' vous r'connaissons à vot' minois ;
Est-ce encor mam'selle qu'on vous nomme ?
Vous voilà costumé' z'en homme.
C't habit raplatit vos appas :
C' qu'aujourd'hui vous n'étaiez pas ?
Rien d' moins gênant z'avec vous qu'une cotte,
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte ;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Changer de sesque c'est fort mal
Quand on n'est plus dans l'carnaval ;
P't-être aussi qu' vous changez d'manière
Et qu'aux femmes vous voulez plaire ;
Ce s'rait deux bons goûts à la fois :
J' vous crois fait' pour en avoir trois.
Mais d' quéq' côté qu'on vous porte une botte,
Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte ;
Otez donc, ôtez votre culotte.

Comme l'amour rend z'inconstant !
J' finis par trouver ça piquant.
Permettez que j' vous déboutonne...
Mais, jarni, ne vient-il personne ?
On peut nous voir de c'te façon,

Et vous prendre pour un garçon.
 Pour qu'on n' dise pasqu' j'ai changé de marotte,
 Mam'selle, ôtez donc, ôtez votre culotte;
 Otez donc, ôtez votre culotté.

Dépêchez, ou j' vais par dessus
 Vous faire un' boutonnier' de, plus
 Mais v'là que j' vous tache, mam'selle;
 C'est la faute de vot' bertelle;
 Plus que mon amour el' tenait:
 Bonsoir, j'ai remis mon bonnet.
 Sans étrenner r'mettez tout dans la hotte,
 Mam'selle, r'montez, r'montez votre culotte;
 R'montez donc, r'montez votre culotte.

Mesdam', la morale est mon fort ;
 Or donc, notre habit vous fait tort;
 Ne prenez c' costume nuisible
 Que pour tromper, si c'est possible ,
 Les homme's impurs qui sont l'effroi
 Des jolis garçons comme moi.
 Autrement qu' ça, dit l' Saint-Père aux dévotes;
 Mesdam', ne mettez qu' la main dans les culottes;
 Ne mettez qu' la main dans les culottes.

L'ORATOIRE D'UNE DÉVÔTE.

Ain : du roi d'Yvetot.

Bien malgré vous je suis entré,
 Claire, et je ne puis croire
 Que ce lieu, si bien décoré,
 Vous serve d'oratoire.
 Vous y priez matin et soir :

Aussi je veux dans ce boudoir

Tout voir.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Le joli sofa que voilà,

La, la.

Quel est ce livre à filets d'or ?

Un paroissien fidèle.

Quoi ! c'est l'infame !... Ah ! Claire, encor

Si c'était la Pucelle !

Ma dévote a choisi vraiment

Pour la mémoire un ornement

Charmant.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Priez-vous dans ce livre-là ?

La, la.

C'est en vain que vous vous fâchez,

Déroulons ces images.

Ce sont des saints que vous cachez ?

Peste ! les beaux visages !

Ce n'est pas le mot tout-à-fait,

Mais ces tableaux sont d'un effet

Parfait.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Tous les bienheureux que voilà !

La, la.

Que vois-je, orné d'une faveur,

Là dans votre corbeille ?

C'est un agnus?... Ah ! deux Sauveur !

Sa taille est sans pareille.

C'est un... ma foi, c'est ressemblant,

Bien ferme, bien gros, bien roulant,

Bien blanc.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Quelle relique avez-vous là !

La, la.

Claire, on voulait nous marier,
 Mais croyez-vous possible
 Que mon cœur ose défier
 Un rival si terrible ?
 Il est taillé pour vos attraits :
 Combien mince je paraîtrais
 Auprès !
 Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
 Rendez heureux ce monsieur-là !
 La, la.

L'HERMAPHRODITE.

AIR : Trop de pétulance gâte tout.

Admirez à la promenade
 Ce petit être tant joli :
 Qui, près des jeunes gens est fade,
 Près des dames n'est que poli.
 Son teint, reluisant de pomnade,
 Par le carmin est embelli.
 Joli petit fils, petit mignon,
 Mâle ou femelle, je suis ton nom.
 On le devine quand il passe,
 Autour de lui l'air est ambré,
 Ses cheveux bouclent avec grace,
 Son habit presse un dos cambré.
 Comme une coquette un peu grasse,
 Dans un corset il est serré.
 Joli petit fils, etc.
 Bien qu'au rigide honneur des dames
 Il n'ait fait tort d'un iota,
 Plus d'une, par ses épigrammes,
 Maintes fois le déconcerta.

Il met des épingles aux femmes,
Et jamais ne leur'en ôta.
Joli petit fils, etc.

Il est là-bas, à la poursuite
D'un blondin digne de son choix;
Mais un vieil ami s'en irrite
Et l'entraîne au fond de ce bois.
L'Amour à notre hermaphrodite
A-t-il donné flèche ou carquois?
Joli petit fils, etc.

Mais de savoir comme il se nomme
Après tout il est un moyen,
Puisque l'un des siens eut à Rome
Les bonnes grâces d'Adrien.
Jadis échevins de Sodôme,
Ses aïeux étaient gens de bien.
Joli petit fils, etc.

LA RELIQUE DE SAINT-NICOLAS.

CHANSON POUR UNE FÊTE DE GARÇONS OU
SE TROUVAIENT DES FILLES.

Aia : du curé de Pomponne.

S'il est un grand saint, moi je crois,
Qu'après Dieu c'est le nôtre;
Sa relique vaut mieux cent fois
Que celle d'un apôtre.
Mesdames, à juger le cas,
Votre ferveur s'applique,
Quand de saint Nicolas,

Dans vos draps,
 Vous avez la relique.
 Elle est le trésor d'un garçon ;
 Et sous les courtes-pointes
 Fille lui fait son oraison,
 Sans avoir les mains jointes.
 Que de beautés, près des béats,
 Dévotes par pratique,
 Du bon saint Nicolas,
 Dans leurs draps,
 Ont baisé la relique !
 D'un tel crédit Satan jaloux,
 Fit tant, malgré l'Eglise,
 Qu'à peine nous sommes époux,
 La relique se brise.
 Avant d'en venir aux contrats,
 Tendrons d'humeur pudique,
 Du bon saint Nicolas,
 Dans vos draps,
 Usez bien la relique.
 Angélique épouse un mari,
 Et, faisait maigre chère,
 Vient un garçon jeune et fleuri,
 Fort sur le reliquaire.
 L'époux redevient gros et gras ;
 Mais qu'a fait Angélique ?
 Du bon saint Nicolas,
 Dans ses draps,
 Elle a mis la relique..
 Certaine dame du grand ton,
 Qui prêche l'adultère,
 Parle des saints, le croira-t-on ?
 Comme en parlait Voltaire.
 Mais la nuit, abjurant tout bas,
 L'esprit philosophique,

Du bon saint Nicolas,
 Dans ses draps,
 Elle prend la relique.

L'on vit, par un scandale affreux
 Bien loin de nos pensées,
 Les reliques des bienheureux
 En France renversées.
 Mesdames, qui ne voudrait pas,
 Ferme et vrai catholique,
 Du bon saint Nicolas,
 Dans vos draps,
 Relever la relique ?

LE MARIAGE DU PAPE.

Air :

Vite en carrosse,
 Vite à la noce,
 Juifs et chrétiens, tout le monde est prié.
 Vite en carrosse,
 Vite à la noce,
 Alleluia ! le pape est marié.

Ainsi chantait un fou que je crois sage,
 Sinon qu'en pape il s'érigéait un jour,
 Disant : Corbleu ! tâtons du mariage,
 Pour le clergé sanctifions l'amour.
 Vite en carrosse, etc.

Oui, je suis pape et prends femme qui m'aime.
 Chantons, dansons, bonne chère et bon vin !
 Faisons la noce, et qu'avant neuf mois même
 Mon premier né soit tenu par Calvin.
 Vite en carrosse, etc.

Sur l'Évangile on a fait un long sermone;
Réveillons-nous, desservans du saint lieu.
Pour nous sauver quand un Dieu s'est fait homme,
De son vicaire osons-nous faire un Dieu!

Vite en carrosse, etc.

Du célibat rompez, rompez l'entrave,
Prélats, curés, chartreux et capucins;
Vous, plus d'erreurs, Florentins du conclave:
La foi chancelle, il faut faire des saints.

Vite en carrosse, etc.

Nous étions tous intolérans en diable,
Nous changerons sous le joug conjugal;
On est moins prompt à damner son semblable,
Quand à le faire on s'est donné du mal.

Vite en carrosse, etc.

Ayons des mœurs, pour sauver du naufrage
L'Église en butte à tous nos ennemis;
Mais, par réforme usant du mariage,
N'avouons pas que c'est *in extremis*.

Vite en carrosse, etc.

Çà, ma papesse, un jour qu'on puisse dire
Qu'en bons époux tous deux avons vécu;
Vous le sentez, l'enfer mourrait de rire
S'il apprenait que le pape est cocu.

Vite en carrosse, etc.

Ainsi chantait ce fou que je crois sage,
Quand un impie arrive triomphant,
Pour nous parler d'un curé de village,
Que sa servante accueille d'un enfant.

Vite en carrosse, etc.

LE FILS DU PAPE.

Au : Lison dormait dans un bocage.

Ma mère, quittez la besace,
Le Pape avec vous a couché;
Je cours lui rappeler en face
Qu'il fut un moine débauché.
Je lui ressemble; il va, j'espère,
Me créer cardinal neveu.
Ah! ventrebleu, ah! sacrebleu,
Saint-Père, au moins soyez bon père!
Ah! ventrebleu, ah! sacrebleu,
Ou je fous le saint-siège au feu.

Au sacré collège je frappe,
Vient un col tort : Allons, cagot,
Dis qu'un soldat vient voir le Pape,
Que je suis le fils de Margot;
Dis qu'aux moines Margot fut chère,
Que moi d'être saint j'ai fait vœu.
Ah! ventrebleu, etc.

J'entre en faisant trois révérences;
Sa Sainteté bâillait d'ennui:
Mon fils, veux-tu des indulgences?
Non, dis-je, on s'en passe aujourd'hui.
J'ai, si j'en crois Margot ma mère,
Vos goûts, votre nez, votre œil bleu.
Ah! ventrebleu! etc.

Quand mes trois sœurs, vos pauvres filles,
Le soir, pour avoir un jupon,
Vendent le plaisir en guenilles,

Au diable votre ame en répond.
Le diable vous sert de compère,
Ayez donc l'air d'y croire un peu.
Ah ! ventrebleu, etc.

Il me répond : Dieu nous afflige,
Nous sommes pauvres, mon cher fils :
Mais du purgatoire, lui dis-je,
Où passent donc tous les profits ?
Donnez-moi les os de saint Pierre,
Que je les vende à quelque Hébreu.
Ah ! ventrebleu, etc.

Mon fils, l'Eglise est en souffrance,
Prends ces mille écus, et va-t'en.
Bon, dis-je, c'est argent de France ;
Dans huit jours, j'en vais prendre autant.
Madrid paiera la bonne chère,
Paris l'amour, Naples le jeu.
Ah ! ventrebleu, etc.

Adieu, Margot fera ripaille,
Mes sœurs seront catins d'un roi ;
Quoique j'abhorre la prêtraille,
D'un chapeau rouge affublez-moi.
De me transmettre votre chaire,
Bonhomme, occupez-vous un peu.
Ah ! ventrebleu, etc.

LE PORTE-COTON DU ROI.

Au : V'la o' que c'est qu' d'aller au bois.

D'un roi qu'on désirait, dit-on,

C'est moi qui suis porte-coton.

A la cour tenant bien ma place,

Je vois, quoi qu'il fasse,

Le roi face à face.

Français, honorez tous en moi

Le porte-coton du roi.

Mes honneurs, long-temps abolis,

Refleurissent avec les lys.

Au Louvre enfin la bonne chère

De mon savoir-faire

Fait un ministère.

Français, honorez, etc.

L'an passé, l'on sait que céans

Nous avons craint mons d'Orléans ;

Mais, de coton faisant dépense,

Lui-même, je pense,

Eut mal à la panse.

Français, honorez, etc.

Aujourd'hui ne voilà-t-il pas

Qu'au nom du roi des Bays-Bas,

Mon maître, qui respire à peine,

Tenant sa bedaine,

Près de moi se traîne.

Français, honorez, etc.

Fils d'un vaurien dont les projets

Donnaient la colique aux Anglais,

Un autre petit personnage,

Malgré son bas âge,

M'accable d'ouvrage.

Français, honorez, etc.

Un trône où même on est porté,
Est un siège un peu haut monté ;

Sa Majesté, ne vous déplaie,

Bien plus à son aise

S'assied sur ma chaise.

Français, honorez, etc.

Lorsque le coton manquera,
Et c'est quand Wellington voudra,
Qu'une charte que sans réserve

Personne n'observe,

De coton me serve.

Français, honorez, etc.

Si près de moi quelque suspect

Se bouchait le nez sans respect,

Que par clémence on le châtie ;

Qu'il fasse partie

De quelque amnistie.

Français, honorez, etc.

DE PROFUNDIS,

A L'USAGE DE DEUX OU TROIS MARIS.

Ara : Eh gai ! gai ! gai ! mon officier.

Eh ! gai ! gai ! gai ! *de profundis !*

Ma femme

A rendu l'ame.

Eh ! gai ! gai ! gai ! *de profundis !*

Qu'elle aille en paradis.

A cette ame si chère

Le paradis convient :

Car, suivant ma grand' mère...
 Dans l'enfer on revient,

Eh ! gai ! etc.

Hélas ! le ciel lui-même
 Avait tissu nos nœuds :
 Mon bonheur fut extrême...
 Pendant un jour ou deux.

Eh ! gai ! etc.

Quoiqu'il fût impossible
 D'avoir l'air plus malin,
 Elle était trop sensible...
 Si j'en crois mon voisin.

Eh ! gai ! etc.

Non, jamais tourterelle
 N'aima plus tendrement.
 Comme elle était fidèle!....
 A son dernier amant.

Eh ! gai ! etc.

Dieux ! faut-il lui survivre ?
 Me faut-il la pleurer ?
 Non, non, je veux la suivre....
 Pour la voir enterrer.

Eh ! gai ! etc.

NICETTE.

Air : Il était une fille.

L'innocente Nicette,
 Un jour vit les doux jeux
 De deux beaux pigeons amoureux.
 Qu'est-ce, dit la pauvrete,
 Et que font-ils donc là ?

Puis son cœur soupira.

Ah !

Le lendemain , la belle
S'approcha de Colin ,
Qui de baisers couvrit son sein.

Oh ! Colin , lui dit-elle ,

Pourquoi baiser cela ?

Et Colin répéta :

Ah !

Doucement il la pousse,
Et , grace à la saison ,
Tous deux tombent sur le gazon.

Malgré le lit de mousse

On dit qu'il la blessa ;

Que même elle cria !

Ah !

Depuis ce temps , Nicette
Craint que l'écho jaloux
Ne répète des ah ! plus doux.

Mais plus d'une fillette

Comme elle rougira ,

Quand l'écho redira :

Ah !

LA SOURIS.

Am : Dans les gardes françaises.

Lise , jeune et craintive ,

Redoute les souris.

Une souris bien vive

Vient exciter ses cris.

Pour cause aussi légère

Le bruit me paraît fou ;

Lise, laissez-la faire :
Elle cherche son trou.

Dans sa peur qui redouble,
Lise fuit, mais en vain ;
La souris qui se trouble
Lui saute dans la main.
La belle, en criant, serre
Cet animal filou.
Lise, laissez-la faire :
Elle cherche son trou.

Mais l'effroi la domine ;
Lise s'évanouit.
La souris libertine
Gagne alors son réduit.
Cette souris, ma chère,
Ne craint plus le matou.
Lise, laissez-la faire :
Elle a trouvé son trou.

SERMON D'UN CARME.

SEUL MANUSCRIT TROUVÉ DANS L'UNE DES
MAISONS DE CET ORDRE, QU'ON DEVRAIT
S'EMPRESSER DE RÉTABLIR. AINSI SOIT-IL !

Ain : Chantons letamini.

Un carme, à ses onâilles,
Tous gens de goût suspects,
Disait : Corbleu ! canailles,
Vos péchés sont infects.
Eh ! fi ! fi ! fi ! fi ! fi !
Est-ce ainsi qu'on vous fit ?

O Bulgares ! vous êtes
Atteints et convaincus

De faire des cornettes
Et jamais de cocus !
Eh ! fi ! fi ! etc.

Vous tombez dans le schisme ,
Et c'est , en vérité,
Prendre le paganisme
Par le vilain côté.
Eh ! fi ! fi ! etc.

Du ciel , vos goûts étranges
Font votre exclusion ;
Vous perdriez les anges
De réputation.
Eh ! fi ! fi ! etc.

Avec vous fille sage,
Perdant ainsi son droit,
Fait de son pucelage
Une bague à son doigt.
Eh ! fi ! fi ! etc.

Qui ne juge , aux harangues
Des Saphos de nos jours,
Que ces mauvaises langues
Font la guerre aux amours.
Eh ! fi ! fi ! etc.

Quand vous fuyez ces dames,
Seul , que ne puis-je , hélas !
Suffire à tant de femmes !
Je ne vous dirais pas :
Eh ! fi ! fi ! etc.

Si des feux de Gomorrhe
Rien ne peut vous sauver,
Qu'en moi Dieu voie encore
Un homme à conserver.
Eh ! fi ! fi ! etc.

LES DEUX SŒURS,

ou

LE CAS DE CONSCIENCE.

Am : Je vous prêterai mon manchon (de LAUJON).

Zoé, de votre sœur cadette

Que voulez-vous entre deux draps?

Que sans chemise je me mette?

Fi ! ma sœur, vous n'y pensez pas.

Mais à vos fins vous voilà parvenue,

Et vous baisiez ma gorge nue.

Vous me tiraillez,

Me chatouillez,

M'émoustillez ;

Mais au fond ce n'est rien,

Je le sens bien ;

Mais au fond ce n'est rien.

Pour vous en prendre à notre sexe,

Avez-vous mis l'autre aux abois?

C'est peu que votre main me vexe,

Vous usiez pour vous de mes doigts :

La tête aux pieds la voilà qui se couche,

Ciel ! où mettez-vous votre bouche?

Ah ! pour une sœur,

Quelle noirceur !

Quelle douceur !

Mais au fond ce n'est rien,

Je le sens bien ;

Mais au fond ce n'est rien.

Rougirions-nous, je le demande,

Si nos amans pouvaient nous voir ?

Pourtant il faut que je vous rende

Le plaisir que je viens d'avoir.

Je m'enhardis : car jamais , je ne sache ,
Je n'ai baisé d'homme à moustache.

Ah ! nous jouissons ,

Et des garçons

Nous nous passons.

Mais au fond ce n'est rien ,

Je le sens bien ;

Mais au fond ce n'est rien.

Ne croyez pas que je contracte

Ce goût déjà trop répandu :

C'est bon pour amuser l'entr'acte

Quand le grand acteur est rendu.

Ce que je crains , ô sœur trop immodeste !

C'est d'avoir commis un inceste.

Peut-être est-ce un cas

Dont nos prélats

Ne parlent pas :

Car au fond ce n'est rien ,

Je le sens bien ;

Car au fond ce n'est rien.

L'ACCOUCHEMENT.

ACCIDENT ARRIVÉ A UNE FILLE VERTUEUSE.

Ara : Je veux être un obion.

Maman ! que je souffre à l'endroit

Où décemment je mets le doigt.

Vite, il faut qu'on me déshabille !

Moi, qui tiens si fort à l'honneur,

M'arriverait-il un malheur ?

Ah ! fiche ! ah ! chien !

Non , je n'y conçois rien :

Mais j'accouche , foi d'honnête fille.

Pourtant je ne grossissais pas,
Je n'avais qu'un peu plus d'appas,
Ça complétait ma pacotille.
La vertu m'avait réussi...

Diex !... l'accoucheur est-il ici ?

Ah ! fiche ! etc.

Cela me vint-il en dormant,
Ou par l'effet du sentiment ?
Car, moi, c'est par là que je brilla.
Serait-ce mon baron perclus ?
Bien !... s'il avait ce qu'il n'a plus.

Ah ! fiche ! etc.

N'est-ce pas un soir que, fort tard,
Sur ma porte un galant hussard.
En passant me trouva gentille ?
Il n'a tenté qu'un faible essai...
J'étais retroussée, il est vrai.

Ah ! fiche ! etc.

Ce n'est pas mon Italien :
Il m'a prouvé son goût trop bien ;
Il n'aura jamais de famille...
A sa guise il était resp...
M'eût-il trompée à mon insu ?

Ah ! bigre ! etc.

Vivez donc de privations !
Prenez donc des précautions !
Sans la sauce mangez l'anguille !
Beau moyen et bien éprouvé !
J'en suis pour un enfant trouvé.

Ah ! fiche ! etc.

LE TOUR DE RONDE.

Aux : R'li , r'lan , tambour battant.

Vot' caporal a fait sa ronde,
 Mon commandant , il est minuit.
 Sur l' rempart j'ai trouvé tout l' monde,
 Mais sachez c' qu'on y fait sans bruit :
 Vous êt' curieux , j'ai d' la malice ;
 Et j' fil' tout l' long des parapets,
 R'li , r'lan !

Pour voir si l'on fait ben l' service ,
 Et si j' pouvons dormir en paix.

D'abord , j' découvrons sans lunettes,
 Suzon qu' j' entret'nais proprement ;
 Dans un coin ell' tient les baguettes
 De deux tambours du régiment.
 De leur caisse elle fait l'office.
 Et j' fil' tout l' long des parapets,
 R'li , r'lan !

Pour voir si l'on fait ben l' service ,
 Et si j' pouvons dormir en paix.

Plus loin , j' trouvons madam' vot' mère
 Sous not' aumônier Goupillon ;
 J' dis : Vous bouches un' brêch' , not' père ,
 Par où pass'rait un bataillon.
 Craignez encor qu' d'enn'mi n' s'y glisse.
 Et j' fil' tout l' long des parapets,
 R'li , r'lan !

Pour voir si l'on fait ben l' service ,
 Et si j' pouvons dormir en paix.

Dans l' quartier de l'artillerie ,
 La manœuvre s' fait joliment ;
 J' voyons un' pièce ben servie ,

Et j' la r'comaissons au mouv'ment...

C'est ma femm' qu'est en exeraice...

Et j' fil' tout l' long des parapets,

R'li, r'lan !

Pour voir si l'on fait ben l' service

Et si j' pouvons dormir en paix.

Mon commandant, j' vous vois sourire ;

Mais, près du château y'là qu' j'entends

Une douc' voix qui disait : « Tire !

» Apprends la charge en douze temps. »

C'est vot' femm' qui dresse un jeun' Suisse.

Et j' fil' tout l' long des parapets,

R'li, r'lan !

J' vois que partout on fait l' service

Et que j' pouvons dormir en paix.

LA PETITE GOURMANDE.

Ara : du Rémouleur.

Il m'importe peu que l'on dise

Que je ne vis que pour manger :

D'un penchant à la gourmandise

L'âge n'a pu me corriger ;

Et si je consens qu'on proscrive

L'ivresse et l'indigestion,

Il faut bien qu'un pauvre convive

Vive avec modération.

Aux premiers jours de ma jeunesse

Un bon marguillier, vieux garçon,

Voulut, en sortant de la messe,

Me faire dîner sans façon.

J'acceptai, mais, quoique novice,

Son chétif repas me surprit :

Pour me contenter d'un service
J'avais déjà trop d'appétit.

Un sybarite d'importance
M'offrit mille petits ragoûts.
Une pièce de résistance
Aurait bien mieux flatté mes goûts.
De hors-d'œuvre je suis friande ;
L'appétit s'aiguise par eux ;
Mais, sans un bon morceau de viande,
Fille a toujours le ventre creux.

Un beau rossignol d'Ausonie
Voulut m'avoir à l'impromptu ;
J'espérais, sans cérémonie,
Manger à BOUCHE QUE VEUX-TU ?
Ah ! combien l'apparence est fausse !
Au chaponneau point de cresson ,
Et mon Amphitryon , sans sauce
Me fit avaler le poisson.

Des riches vergers d'Artémise
Un seul fruit m'était interdit.
Comme Ève, je suis insoumise :
Toute défense m'enhardit.
Si, malgré les vœux de madame,
Les prunes de monsieur m'ont plu,
On doit excuser une femme
Que tente le fruit défendu.

Un grand repas ne me plaît guère
Qu'avec décence et propreté.
Par un certain marin, naguère,
J'ai connu la satiété.
Sa table était toujours dressée ;
Mais, grossier comme un matelot ,
Par ce rustre je fus forcée
De boire à même le goulot.

Enfin, j'ai trouvé l'abondance ;
 Un gros bedeau fait mon bonheur.
 Pourtant j'y joignis par prudence
 Le sacristain et le sonneur.
 Ainsi, grace à ce qui m'entoure,
 Tous désirs seraient superflus :
 L'un me remplit, l'autre me bourre.
 Que puis-je désirer de plus ?

LE PAPE EN GOGUETTE.

Au : de Ninon chez madame de Sévigné:

Au Vatican, mes très-chers frères,
 Apprenez qu'hier on soupa.
 Le Pape but quatre grands verres
 D'un vin gascon qui le tapa ;
 Ses yeux roulaient dans leur orbite,
 Et tous les Cardinaux surpris
 Criaient : Portez de l'eau bénite ! (bis.)
 Le Pape est gris, le Pape est gris !
 En vérité, le Pape est gris !

Paix ! dit-il, en brisant son verre ;
 Messieurs, notre règne est fini.
 Dès ce soir j'adresse à la terre
 Na bulle *in Cæna Domini*.
 L'ancienne, digne d'un Vandale,
 N'excite plus que le mépris :
 La mienne sera libérale. (bis.)
 Le Pape est gris, le Pape est gris !
 En vérité, le Pape est gris !

Que le peuple de la Romagne
 De la dîme soit allégé !
 Que l'on écrive au roi d'Espagne

De vendre les biens du clergé !
 Je fais ici défense expresse
 D'abuser les faibles esprits !
 Je ne veux plus que l'on confesse. (*bis.*)
 Le Pape est gris, le Pape est gris !
 En vérité, le Pape est gris !
 Le purgatoire est une attrape :
 Humains, n'y soyez plus trompés !
 Ce sont vos cierges, foi de Pape !
 Qui soldent nos petits soupés.
 Pourquoi tant nous graisser la patte ?
 Si vous saviez comme je ris
 Quand on vient baiser ma savatte ! (*bis.*)
 Le Pape est gris, le Pape est gris !
 En vérité, le Pape est gris !
 Garibaldi fut un brave homme,
 Je veux valoir ce gaillard-là.
 A mon tour je veux purger Rome
 Du noir tourbier de Loyola.
 Carmes, Capucins, que l'on parte !
 Du Forum les droits sont repris.
 Dès demain je donne une Charte ! (*bis.*)
 Le Pape est gris, le Pape est gris !
 En vérité, le Pape est gris !
 Mais non.... plus même de couronne !
 Des Deux Clefs je suis dégoûté :
 Je vais en France où l'on raisonne,
 Et je veux être député.
 Des abus que là-bas on fauche,
 Pour qu'il ne reste aucun débris,
 Je vais m'asseoir au côté gauche. (*bis.*)
 Le Pape est gris, le Pape est gris !
 En vérité, le Pape est gris !
 En disant ces mots, le Saint-Père
 voulut sortir et trébucha,

Puis il tomba le cul par terre,
 Et puis enfin on le coucha.
 Ce matin, sur deux cents visites,
 Il ne reçut, j'en suis surpris,
 Que le général des jésuites. (*bis.*)
 Il n'est plus gris, il n'est plus gris!
 Non, non, le Pape n'est plus gris!

L'ENTREPRENEUR DE BALAYAGE.

Am : Ce soir-là sous son ombrage,
 Balayons,
 Nettoyons,
 Dans notre entreprise
 Il faut qu'en tous lieux
 Nul endroit n'échappe à nos yeux;
 Chez les grands
 De tous rangs
 Sachons, quoi qu'on dise,
 Porter nos balais
 Jusqu'au sein même des palais.
 Français, à vous je m'adresse,
 Secondex l'entrepreneur :
 Je veux faire avec adresse
 Le métier de balayeur.
 Cet état, moins vil qu'on pense,
 Me charme sans m'effrayer,
 Ah ! que de gens en France
 Je voudrais balayer !
 Balayons, etc.
 Je possède quelques listes
 De gens qu'il faut balayer :

Chez cinq ou six journalistes
Je veux d'abord m'essayer ;
Aux fripons, ... à quelques riches,
Aux intrigans, ... aux préfets,
Aux généraux ... postiches,
J'offrirai mes balais.

Balayons, etc.

A notre Chambre immortelle
Je donnerai tous mes soins ;
D'abord je veux avec zèle
Examiner tous ses coins :
Après l'endroit qui fait face,
En visitant tous les bancs,
J'approprirai la place
Où les gens sont tout blancs.

Balayons, etc.

Passant à la Préfecture,
Dans chaque bureau secret ;
Là, je chasserai l'ordure
A grands coups de mon balai ;
L'air fétide qui s'exhale
Ne saurait pas m'effrayer ;
Car, plus l'endroit est sale,
Plus il faut balayer.

Balayons, etc.

A nos bons amis les Suisses,
Dont les soins nous sont si chers,
Dans peu de temps mes services
Leur seront sans doute offerts !
Que le jour se fait attendre
Où je pourrai, sans délai,
Pour leur service, prendre
La pelle et le balai !

Balayons, etc.

A ces bons missionnaires,
 Qui vont suivis de soldats,
 Par amitié pour ces frères
 Je leur offrirai mon bras;
 Pour fêter ces personnages,
 Et nettoyer les saints lieux,
 Ils auront à leurs gages
 Mon balai... derrière eux.

Balayons, etc.

De là chaque ministère
 Me donnera de l'emploi;
 On y fait tant de poussière
 Qu'ils auront besoin de moi.
 Puis, quittant la capitale,
 Dans chaque département,
 Sans craindre le scandale,
 Partout j'irai disant :
 Balayons, etc.

AMPHIGOURI.

Air : Du menuet d'Exaudet.

Pour un sou
 Par un trou,
 Dans l'Averne
 A cheval sur son baton,
 Callot, au noir Pluton,
 Faisait voir sa lanterne.

Mahomet
 Qui fumait
 D'un air garbe,
 A ce spectacle plaisant
 Étouffe, en se faisant
 La barbe.

Trop plein du vin qu'il se verse,
 Caton veut se mettre en perce ;
 Dans son lit
 Qu'il salit
 Il meurt vite ,
 Et César sur son tombeau
 Fait jeter un seau d'eau
 Bénite.

Don Martin
 Sur Catin
 Monte en croupe ,
 Et rit d'un air papelard ,
 En voyant Abélard
 Plaindre un chat que l'on coupe.

Rabelais
 Parle anglais
 Au maroufle ;
 Courant au nez de Calot
 Péter sur son fallot ,
 Qu'il souffle.

MANDEMENT

DES VICAIRES GÉNÉRAUX DE PARIS.

(Mars 1817.)

Ain : Allez voir à Saint-Cloud.

Pour le carême écoutez
 Ce mandement, nos chers frères ,
 Et les grandes vérités
 Que débitent nos vicaires.
 Si l'on rit de ce morceau ,
 C'est la faute de Rousseau ,

Si l'on nous siffle en chaire,
C'est la faute de Voltaire.

Tous nos maux nous sont venus
D'Arouet et de Jean-Jacques;
Satan qui les avait lus,
Ne faisait jamais ses Pâques.
Eve aima le fruit nouveau,
C'est la faute de Rousseau;
Caïn tua son frère,
C'est la faute de Voltaire.

C'est pour réprimer jadis
La liberté de la presse,
Que Dieu de son paradis,
Fit tomber l'eau vengeresse.
S'il a lâché beaucoup d'eau,
C'est la faute de Rousseau;
S'il noie encor la terre,
C'est la faute de Voltaire.

Borgia jadis au public
Vendait indulgence et bulle,
Il aurait à ce trafic
Vendu jusques à sa mule.
S'il fut marchand de chapeau,
C'est la faute de Rousseau;
En Dieu s'il ne crut guère,
C'est la faute de Voltaire.

Si le roi nommé François
Servit Bellone et les belles;
S'il fut, malgré ses exploits,
Fort souvent trompé par elles;
S'il gagna certain bobo,
C'est la faute de Rousseau;
S'il gâta son affaire,
C'est la faute de Voltaire.

Si Charles , ce roi dévot,
A tiré par sa fenêtre ,
C'est que plus d'un huguenot
Avait fâché son doux maître.
S'il fut un Néron nouveau,
C'est la faute de Rousseau ;
S'il fut fils de sa mère ,
C'est la faute de Voltaire.

Si par Loyola formé
Un monstre , au cerveau malade,
Menace un roi bien-aimé
Chanté dans la Henriade ;
S'il le frappe d'un couteau ,
C'est la faute de Rousseau ;
A Jésus s'il croit plaire ,
C'est la faute de Voltaire.

Louis Quatorze autrefois
Fit ce que l'on sait à Nîmes.
Il rendit , malgré les lois,
Tous ses bâtards légitimes.
S'il prit Louvois pour bourreau ,
C'est la faute de Rousseau ;
S'il damna Lavallière ,
C'est la faute de Voltaire.

Son neveu , le bon régent ,
Aimait fort la paillardise ,
Et choisit pour confident
Un des princes de l'Église.
Si Dubois fut son bonneau ,
C'est la faute de Rousseau ,
Et s'il se fit grand-père ,
C'est la faute de Voltaire.

Afin d'apprendre aux enfans
Qu'ils sont nés pour être esclaves ,

A leurs premiers mouvemens
On avait mis des entraves.
Si l'homme est libre au berceau,
C'est la faute de Rousseau ;

Si la raison l'éclaire,
C'est la faute de Voltaire.

Dans le délai le plus court,
Qu'un grand abus se détruise.
Depuis la mort de Rancoart,
Les acteurs vont à l'Eglise.
S'ils ont l'honneur du tombeau,
C'est la faute de Rousseau ;

Le curé les enterre,
C'est la faute de Voltaire.

Ces deux suppôts du démon
Font damner l'Eglise entière.
Cottret, notre Cicéron,
Soupe avec sa cuisinière.

S'il en a du fruit nouveau,
C'est la faute de Rousseau ;

Si Jeanne est son bréviaire,
C'est la faute de Voltaire.

Maréchal *in partibus*,
Un duc a la renommée
De traiter mieux les abus,
Qu'il n'a traité notre armée.
S'il enfle son bordereau,
C'est la faute de Rousseau ;

S'il sert bien l'Angleterre,
C'est la faute de Voltaire.

Pour avoir des gardiens sûrs
On prodigue l'or aux Suisses ;
Nos soldats ne sont pas purs,

On voit trop leurs cicatrices.
S'ils étaient à Waterloo,
C'est la faute de Rousseau ;
S'ils meurent de misère,
C'est la faute de Voltaire.

Laffitte aura beau crier
Sur le budget de la France,
Nous finirons par payer
Les épices et la bombance.
Si l'on a l'estomac chaud,
C'est la faute de Rousseau ;
Si rien ne désaltère,
C'est la faute de Voltaire.

Tous nos *ultrà* députés
Sont devenus sans-culottes,
Et tous, pour nos libertés,
Parlent à propos de bottes.
S'ils ont un masque nouveau,
C'est la faute de Rousseau ;
Si l'on ne les croit guère,
C'est la faute de Voltaire.

Bonald, barbouilleur de lois,
Appui de vieilles familles,
Au quai Voltaire est, par mois,
Payé sur l'argent des filles.
S'il y prend l'air du bureau,
C'est la faute de Rousseau ;
Et s'il vit d'adultère,
C'est la faute de Voltaire.

Tout ce que nous n'avions plus,
Nous espérons le reprendre.
Nous voulons nos biens vendus,
Et l'on veut encor les vendre.

Nos forêts vont à vau-l'eau ,
 C'est la faute de Rousseau ;
 Plus de fagots à faire ,
 C'est la faute de Voltaire.

Confessez-vous tous soudain ,
 Ou craignez notre vengeance ;
 Nous nous laissons à la fin
 D'une longue tolérance.

On n'aime Dieu qu'*in petto* ,
 C'est la faute de Rousseau ;
 Chacun a sa prière ,
 C'est la faute de Voltaire.

A ces causes , nos chers fils ,
 Dieu permet qu'on vous permette
 De manger des salsifis ,
 Et des œufs à la mouillette.
 Si vous mangez bœuf ou veau ,
 C'est la faute de Rousseau ;
 Buvez-vous de l'eau claire ?
 C'est la faute de Voltaire.

LE GRAND MARCHEUR.

Air : Mirliton , mirlitaine.

Je suis un marcheur agile ;
 J'ai le pied bon , le corps sain.
 A la campagne , à la ville ,
 Jour et nuit , je vais grand train.
 Leste et gai , j'enfile , j'enfile , j'enfile ,
 J'enfile droit mon chemin.

Lorsqu'une fille nubile
 Devant moi trotte à dessein ,

La pourstivre m'est facile...
Je cours, l'attrape et soudain,
Leste et gai, etc.

Dans un sentier difficile,
J'avance la canne en main,
Une pucelle indocile
Voudrait m'écarter en vain;
Leste et gai, etc.

Qu'un buveur, amant débile,
Marche d'un pas incertain;
Moi, pour plaire à ma Lucile,
Quoique souvent pris de vin,
Leste et gai, etc.

Mon médecin, homme habile,
M'ordonne l'air du matin;
Que vingt tendrons à la file
Se trouvent dans mon jardin,
Leste et gai, etc.

TURLUTUTU.

CHANSON ÉCRITE SOUS LA DICTÉE DE
MADEMOISELLE DUNE.

AIR : Le lendemain.

Turlututu, le fifre
Des vétérans de Paris,
Veut qu'on le marque au chiffre
Du régiment des maris.
De me plaire il est en peine,
Moi, je lui dis : M'en crois-tu ?

Va, Turlututu, rengaine,
Turlututu.

Hier, pour une subade
Sous ma fenêtre il se met;
Ce plaisir assez fade
Est le seul qu'il me promet.
Je juge à sa courte haleine
Son instrument sans vertu.
Va, Turlututu, etc.

Mais rien ne le rebute :
Il arrive ce matin
En parlant de sa flûte;
Il veut prendre un air hautain.
Aussi fier qu'un capitaine,
Il tient mon cœur pour battu;
Va, Turlututu, etc.

A la fin il se fâche
Et veut m'épouser soudain.
Je le traite de lâche,
Il met l'épée à la main.
Mais trop de fureur l'entraîne,
Voilà mon homme abattu.
Va, Turlututu, etc.

Messieurs, sans équivoque,
Ça prouve qu'en plus d'un cas,
Notre vertu se moque
D'un amant qui ne plaît pas.
A l'amour je dis sans gêne,
Quand son dard est trop pointu:
Va, Turlututu, etc.

RECOMMENÇONS.

Ain :

Je suis heureux , je ris , je chante ,
Et pourtant forme des désirs ;
Dans cette fête qui m'enchanté ,
Je pense à de nouveaux plaisirs.
Près de blonde ou brune chérie ,
Au bruit de joyeuses chansons ,
Je veux qu'ici chacun s'écrie :
Recommençons , recommençons.

J'aime le vin , j'aime Lisette ,
Près de mon lit , j'ai du meilleur ;
Je verse à boire à la fillette ,
Et remplis son verre et son cœur.
Le doux jus plait tant à la belle ,
Que lorsque nous nous reposons ,
Encore un coup , vite ! dit-elle ;
Recommençons , recommençons.

Recommençons fête si sage ,
Mes chers amis , et pensons bien ,
Qu'hélas ! dans peu sonnera l'âge ,
Où l'on ne recommence rien.
Projetons des fêtes nouvelles
Tant que , libres dans nos façons ,
Nous pourrons dire avec nos belles :
Recommençons , recommençons.

HATONS-NOUS.

AIR : Ah ! si madame me voyait !

Ah ! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard , je courrais le monde ;
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.
Va , mon coursier , vole en Pologne ;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne.
Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas. *(bis.)*

Si j'étais jeune , assurément
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite , en croupe , mademoiselle !
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures ; oui , toutes.
En charpie emportons vos draps.
De son sang sauvez quelques gouttes.
Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas. *(bis.)*

Bien plus , si j'avais des millions ,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetez quelques diplomates ,
Beaucoup de poudre , et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe , qui marche à béquilles ,
Riche , gonttense , ne croit pas
A la vertu sous des guenilles.
Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas. *(bis.)*
Pour eux , si j'étais roi puissant ,
Combien je ferais plus encore !

Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
 Iraient réveiller le Croissant,
 Des Suédois réchauffer le sang;
 Criant : Pologne, on te seconde.
 Un long sceptre au bout d'un bon bras
 Peut atteindre aux bornes du monde.
 Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas. (bis.)

Si j'étais un jour, un seul jour,
 Le Dieu que la Pologne implore,
 Sous ma justice, avant l'aurore,
 Le Czar pâlirait dans sa cour;
 Aux Polonais tout mon amour !
 Je saurais, trompant les oracles,
 De miracles semer leurs pas.
 Hélas ! il leur faut des miracles.
 Hâtons-nous ! l'honneur est là-bas. (bis.)

Hâtons-nous ! mais je ne puis rien.
 O roi des cieux ! entends ma plainte !
 Père de la liberté sainte,
 De ce peuple unique soutien,
 Fais de moi son ange gardien.
 Dieu, donne à ma voix la trompette
 Qui doit réveiller du trépas,
 Pour qu'au monde entier je répète :
 Hâtes-vous ! l'honneur est là-bas. (bis.)

LA ROMANCE

DE MADemoiselle JUSTINE.

Air : D'un époux chéri la tendresse.
 (Adolphe et Clara.)

L'autre jour la tendre Justine
 Chantait, en courant le gibier,

Les amours du vaillant Ogier,
 Qui va combattre en Palestine.
 Par ces mots, cent fois répétés,
 Elle interrompait sa romance :
 « Montez chez moi, messieurs, montez ;
 » J'ai des appas, messieurs, tâtez.
 » Venez, nous ferons connaissance,
 » J'aurai beaucoup de complaisance,
 » Beaucoup, beaucoup de complaisance. »

Par respect pour sa noble dame,
 Disait Justine en roucoulant,
 De la France Ogier s'exilant
 Au désespoir livre son ame.
 Sa dame, par ses cruautés,
 Le contraint à fuir sa présence.
 « Montez chez moi, etc. »

J'adore, hélas ! ma suzeraine,
 S'écrie Ogier, versant des pleurs.
 J'ai fait triompher ses couleurs,
 Sans la voir sensible à ma peine.
 Sous ses yeux chers et redoutés
 Mourir était mon espérance.
 « Montez chez moi, etc. »

Mais je pars, ô dame chérie !
 J'accomplis un ordre inhumain,
 Pour avoir baisé votre main,
 Vous m'exilez de ma patrie !
 De tant de soupirs rejetés
 Qu'un soupir soit la récompense !
 « Montez chez moi, etc. »

Il s'embarque, et plein de sa flamme,
 Ogier périt dans l'Orient.
 Chaque nuit un spectre effrayant

Vient baiser la main de sa dame.
De vos amans , jeunes beautés,
Ne rebutez pas la constance.
« Montez chez moi , etc. »

LE GALANT PÊCHEUR.

ROMANCE DÉDIÉE A M. DE LA LIGNE, TROU-
BADOIR DU XIX^e SIÈCLE.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Je suis auteur , je suis amant ,
Mais la pêche surtout m'amuse.
Je rate , hélas ! également
Le poisson , ma belle et ma muse ;
De ces bords , heureux nourrissons,
Ne craignez rien de ma présence.
Venez , venez , petits poissons,
Que je vous chante une romance.

J'étais grand chasseur autrefois ;
Mais les merles , prompts à me suivre ,
Me sifflaient , jaloux de ma voix.
Vous avez plus de savoir-vivre ;
Touchés de mes tendres leçons ,
Vous m'écoutez tous en silence.
Venez , venez , etc.

Pour le plaisir de me mirer ,
J'aime à pêcher dans une eau pure ;
Ma beauté doit vous attirer ,
Que pensez-vous de ma figure ?
Mainte belle à mes hameçons
Chaque jour mord sans résistance.
Venez , venez , etc.

Mes vers qui sont fort bien tournés,
 Ont mis en jeu toutes les harpes.
 Je vous promets, si vous venez,
 De faire ici pâmer les carpes;
 C'est l'effet que font mes chansons
 A bien des dames d'importance.
 Venez, venez, etc.

Vous lâillez et nul ne se prend
 Aux vers qui devaient vous séduire.
 Songez donc qu'en vous célébrant,
 Mes amis, je vous ferai frire.
 N'allez point, pour prix de mes sons,
 Me condamner à l'abstinence.
 Venez, venez, etc.

LES CONSOLATIONS.

AIR : Il était une fillette
 Qui n'avait pas plus d' quinze ans.

Marton, puisque ta maîtresse
 M'abandonne à ma douleur,
 Sur le lit de la traîtresse...
 Prends pitié de mon malheur.
 Va bien, va bien, ma petite,
 Console-moi vite.

Sophie, en ce moment fatal,
 Comble les vœux de mon rival.
 Ah! Marton, malgré tes appas,
 Non, non, je n'y survivrai pas.

Ce lit même où je te presse
 Est témoin que l'autre jour,
 D'une éternelle tendresse
 Elle assurait mon amour.

Va bien, va bien, ma petite,
 Console-moi vite.

Un autre lit dans ce moment,
 L'entend faire un pareil serment.
 Ah! Marton, malgré tes appas,
 Non, non, je n'y survivrai pas!

Marton, pardonne à mes larmes,
 Hélas! ton sein trop charmant
 Me rappelle tous les charmes
 De l'objet de mon tourment.
 Va bien, va bien, ma petite,
 Console-moi vite.

Ta maîtresse à l'amant qui l'a,
 En montre deux comme ceux-là,
 Ah! Marton, malgré tes appas,
 Non, non, je n'y survivrai pas!

Lorsque tu te mets en nage
 Pour effacer tant d'attraits,
 Ton adroit libertinage
 Semble augmenter mes regrets.
 Va bien, va bien, ma petite,
 Console-moi vite.

Aujourd'hui, Sophie est, crois-moi,
 Non moins indécente que toi.
 Ah! Marton, malgré tes appas,
 Non, non, je n'y survivrai pas!

Combien dans ses lacs perfides
 J'ai fait d'efforts imprudens!
 L'amour et les cantharides
 M'ont cent fois mis sur les dents.
 Va bien, va bien, ma petite,
 Console-moi vite.

De peur qu'on la laisse en chemin,
 A cette heure elle y met la main.

Ah ! Marton , malgré tes appas ,
Non , non , je n'y survivrai pas !

Contre le mal qui m'opprime
Que tes efforts sont puissans !

Il se calme et ma tristesse

Tira à sa fin , je le sens .

Va bien , va bien , ma petite ,

Console-moi vite .

Mais à ton tour tu sens combien

Mon cœur s'épanche dans le tien !

Ah ! Marton , grace à tes appas ,

Jé crois que je n'en mourrai pas !

SUR L'ÉVÉNEMENT

DU JOUR * . !

Air :

N'y a pas de mouchard où c' que nous v'là,
Cadet , que dis-tu de c' tour-là ?

Servir son mari ! conviens-tu .

Qu' c'est d'un' femme qu'a bien d' la vertu ?

Moi , batelier d' la Guernguillère ,

Quoique l' mariage ne m' teut' guère ,

Ah ! ah !

Je voudrais , oui dà ,

Épouser un' comtesse comm' ça .

C'te femm' là m' conviendrait beaucoup ,

A sa santé buvons un coup .

Malade , mais n' se r'butant pas ,

La pauv' mère y perd tous ses pas .

* 15 décembre 1815 , évasion de La Valette .

Pour son mari, d'puis une s'maine,
Sur les g'noux on dit qu'ell' se traîne;
Ah! ah! etc.

Sachant qu'à son mari l' lend'main
On doit fair' prendre un vilain ch'min,
Pour l' tirer d' prison, tant bien qu' mal
Ell' lui met sa robe et son schall...
Lui disant : Souviens-toi d' ton poste...,
Pour courir plus vit', prends la poste.
Ah! ah! etc.

Le Roi, que c' beau trait s'a touché,
N' fait qu' semblant d'en être fâché;
Mais nos députés furibonds
En sont colèr' comme des dindons.
C'te femme-là fera crever d' rage,
Tous ces p'tits seigneurs de village.
Ah! ah! etc.

Cadet, nous qui somm' gens d'honneur,
Buvons encore à son bonheur;
Pour moi qui babill' sans raison,
Et qui crains d' peurrir en prison;
D' même qu' ben d'autres du fond d' l'âme,
Je souhaitons un' pareill' femme.
Ah! ah! etc.

ARIANE ET BACCHUS.

POT-POURRI.

Aria : Ainsi jadis un grand prophète.

Sur le compte de son Thésée
Qui l'abandonnait dans Naxos,
Ariane désabusée

Faisait retentir les échos.

« Aucun homme, hélas ! disait-elle,

» Ici ne se montre à mes yeux !

» Pleurons, pleurons mon infidèle,

» Je n'ai rien à faire de mieux.

Aria : Si Pauline est dans l'indigence.

» Mes regrets n'auront point de terme,

» Tout le rappelle à mon amour :

» Voici l'ombrage où tendre et ferme

» Douze fois il me fit sa cour.

» Ici par un effort superbe,

» Il usa de précaution,

» Et je crois voir encor sur l'herbe

» Les traces de sa passion.

Aria : Au coin du feu.

» Depuis que je le pleure,

» Combien de fois, par heure,

» Ai-je baillé !

» Mon cœur en fait la moue,

» C'est en vain que je joue

» Au doigt mouillé.»

Aria : Mirliton, mirlitaine.

A ce jeu de filles sages

Elle s'amusait grand train

Lorsqu'au loin dans ces parages

Retentit un gai refrain.

Ariane, vers la rive

Tourne un regard langoureux,

Est-ce un mirliton, dit-elle, qui m'arrive,

Est-ce un mirliton ou deux ?

Aria : La pretontaine, la pretenton.

Buvons, buvons,

Le vin convoie,

Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

En débarquant dans ces lieux,
Ainsi Bacchus et sa troupe
Chantaient ce refrain joyeux
Et buvaient à pleine coupe.

Buvons, buvons,
Le vin convie,
Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

Moquons-nous des insensés
Qui censurent nos folies,
Satyres merveux, danses.
Dansez, Bacchantes jolies.

Buvons, buvons,
Le vin convie,
Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

Allons, guidés par Bacchus,
Nous que l'amour accompagne,
Faire à Paris des cocus
Et vendanges en Champagne.

Buvons, buvons,
Le vin convie,
Nous le pouvons ;
Menons joyeuse vie,
Buvons, buvons.

Aia : Mon père était pot.
Venaient des gens déguenillés
Avec tambour de basque,
Qui de vin s'étaient barbonillés

Pour plaire au dieu fantasque ;
Tous , le thyrsé en main ,
Troussaient en chemin
De ces beautés que j'aime ,
Et pour faire mieux ,
Plus d'une à leurs yeux
Se troussait elle-même.

Air : Quand la mer Rouge apparut.

Près de Silène gaillard ,
On voyait paraître
Maître Adam , Piron , Panard ,
Et Collé , mon maître ;
Mais nul , de ce joyeux corps ,
Aux yeux d'Ariane alors ,
Pour les airs grivois ,
N'égalait en voix ,
En vigueur ,
En longueur ,
En force d'haleine ,
L'âne de Silène.

Air : Servantes , quittez vos paniers.

Bacchus , voyant qu'elle est à sec ,
Veut la rendre à la vie.
Par un F... , dit-il en grec ,
Belle , je meurs d'envie.
Elle juge à l'air de son chef ,
Qu'il n'est pas toujours aussi bref :
Vite elle répond par un F...
Monsieur , j'en suis ravie.

Air : Tout le long de la rivière.

« Es-tu pucelle ? dit Bacchus.
» — Je crois , monsieur , ne l'être plus.
» — Si je te fais cette demande ,

» C'est que ma taille est forte et grande. »
 La belle, ne s'effrayant pas,
 Dans sa barbe riait tout bas,
 Et dit: « Monsieur, lorsque j'ai le teint jaune,
 » J'en voudrais avoir le long, le long de l'aune;
 » J'en vendrais avoir le long de l'aune. »

Air: Un rigaudon, zig-zag.

Bacchus, peu propre aux longs discours,
 A défait sa bretelle,
 Trois fois il boit à ses amours,
 Puis il fond sur la belle;
 Buveurs et estins, près d'eux,
 Sur l'herbe tombent par deux,
 Et le père Silène,
 Que Vénus secoutait en vain,
 Frappant sur sa bedaine,
 Chante le dieu du vin.

Air: Le fleuve d'oubli, biribi.

Amis, Bacchus vendange,
 Et pour aide en ce jour,
 Prend l'Amour;
 La grappe, qu'il arrange
 Dans un cuvier profond,
 Touche au fond.

Vendangeurs, que le vin coule
 Lorsqu'a cessé le cours
 Des beaux jours où l'on fou... le.

Bacchus et son amante
 Pressent à tours de reins
 Les raisins,
 Du cuvier qui ferment
 On voit du vin qui sort
 Par le bord.

Vendangeurs , que le vin coule
Lorsqu'a cessé le cours
Des beaux jours où l'on fou... le.

Ariane abreuvée
De ce jus enivrant,
En répand ;
De cuvée en cuvée ,
Bacchus fou... le plus fort ,
Sans effort.

Vendangeurs , que le vin coule
Lorsqu'a cessé le cours
Des beaux jours où l'on fou... le.

L'ÉTRANGER.

AIR :

Haine de l'étranger, haine aux tyrans fatale,
Couve toujours dans notre sein !
Quand donc battra la générale ?
Quand donc sonnera le tocsin ?
Auteurs de nos guerres civiles ,
Je m'en souviens , ils sont venus
Sur les murs croulans de nos villes
Planter leurs drapeaux inconnus.
Que faisons-nous alors ? De la patrie en larmes ,
Nous déplorions les longs malheurs ;
Et nous avions pourtant des soldats et des armes,
Et l'étendard aux trois couleurs.
Haine de l'étranger, etc.

Ah ! contre une telle souillure
Cet étendard fut abrité,
Tant que la France, vierge pure ,

Combattit pour la liberté.
 Quel rivage lointain, quelle mer des deux mondes ,
 Borna son essor voyageur ?
 Oh ! comme il était beau , s'abymant sous les ondes
 Avec le vaisseau le Vengeur !
 Haine de l'étranger , etc.

Levez-vous donc : l'heure est venue ,
 L'effroi d'un long joug est passé :
 Voici déjà que de la nue
 L'éclair brillant s'est élané !
 Allons, peuple, courage, allons qu'on se réveille !
 Vite au combat , vite à la main
 Torche, fusil, poignard : l'esclave de la veille
 Sera maître le lendemain.
 Haine de l'étranger , etc.

A MES AMIS

DEVENUS MINISTRES.

Air nouveau de Romagnési ;
 ou de Prévillè et Taconnet.

Non , mes amis, non , je ne veux rien être :
 Semez ailleurs places , titres et croix .
 Non , pour les cours Dieu ne m'a pas fait naître :
 Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
 Que me faut-il ? maîtresse à fine taille ,
 Petit repas et joyeux entretien.
 De mon berceau près de bénir la paille ,
 En me créant , Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Un sort brillant serait chose importune
 Pour moi , rimeur , qui vis de temps perdu .
 M'est-il tombé des miettes de fortune ,

Tout bas je dis : Ce pain ne m'est pas dû :
 Quel artisan , pauvre , hélas ! quoi qu'il fasse ,
 N'a , plus que moi , droit à ce peu de bien ?
 Sans trop rougir fouillons dans ma besace.
 En me créant , Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Au ciel , un jour , une extase profonde
 Vient me ravir , et je regarde en bas :
 De là mon œil confond dans notre monde
 Rois et sujets , généraux et soldats :
 Un bruit m'arrive : est-ce un bruit de victoire ?
 On crie un nom ; je ne l'entends pas bien.
 Grands dont là-bas je vois ramper la gloire ,
 En me créant , Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Sachez pourtant , pilotes du royaume ,
 Combien j'admire un homme de vertu ,
 Qui , regrettant son hôtel ou son chaume ,
 Monte au vaisseau par tous les vents battus ;
 De loin , ma voix lui crie : Heureux voyage !
 Priant de cœur pour tout grand citoyen ;
 Mais au soleil je m'endors sur la plage.
 En me créant , Dieu m'a dit : Ne sois rien.

Votre tombeau sera pompeux sans doute ;
 J'aurai , sous l'herbe , une fosse à l'écart :
 Un peuple en deuil vous fait cortège en route ;
 Du pauvre , moi , j'attends le corbillard.
 En vain l'on court où votre étoile tombe ,
 Qu'importe alors votre gîte ou le mien ?
 La différence est toujours une tombe.
 En me créant , Dieu m'a dit : Ne sois rien.

De ce palais , souffrez donc que je sorte ;
 A vos grandeurs je devais un salut.
 Amis , adieu. J'ai , derrière la porte ,
 Laisse tantôt mes sabots et mon luth.

Sous ces lambris avec vous accourue
 La Liberté s'offre à vous pour soutien.
 Je vais chanter ses bienfaits dans la rue ;
 En me créant, Dieu m'a dit : Ne sois rien.

LE BON PAPE.

Air du sorcier.

Mêlant la Fable et l'Écriture,
 Jadis un malin troubadour
 D'un Pape traça la peinture,
 Qu'en me signant je mets au jour.
 Ce pontife à sa chambrière
 Disait : Quel bon lit d'édredon !
 Ma dondon,
 Riez donc !
 Sautex donc !

J'ai tout ce qu'exige saint Pierre,
 Oui, de Cythère vieux routier,
 Je suis entier. (4 fois.)

Je suis entier de caractère,
 Pour mieux prouver aux novateurs
 Que tout doit obéir sur terre
 Au Serviteur des Serviteurs.
 Du haut du trône où je me carre
 Du ciel je tire le cordon.
 Ma dondon,
 Riez donc !
 Sautex donc !

Convenez que sous la tiare
 Les Amours ont un air altier :
 Je suis entier (4 fois.)

Les pauvres peuples ne sont guère
Qu'un banc d'esclaves abrutis,
Où discorde, ignorance et guerre,
Recrutent pour tous les partis.
Quand sur eux le mal s'accumule;
De tous les biens Dieu me fait don.

Ma dondon,

Riez donc!

Sautez donc!

Vénus met le pied dans ma mule,
Bacchus remplit mon bénitier.

Je suis entier. (*4 fois.*)

Que sont.....? de sots bêtises,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entr'eux se poussent au cercueil,
A prix d'or je puis les absoudre
Ou changer leur..... en bourdon.

Ma dondon,

Riez donc!

Sautez donc!

Regardez-moi lancer la foudre,
Jupin m'a fait son héritier :

Je suis entier. (*4 fois.*)

Ce vieux conte peu charitable
Au bon Pape fait dire enfin :
Quittons les amours pour la table :
Je crains que le monde n'ait faim.
Saint Pierre, dans un cas terrible,
A rengainé son espadon.

Ma dondon,

Riez donc!

Sautez donc!

Moi, je cesse d'être infailible,
D'Hercule j'ai fait le métier :
Je suis entier. (4 fois.)

LE CONQUÉRANT ET LE VIEILLARD.

(1804.)

LE CONQUÉRANT.

Je me suis en chassant égaré dans ce bois;
Guidez-moi, bon vieillard, jusques à la sortie.

LE VIEILLARD.

Quittez votre coursier, les chemins sont étroits :
Allons, et soutenez ma marche appesantie.

LE CONQUÉRANT.

Te serais-je inconnu ?

LE VIEILLARD.

Jamais je ne vous vis.

LE CONQUÉRANT.

A défaut de mes traits tu connais mon histoire.

LE VIEILLARD.

Seigneur, le calme est grand sous le chaume où je vis.

LE CONQUÉRANT.

Depuis vingt ans le monde est rempli de ma gloire ;
C'est moi dont le courage a soumis tant d'états,
Que mon nom, célébré dans la paix, dans la guerre,
Fait trembler l'univers.

LE VIEILLARD.

Je ne vous connais pas.
Mes bras sont las pourtant de cultiver la terre.

LE CONQUÉRANT.

Tu ne me connais pas !... Plus d'un an s'est passé
Que , subjuguant l'état où le sort te fit naître ,
J'en ai chassé tes rois : leur trône est renversé.

LE VIEILLARD.

Excusez ; j'ignorais avoir changé de maître.

LE CONQUÉRANT.

Homme qui me confonds, quel fut donc ton destin ?

LE VIEILLARD.

Né dans les bois, jamais je n'en ai quitté l'ombre ;
Dans la paix, de mes ans j'ai vu croître le nombre ;
Une épouse et deux fils embellissent ma fin.
Six chèvres et nos bras, voilà notre richesse.
Elle a toujours suffi, nous en bénissons Dieu.
Mais voici le chemin, seigneur, et je vous laisse.
Pardonnez à mon âge...

LE CONQUÉRANT.

Heureux vieillard, adieu !

GLYCÈRE.

LE VIEILLARD.

Jeune fille au riant visage,
Que cherches-tu sous cet ombrage ?

LA JEUNE FILLE.

Des fleurs pour orner mes cheveux.

Je me rends au prochain village
Avec le printemps et les jeux.
Bergères et bergers heureux
Vont danser sur l'herbe nouvelle ;
Déjà le sistre les appelle :
Glycère est sans doute avec eux.
De ce hameau c'est la plus belle ;
Je veux l'effacer à leurs yeux.
Voyez ces fleurs, c'est un présage.

LE VIEILLARD.

Suis-tu quel est ce lieu sauvage !

LA JEUNE FILLE.

Non, et tout m'y paraît nouveau.

LE VIEILLARD.

Là repose, belle étrangère,
La plus belle de ce hameau :
Ces fleurs, pour effacer Glycère,
Tu les cueilles sur son tombeau.

LA NOURRICE.

Air : Amusez-vous, trémoussez-vous.

De Pautin j' suis la gross' nourrice,
Et chacun voit bien
Qu'il ne manque rien.
Pour vot' bien-être et pour le mien.
Amusez-vous,
Trémoussez-vous,
Amusez-vous bien.
C' qui fait plaisir me rend service,
Amusez-vous tous,
Ca fra venir le pain chez nous.

N' craignez rien pour l' lait d' la nourrice ,
 Louis , Pierre et l' curé
 Tous les trois m'ont juré
 Qu' chacun d'eux vivrait plus r'tiré.
 Amusez-vous , etc.

Quant au paiement des mois d' nourrice ,
 A plus d'un tendron
 J' dis , montrant l' nourrisson ,
 C' n'est pour vous que l' prix d' la façon.
 Amusez-vous , etc.

Les enfans font l' pain d' la nourrice .
 Messieurs , retenez
 Qu' c'est vous qui me l' donnez ,
 L' pain que j' mange vous l'enfournez.
 Amusez-vous , etc.

PONIATOWSKI.

Air : Des trois couleurs. (Musique de VOGLÉ.)

Quoi ! vous fuyez ! vous, les vainqueurs du monde,
 Devant Leipzig, le sort s'est-il mépris ?
 Quoi ! vous fuyez ! et ce fleuve qui gronde
 D'un pont qui saute emporte les débris.
 Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
 Tout tombe là : l'Elster roule entravé.
 Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes.
 « Rien qu'une main ! (bis) Français, je suis sauvé. »
 Rien qu'une main ! malheur à qui l'implore !
 Passons, passons ! s'arrêter ! et pour qui !
 Pour un héros que le fleuve dévore ;
 Blessé trois fois, c'est Poniatowski.

Qu'importe ! on fuit ; la frayeur rend barbare.
 À pas un cœur son cri n'est arrivé.
 De son coursier le torrent le sépare.
 « Rien qu'une main ! etc.

Il va périr ! non , il lutte , il surnage ;
 Il se rattache aux longs crins du coursier.
 « Mourir noyé , dit-il , lorsqu'au rivage
 » J'entends le feu ; je vois luire l'acier !
 » Frères , à moi ! vous vantiez ma vaillance.
 » Je vous chéris ; mon sang l'a bien prouvé.
 » Ah ! qu'il m'en reste à verser pour la France !
 » Rien qu'une main ! etc.

Point de secours ! et sa main défaillante
 Lâche son guide. Adieu , Pologne , adieu !
 Mais un doux rêve , une image brillante
 Dans son esprit descend du sein de Dieu.
 « Que vois-je ! enfin l'aigle blanc se réveille * ,
 » Vole , combat , de sang russe abreuvé.
 » Un chant de gloire éclate à mon oreille.
 » Rien qu'une main ! etc.

Point de secours ! il n'est plus , et la rive
 Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
 Ces temps sont loin ; mais une voix plaintive
 Dans l'ombre encore appelle au fond des eaux.
 Et depuis peu , grand Dieu ! fais qu'on me croie !
 Jusques au ciel son cri s'est élevé.
 Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
 « Rien qu'une main ! etc.

C'est la Pologne et son peuple fidèle
 Qui tant de fois a pour nous combattu ;

* L'aigle de la Pologne est blanc. Les chars l'avaient réuni à l'aigle de Russie dans leur écusson.

Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef, mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier s'écrie :
« Rien qu'une main ! etc.

LE 14 JUILLET 1829*.

Aïa : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Pour un captif, souvenir plein de charmes !
J'étais bien jeune; on criait : « Vengeons-nous.
» A la Bastille ! aux armes ! vite aux armes ! »
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous.
Je vois pâlir et mère et femme et fille.
Le canon gronde aux rappels du tambour.
« Victoire au Peuple ! il a pris la Bastille ! »
Un beau soleil a fêté ce grand jour,
A fêté ce grand jour **.

Enfant, vieillard, riche ou pauvre, on s'embrasse :
Les femmes vont redisant mille exploits;
Héros du siège, un soldat bleu qui passe ***,

* Cette chanson fut faite pendant le séjour de l'auteur dans la prison de la Force, et a été imprimée dans un des numéros du *Globe*, en septembre 1829.

** Le 14 juillet 1789, il fit un temps magnifique. Le 14 juillet 1829 fut également beau, quoique la saison ait été très-pluvieuse.

*** Un garde-français. La plus grande partie de cette milice s'échappa des casernes où elle était consignée, et presta secours aux Parisiens pour prendre la vieille forteresse féodale.

Est applaudi des mains et de la voix.
 Le nom de roi frappe alors mon oreille ;
 De Lafayette on parle avec amour *.
 La France est libre et ma raison s'éveille.
 Un beau soleil a fêté ce grand jour.

Le lendemain , un vieillard docte et grave
 Guida mes pas sur d'immenses débris :
 « Mon fils , dit-il , ici d'un peuple esclave
 » Le despotisme étouffait tous les cris ;
 » Mais des captifs pour y loger la foule ,
 » Il creusa tant au pied de chaque tour ,
 » Qu'au premier choc le vieux château s'écroule.
 » Un beau soleil a fêté ce grand jour.

» La liberté , rebelle antique et sainte ,
 » Mon fils , s'armant des fers de nos aïeux ,
 » A son triomphe appelle en cette enceinte
 » L'Égalité qui redescend des cieux.
 » De ces deux sœurs la foudre gronde et brille :
 » C'est Mirabeau tonnant contre la cour ,
 » Sa voix nous crie : Encore une Bastille !
 » Un beau soleil a fêté ce grand jour.

» Où nous semons chaque peuple moissonne ;
 » Déjà vingt rois , au bruit de nos débats ,
 » Portent , tremblans , la main à leur couronne ,
 » Et leurs sujets de nous parlent tout bas.
 » Des droits de l'homme , ici , l'ère féconde
 » S'ouvre et du globe accomplira le tour.
 » Sur ces débris Dieu crée un nouveau monde.
 » Un beau soleil a fêté ce grand jour. »

* A l'époque où cette chanson fut faite , le général Lafayette , qui parcourait une partie de la France , y recevait un accueil qui rappelait les premiers temps de notre révolution.

De ces leçons, qu'un vieillard m'a données ;
 Le souvenir dans mon cœur sommeillait ;
 Mais je revois , après quarante années,
 Sous les verrous , le quatorze juillet.
 O Liberté , ma voix qu'on veut proscrire ,
 Redit ta gloire aux murs de ce séjour ;
 A mes barreaux l'Aurore vient sourire.
 Un beau soleil fête encor ce grand jour.

AU GÉNÉRAL LAFAYETTE,

PRÉSIDENT DU COMITÉ POLONAIS,

ET PREMIER GRENADEUR

DE LA GARDE NATIONALE POLONAISE.

MON CHER PRÉSIDENT,

Peu de jours après la grande semaine , je m'avisai de dire qu'en détrônant Charles X on avait détrôné la chanson. Quelques-uns s'empressèrent de me prendre au mot , et l'on fit même à cette phrase l'honneur de la répéter à la tribune. Bientôt cependant je me sentis le désir de protester contre cette déchéance (c'est celle de la chanson dont je veux parler). Vous dire ce qui m'en donna l'idée est inutile , vous le devinez. Je me mis à penser que nous autres , faiseurs de couplets satiriques et politiques , pouvions bien n'être pas au bout de notre règne. Je me fis sans doute illusion : c'est une habitude commune aux détrônés ; j'allai jusqu'à m'écrier :

Oui , chanson , muse , ma fille ,
 J'ai déclaré net

Qu'avec Charle et sa famille

On te détrônait.

Mais chaque parti , ma bonne ,

Te rappelle ici.

Chanson , reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci !

Je croyais qu'on allait faire

Du grand et du neuf ,

Même étendre un peu la sphère

De quatre-vingt-neuf.

Mais , etc., etc., etc., etc., etc., etc.

Il n'est point nécessaire de vous rapporter les huit ou neuf couplets de ce vaudeville qui n'a pas vu le jour et qui se termine ainsi :

Te voilà donc restaurée ,

Chanson , mes amours.

Tricolore et sans livrée

Montre-toi toujours.

Ne crains plus qu'on t'emprisonne ,

Du moins à Poissy.

Chanson , reprends ta couronne.

— Messieurs , grand merci !

Or, j'essayai de revenir à mes habitudes chantantes ; mais je vous avouerai que le spectacle de nos divisions ne m'a pas d'abord laissé toute ma liberté d'esprit. Ma pauvre muse, qui commence à vieillir, n'a jamais été d'un tempérament bien robuste. Et puis, vous ne l'ignorez pas, mon cher Général, je suis convaincu de la nécessité de conserver et d'affermir les bases de l'ordre de choses actuel. Souvent donc une profonde affliction a fait mourir le refrain sur mes lèvres, en détournant mon attention des

objets que j'aurais voulu célébrer ; c'est ce qui m'est arrivé pour les Polonais. Membre du Comité qui, sous vos auspices, entretient des relations avec ce peuple si grand et si malheureux, j'aurais tenu à l'honneur d'être un des premiers à seconder les efforts que vous tentiez en faveur de la plus juste des causes. Mais ce n'est que depuis peu que je suis parvenu à exprimer à ma manière une partie de l'intérêt qu'elle m'inspire.

Bonnes ou mauvaises, voilà deux chansons de genre différent que je vais publier et que je vous dédie.

N'allez pas croire que je prétends faire de cette dédicace un hommage à vos longues années de gloire et de vertu, ou aux immuables principes de notre révolution, dont vous avez toujours été, et dont vous resterez à jamais le plus illustre représentant ; mes chansonnettes n'aspirent point à tant d'honneur. Elles ne vous sont point dédiées parce que vous avez commandé les Gardes nationales de France, ni parce que vous ne les commandez plus ; ce n'est pas même un témoignage de mon respectueux attachement, bien que souvent je me dise :

Sa vie entière est comme un digne ouvrage
Par la vertu transcrit, conçu, dicté.
La gloire y brille ; à chaque jour sa page.
Point d'ERRATA : tout pour la Liberté !
De bien long-temps qu'à nos pleurs Dieu ne livre,
Si plein qu'il soit, le chapitre dernier,
Et qu'un seul mot constate en ce beau livre
Que le grand homme aima le châtouiller.

Malgré ce dernier vœu, qui n'est pas très modeste, ma dédicace n'est tout simplement qu'une spéculation. Oui, mon cher Général, je mets votre grand nom en tête de mes petits vers pour en assurer le débit. Vous me comprenez maintenant, et vous vous prêtez au moyen que j'emploie pour faire acheter ces deux chansons. Par spéculation encore, je les flanque de deux sœurs, mises là seulement pour grossir le cahier, ainsi que cette lettre, que, dans le même but, j'ai tâché de faire trop longue.

Grace au lustre que votre nom répandra sur mes couplets, puisse le faible produit qu'en retirera notre comité, l'aider un peu à continuer les efforts qu'il a tentés jusqu'à ce jour pour donner à nos frères de Pologne les preuves d'une sympathie que tous les Français partagent!

Nous voilà donc associés dans une entreprise commerciale; aussi, mon cher Général, premier Grenadier de la garde nationale polonaise, en vous renouvelant l'hommage de ma profonde vénération, je me permets d'ajouter, sur l'air de la Sainte-Alliance des peuples :

Le Polonais de son schako civique

Coint votre front, c'est front que tant de fois

Olmuts, Paris, l'Europe et l'Amérique

Ont vu si calme intimider les rois.

Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,

Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,

Pour recueillir l'obole de la France,

Rendez votre schako.

BERANGER.

10 juillet 1831.

TABLE.

	Pages.
A Antoine Arnault.	108
A bas la Liberté !	257
Abbesse (l') d'un Couvent.	410
Académie (l') et le Caveau.	3
Accouchement (l').	432
Adieux à la Campagne.	255
Adieux à la Gloire.	242
Adieux à des Amis.	170
Adieux de Marie Stuart.	80
Age Futur (l').	31
Agent Provocateur (l').	262
Ainsi soit-il.	18
Ami Robin (l').	38
Amitié (l').	274
A mon Ami Désaugiers.	419
Ange Exilé (l').	308
Ange Gardien (l').	374
A Mlle ***, en lui envoyant mes dernières Chansons.	390
A mes Amis, devenus Ministres.	464
A M. Gohier, dernier Président du Direc- toire.	379
Amphigouri.	441
Anniversaire (l').	304
Ariane et Bacchus.	458
Aveugle (l') de Bagnolet.	183
Au général Lafayette.	475
Bacchante (la).	2
Beaucoup d'Amour.	57
Bedeau (le).	104

	Pages.
Billets (les) d'Enterrement.	93
Bohémiens (les).	355
Bon Dieu (le).	230
Bon Français (le).	55
Bon Ménage (le).	198
Bonne Fille (la).	25
Bonne Maman (la).	293
Bonne Vieille (la).	157
Bon Pape (le).	466
Bon Vieillard (le).	177
Bon Vin et Fillette.	88
Bonsoir. Couplets à M. Laisney, imprimeur à Péronne.	384
Bouquet.	85
Bouquetière (la).	163
Bouteille Volée (la).	84
Boxeurs (les).	63
Brennus.	173
Cachet (le).	300
Cantharide (la).	278
Capucins (les).	153
Carillonneur (le).	91
Carnaval (le) de 1818.	189
Cartes (les) ou l'Horescope.	206
Célibataire (le).	73
Ce n'est plus Lisette.	120
Censeur (le).	275
Censure (la).	65
Champ (le) d'Asile.	200
Champs (les).	143
Chant (le) du Cosaque.	226
Chantres (les) de Paroisse.	180
Chapeau (le) de la Mariée.	373
Charles VII.	24
Chasse (la).	258
Chasseur (le) et la Laitière.	380

	Pages.
Chatte (la).	78
Chien (le) de saint Roch.	363
Cinq Mai (le).	249
Cinquante Écus (les).	188
Clefs (les) du Paradis.	174
Cocarde Blanche (la).	147
Coin (le) de l'Amitié.	50
Conquérant (le) et le vieillard.	468
Convoi (le) de David.	349
Comète (la) de 1832.	404
Commencement (le) du Voyage.	49
Complainte d'une de ces Demoiselles.	198
Conseils (les) de Lise.	271
Consolations (les).	485
Contrat (le) de Mariage.	295
Cordon Sanitaire (le).	361
Couplet écrit sur l'Album de Madame de V***.	387
Couplet écrit sur un Recueil de Chansons manuscrites de M. Vayssière.	380
Couplets à ma Filleule.	160
Couplets sur un prétendu Portrait de moi , mis en tête d'une Édition de mes Chan- sons (1826).	370
Couronne (la).	195
Couronne (la) de Bluets.	288
Culottes (les).	415
Dauphin (le).	398
Déesse (la).	285
Dénonciation.	254
<i>Deo Gratias</i> d'un Épicurien.	20
<i>De profundis.</i>	426
Descente (la) aux Enfers.	34
Deux Cousins (les).	244
Deux Grenadiers (les).	391
Deux Sœurs (les).	47

	Pages:
Deux Sœurs (les) de Charité.	125
Dieu (le) des Bonnes Gens.	169
Docteur (le) et le Malade.	348
Docteur (le) et ses Malades.	103
Double Chasse (la).	95
Double Ivresse (la).	44
Eau Bénite (l').	273
Echelle (l') de Jacob.	358
Écuelle (l'), Chanson adressée à M. Désau- giers.	381
Éducation (l') des Demoiselles.	49
Éloge de la Richesse.	101
Éloge des Chapons.	52
Encore des Amours.	396
Enfant (l') de Bonne Maison.	220
Enfans (les) de la France.	213
Eurhumé (l').	224
Entrepreneur (l') de Balayage.	439
L'Épée de Damoclès.	289
Épithaphe à ma Muse.	266
Ermite (l') et ses Saints.	150
Esclaves gaulois (les).	320
Étoiles (les) qui filent.	222
Étranger.	453
Exilé (l').	161
Faridondaine (la).	227
Femmes (les).	367
Filles (les).	299
Fils (le) du Pape.	423
Fortune (la).	230
Frétillon.	41
Fuite (la) de l'Amour.	302
Galant pêcheur (le).	454
Gaudriole (la).	9
Gaulois (les) et les Francs.	39

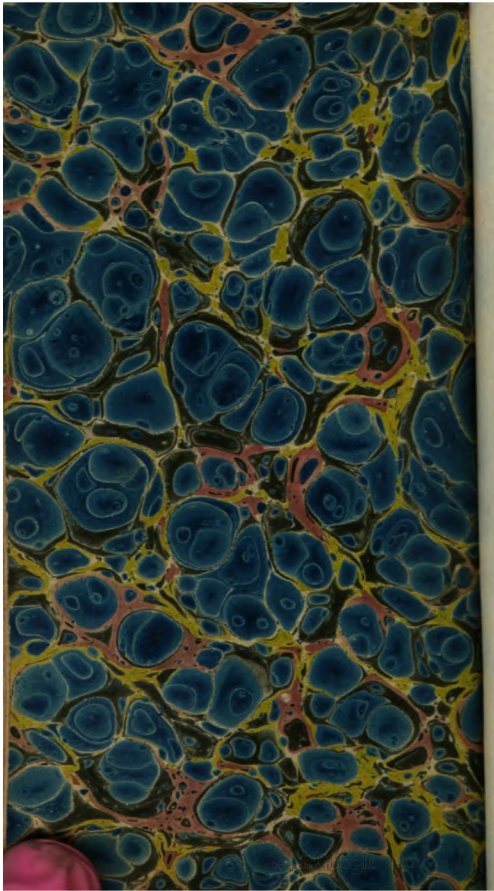
	Pages:
Glycère.	469
Gourmands (les).	51
Grand Marcheur (le).	447
Grande Orgie (la).	60
Grenier (le).	334
Gueux (les).	33
Habit (l') de Cour.	114
Halte-là !	218
Hâtons-nous.	451
Hermaphrodite (l').	418
Hirondelles (les).	297
Hiver (l').	133
Homme Rangé (l').	87
Impromptu.	305
Indépendant (l').	154
Infidélités (les) de Lisette.	76
Infiniment Petits (les).	395
In-Octavo (l') et l'In-Trente-Deux.	371
Ivrogne (l') et sa Femme.	136
Jeannette.	105
Jeune Muse (la).	301
Jour (le) des Morts.	64
Juge (le) de Charenton.	140
La Fayette en Amérique.	323
Lavement (le).	406
Louis XI.	241
Lutins (les) de Montlhéry.	403
Ma Contemporaine.	237
Madame Barbe-Bleu.	413
Madame Grégoire.	28
Ma Dernière Chanson, peut-être.	54
Ma Grand'Mère.	12
Ma Guérison.	260
Maison (la) de Santé.	292
Maître (le) d'École.	72

	Pages.
Malade (le).	236
Ma Lampe.	229
Ma Nacelle.	166
Mandement des vicaires généraux de Paris.	443
Ma République.	134
Margot.	117
Mariage (le) du Pape.	421
Marionnettes (les).	400
Marquis (le) de Carabas.	131
Marquise (la) de Pretintaille.	234
Maudit Printemps.	325
Mauvais Vin (le).	277
Ma Vocation.	121
Mère Aveugle (la).	22
Mes Cheveux.	97
Messe (la) du St.-Esprit pour l'Ouverture des Chambres.	343
Métempsychose (la).	376
Missionnaire (le) de Mont-Rouge.	305
Missionnaires (les).	197
Mistigris.	331
Mœurs (les).	329
Mon Ame.	139
Mon Carnaval.	263
Mon Curé.	22
Mon Enterrement.	313
Mon Habit.	144
Mon Petit Coin.	151
Monsieur Judas.	108
Mort (la) de Charlemagne.	202
Mort (la) du Diable.	346
Mort (la) du roi Christophe.	238
Mort Subite (la).	126
Mort Vivant (le).	16
Mouche (la).	401

Moutons (les).	348
Muse (la) en Fuite.	252
Musique (la).	50
Myrmydons (les).	218
Nabuchodonosor.	360
Nature (la).	203
Nègres (les) et les Marionnettes.	400
Nicette.	427
Nourrice (la).	470
Nouveau Diogène (le).	71
Nouvel Ordre du Jour.	332
Octavie.	316
Oiseaux (les).	127
Ombre (l') d'Anacréon.	264
Où s'en Fiche.	106
Opinion (l') de ces Demoiselles.	112
Orage (l').	247
Oraison funèbre de Turlupin.	388
Oratoire (l') d'une Dévote.	416
Paillasse.	137
Pape (le) en Goguette.	457
Parny.	10
Parques (les).	81
Pauvres Amours (les).	377
Pèlerinage (le) de Lisette.	393
Petit Homme Gris (le).	15
Petit Homme Rouge (le).	354
Petite Fée (la).	165
Petite Gourmande (la).	455
Petite Ouvrière (la).	409
Petits Coups (les).	96
Peyronnette (la).	339
Pigeon Messager (le).	269
Plus de Politique.	116
Poète (le) de Cour.	314

	Pages.
Poniatowski.	471
Porte-Coton (le) du Roi.	425
Préface.	251
Prière d'un Épicurien.	76
Prince (le) de Navarre.	186
Printemps (le) et l'Automne.	13
Prisonnier (le).	307
Prisonnier (le) de Guerre.	397
Prisonnière (la) et le Chevalier.	98
Psara.	326
Quatorze juillet 1829 (le).	473
Qu'elle est Jolie !	179
Recommençons.	450
Relique (la) de saint Nicolas.	419
Requête.	59
Retour (le) dans la Patrie.	191
Révérands Pères (les).	211
Rêverie (la).	171
Roger Bontemps.	7
Roi (le) d'Yvetot.	1
Romance (la) de mademoiselle Justine.	452
Romans (les).	111
Rosette.	210
Rossignols (les).	217
Sacre (le) de Charles-le-Simple.	332
Sainte-Alliance Barbaresque (la).	148
Sainte-Alliance (la) des Peuples.	208
Scandale (le).	97
Sciences (les).	281
Sénateur (le).	3
Sermon d'un Carme.	429
Si j'étais Petit Oiseau.	176
Soir (le) des Noces.	152
Souris (la).	428
Souvenirs (les) du Peuple.	337
Sur l'événement du jour.	457

	Pages.
Sylphide (la).	268
Tailleur (le) et la Fée.	283
Temps (le).	226
Tombeau (le) de Manuel.	365
Tour (le) de Ronde.	434
Tourne-Broche (le).	280
Traité de Politique.	110
Treize à Table.	322
Trembleur (le).	236
Trinquons.	78
Troisième Mari (le).	66
Troubadours (les).	318
Turlututu.	448
Un Tour de Marotte.	42
Vendanges (les).	246
Ventru (le).	193
Ventru (le) aux Élections de 1819.	205
Vertu (la) de Lisette.	309
Vieillesse (la).	92
Vieux Célibataire (le).	37
Vieux Drapeau (le).	232
Vieux Habits, Vieux Galons.	68
Vieux (le) Ménétrier.	123
Vieux (le) Sergent.	305
Vilain (le).	122
Vin (le) et la Coquette.	146
Violon Brisé (le).	290
Vivandière (la).	158
Vive la Charte!	353
Voisin (le).	89
Voyage au Pays de Cocagne.	45
Voyage Imaginaire.	328
Voyageur (le).	311
Waterloo.	336



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06113 7199

A 1,056,317

2004

BOOK REPAIR

UNIV. OF MICHIGAN

Digitized by Google

